

Yvette Desautels

*Deux enfants  
aux petites valises*









*Deux enfants  
aux petites valises*

*(première partie)*

*Esther et Myriam*



*Yvette Desautels*

*Deux enfants  
aux petites valises*

*(première partie)*

*Esther et Myriam*

*Roman*



Les Éditions  
**Belle Feuille**

**Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives nationales  
du Québec et Bibliothèque et Archives Canada**

**Desautels, Yvette, 1914-  
Deux enfants aux petites valises**

Roman

ISBN imprimé 978-2-923959-57-3

ISBN numérique pdf 978-2-923959-35-1

ISBN numérique ePub 978-2-923959-85-6

I. Titre.

PS8603.E558N68 2013 C843'.6 C2013-941302-2

PS9603.E558N68 2013

Révision : Josyane Doucet

Correction et mise en page : Josyane Doucet et Yvon Beaudin

Photos de la page couverture et du signet : Micheline René

Photo de l'auteure à la 4<sup>e</sup> de couverture : Sr Marie Odile Fréchette

Infographie des pages couvertures et intérieures : [www.yvonbeaudin.com](http://www.yvonbeaudin.com)

Imprimeur : Marquis

La maison d'édition remercie tous les collaborateurs à cette publication.

**Les Éditions Belle Feuille**

68, chemin Saint-André

Saint-Jean-sur-Richelieu, QC J2W 2H6

Téléphone : 450 348-1681

Courriel : [marceldebel@videotron.ca](mailto:marceldebel@videotron.ca)

Web : [www.livresdebel.com](http://www.livresdebel.com)

Distribution:

**BND Distribution**

4475, rue Frontenac, Montréal, Québec, Canada H2H 2S2

Tél. : 514 844-2111 poste 206 Téléc. : 514 278-3087

Courriel : [libraires@bayardcanada.com](mailto:libraires@bayardcanada.com)

Dépôt légal

Bibliothèque et Archives nationales du Québec—2013

Bibliothèque et Archives Canada—2013

Tous droits de traduction et d'adaptation réservés

© Les Éditions Belle Feuille 2013

Les droits d'auteur et les droits de reproduction sont gérés par Copibec

Toutes les demandes de reproduction doivent être acheminées à :

Copibec (reproduction papier) - 514 288-1664 - 800 717-2022

Courriel : [licences@copibec.qc.ca](mailto:licences@copibec.qc.ca)

Imprimé au Québec

*À Roger, Francine, Alain*

*À mes petits-enfants et arrière-petits-enfants*

## Hommage à Yvette Desautels

À mon amie Yvette,

Bravo chère Yvette Desautels, mon amie depuis 30 ans ! Bravo pour ton courage, ta ténacité et ton espoir à publier ce roman. Tu vis un beau rêve et par-dessus tout, tu veux aider les jeunes parents à réussir leur vie. Tu as tant de choses à raconter.

Ce livre laissera sa marque dans le cœur des lecteurs.

Toute mon affection, chère Yvette,

Micheline René, ton amie

## Chapitre 1

— Viens ma poupée, enfle ton gilet, il faut y aller tout de suite, nous allons être en retard à notre travail.

— Non, Myriam veut pas aller travailler aujourd’hui, elle.

— (Pauvre petite, pense Esther)... Il le faut, ma chérie, maman ne peut pas te laisser ici, pendant qu’elle sera à l’ouvrage, voyons... Tiens, apporte ta poupée Lili.

— Non, il y a plein de jouets chez Tantine et Lili va être trop tannante.

— Tu penses ? Alors, laissons là, ici.

Esther l’embrassa en retenant ses larmes et c’est le départ.

À la garderie, Claudine regarde entrer Myriam dans les bras d’Esther et, lorsqu’elle la dépose pour lui enlever son gilet et le ranger dans la case ainsi que la petite boîte à lunch, la jardinière s’amène, prend la menotte de Myriam et imperceptiblement la dirige vers la salle de jeux pendant qu’Esther se faufile vers la sortie. Ce rituel se répétera quelques semaines encore, avant que Myriam franchisse seule le seuil de la garderie.

— Allons, ne vous inquiétez pas, tout ira très bien. À ce soir, Madame, lui chuchota Claudine en passant près d’elle.

Esther lui sourit tristement et sort.

Maintenant seule au volant de sa voiture, les pensées frappent le front d’Esther, denses et nombreuses, tels ces insectes dans le pare-brise.

« Quelle tristesse, la désertion de Luc, et Myriam, qui âgée de trois ans à peine, doit quitter la chaleur du lit à la levée du jour. »

Rendue à destination, pendant qu'elle range l'auto au garage, Esther s'autosuggestionne :

« ... Encore une journée à passer, comme-ci..., à faire en sorte que... et surtout bien accueillir la clientèle... il faut que les recettes soient bonnes afin que mon commerce devienne de plus en plus florissant... »



À la garderie, Myriam avait retrouvé Jonathan, le petit nouveau arrivé la semaine dernière.

— Tu veux jouer avec moi comme hier ?

— Si tu veux...

— Tiens, fais-moi un chat ! demande Myriam en lui tendant une boule de pâte à modeler.

Les enfants s'amuserent tant et si bien à mouler des animaux de toutes sortes que les deux petites tables en étaient couvertes à l'heure du dîner.

À la fin de l'après-midi, flanquée de Jonathan, Myriam se précipite à la rencontre d'Esther venue la chercher :

— Maman, maman, c'est lui mon ami Jonathan !

— Bonjour, Jonathan, tu t'es bien amusé ?

— Oh ! Oui, Madame !

— Bye, Jonathan, tu viens demain ?

— Ben oui !

## Chapitre 2

### Couple symbiotique, s'il en fut

Comme ils habitaient le même quartier, Myriam et Jonathan, après la garderie, fréquentèrent la même maternelle, et c'est ainsi qu'ils se retrouvèrent dans les mêmes classes au primaire et au secondaire. Ces deux compagnons de jeu devinrent des compagnons d'études inséparables. Ils s'entraidaient dans leurs travaux scolaires selon leurs lacunes.

Ce soir-là, durant le souper, Myriam ne tarissait pas d'éloges à l'endroit de Jonathan qui avait mené à la victoire le club de football de leur polyvalente.

— Il excelle dans tous les sports, ce Jonathan ! taquina Esther.

— Pas vraiment, mais au foot, il est vraiment bon !... Ah ! Maman, je voulais te dire, ne t'inquiète pas demain, je souperai chez Jonathan. Son père fera un spaghetti.

— D'accord, mais il faudra revenir de bonne heure.

— Promis, et mes devoirs seront faits, tu n'auras qu'à me faire repasser mes leçons.



### Ce samedi-là

— Ça va Esther ? questionne Claude venu la saluer à sa boutique.

— Pas tellement, je n'ai pas eu le temps de déjeuner ce matin, ma fille n'avait pas fait sa valise et j'ai dû l'aider.

— Ne reste pas à jeun, va prendre une bouchée, je surveillerai ton magasin pendant ton absence.

— Ah ! Merci, tu es gentil !

Claude, en l'absence d'Esther, n'avait pu s'empêcher de penser à la similitude de leur situation réciproque. Il était bien décidé à donner suite à ses pensées dès qu'elle serait de retour. Lorsqu'Esther revint, Claude l'aborda ainsi :

— Dis donc, je serai seul aussi dimanche, ça te plairait une balade à la campagne ?

— Je pense que j'aimerais cela !

Ils convinrent de partir à 11h le lendemain. Claude viendrait la chercher et Esther apporterait un goûter. Ils iraient pique-niquer dans le parc des chutes Sainte-Ursule.

Ils quittèrent Montréal en empruntant la route 40 jusqu'à Louiseville, et de là, se dirigèrent vers les chutes. En passant la barrière pour rejoindre l'aire de stationnement, Esther aperçut une table libre tout près du sommet des chutes.

— Claude, laisse-moi ici, je vais aller retenir la table pendant que tu gares la voiture.

Quand Claude arriva auprès d'Esther avec la glacière contenant les victuailles, la nappe était étendue sur la table, bien tenue en place par des pinces aux quatre coins, et le couvert dressé, le tout contenu dans la petite valise d'osier qu'Esther avait descendue avec elle.

— N'est-ce pas que c'est chouette ici ?... Écoute le roulement de l'eau de cascade en cascade... Rien de mieux pour venir à bout de notre stress de citadins !

— Tu as bien raison, attends, je cours chercher nos chaises longues.

Revenu auprès d'Esther, Claude installa les deux chaises à l'ombre tout près de la table. Après avoir fait honneur au lunch, Claude invita Esther à se détendre dans sa chaise longue et il en fit de même. Côte à côte, ils échangèrent en devisant tout au long de l'après-midi et firent plus ample connaissance, chacun se sachant divorcé, parent d'un enfant à « garde partagée », mais sans plus.

— Déjà 17h ! dit Esther en regardant sa montre.

— Comme le temps a filé, il faut que je rentre, car ma fille Myriam ne tardera pas, elle est censée être à la maison pour le souper.

— Esther, tu as bien dit Myriam en parlant de ta fille ?... Pas Myriam Duhambeau, l'amie de mon Jonathan ?

— Oui, si elle porte le nom de son père.

— Ce n'est pas possible de ne pas avoir fait le rapprochement avant.

Ils plièrent bagage et revinrent à Montréal reposés et se félicitèrent de leur randonnée. Claude déposa Esther chez elle, avant de passer prendre Jonathan chez Louisette, et d'entrer à la maison. En revenant du Nord, Luc laissa Myriam chez Esther vers les 19h30.



## Chapitre 3

### Le lundi suivant

— Bonjour, Esther, je t'apporte un café ?

— Oui, et des rôties, s'il te plaît Claude.

— As-tu bien dormi ?

— Oui, mais j'aurais aimé entendre le roulement de l'eau sur les rochers, comme aux chutes, riposte Esther.

— Il faudra y retourner encore, j'ai bien aimé moi aussi, dit Claude.

— Dimanche prochain, Claude, j'ai promis à ma fille de l'amener au Parc Safari de Hemmingford, pourquoi ne pas offrir le même plaisir à ton Jonathan ?

— Tiens, c'est une idée, je vais lui en parler et je te ferai part de notre décision samedi.

Des jours, des mois sont passés et, depuis bientôt un an, Esther et Claude profitèrent de tous les instants qui pouvaient les réunir. Les enfants, eux, étaient bien heureux de partager leurs sorties du dimanche, où tous se trouvaient réunis. Esther et Claude choisissaient tour à tour des endroits susceptibles d'intéresser tout le monde.

Durant la semaine, après avoir prévenu son père, Jonathan allait souper chez Myriam quand Esther faisait un pâté chinois ou une pizza. Tantôt, c'était au tour de Myriam d'aller prendre un souper au spaghetti chez Jonathan. Les enfants se voyaient ainsi, la semaine où ils étaient : Myriam chez Esther et Jonathan chez Claude. Quand ils allaient passer la semaine chez leur autre parent, ils ne se voyaient qu'à l'école.



Après une randonnée dominicale avec les enfants, un certain dimanche d'avril, Esther et Claude sentirent une émotion plus forte que d'habitude les envahir au moment de se quitter. Les jours suivants, Claude venait plus souvent parler à Esther, et il lui révéla son intention de s'acheter un bungalow et de les emmener, elle et sa fille, vivre avec eux. Esther devint perplexe, elle ne voulait pas aller vivre dans la maison de son ami, mais elle consentirait à partager le prix d'achat d'une maison, moitié-moitié, elle serait plus à l'aise et se sentirait plus chez elle. Claude accepta d'emblée.

Le dimanche, quand les enfants étaient en séjour chez leur autre parent, Esther et Claude allaient visiter des maisons. Un duplex en vente rue Maplewood attira leur attention, ils entrèrent le visiter. Au rez-de-chaussée, un logement spacieux composé d'un salon double, d'une chambre et d'une cuisine, le tout restauré de frais. Le sous-sol aménagé en salle de jeux avec salle de bain, salle de lavage et deux chambres à coucher. Ils décidèrent de se porter acquéreurs de ce duplex à parts égales, et dès que le logis du bas fut libéré, ils y déménagèrent leurs pénates.

Quelle joie pour les enfants de se retrouver sous le même toit, les vacances venues. Une seule ombre au tableau cependant, leur séparation durant le temps que Jonathan devait passer chez sa mère, et Myriam chez son père.

Un dimanche d'automne, les enfants se promirent de ne plus se séparer.

— Il faut faire quelque chose, se disaient-ils.

— Je sais... dit Myriam.

— La prochaine fois, je vais demander à Luc et Suzanne de nous recevoir tous les deux, ce sera moins ennuyeux.

— Soit, et de mon côté, je proposerai la même chose à Louise et Jules, rétorqua Jonathan.

Quelque peu abasourdis par leur requête, les deux couples sollicités n'en consentirent pas moins de se rendre aux désirs des enfants, à condition qu'Esther et Claude ne s'y opposent pas. Les enfants avaient fait leur démarche sans en parler à Esther et Claude, et c'est en entrant à la maison, un dimanche d'octobre, qu'ils firent part de leur désir de séjourner ensemble chez Luc et Louise.

— C'est bien beau tout cela, mais avez-vous pensé que nous ne pouvons nous rendre à votre désir si les autres parents n'acceptent pas ?

— Mais chacun de notre côté, durant la semaine dernière, nous avons parlé à Luc et à Louise, et ils acceptent, répondit Myriam.

— Ainsi, nous passerons une semaine chez Luc, une semaine chez Louise, et deux semaines ici chez nous.

— Ce sera super ! d'ajouter Jonathan.

Esther et Claude, après entente avec les autres couples, acceptèrent que le séjour des enfants se fasse comme ils le désiraient.



## Chapitre 4

Il faisait un froid de canard ce samedi de décembre et Myriam, un peu grippée, n'était pas allée à la piscine avec Jonathan.

— Qu'est-ce que tu fais ? s'informe Jonathan en revenant du cours de natation.

— Je regarde la télé. Fais-toi un chocolat chaud et descends me rejoindre, le film sur Notre-Dame de Lourdes commence.

— Voilà !... Je m'assieds où puisque tu es couchée sur le canapé ?

— Oh, ici, je vais m'asseoir et me mettre les pieds sur le pouf.

Pendant que le film se déroule, Jonathan demande à Myriam :

— Tu connaissais ce conte avant ?

— Oui, mais ce n'est pas un conte, c'est arrivé. Ma grand-mère me l'avait raconté lorsque je demeurais chez elle, quand ma mère et mon père se sont séparés... Chaque soir, ma grand-mère venait me border dans mon lit et me racontait une histoire. Elle m'apprit à réciter l'Ave Maria. Elle m'a demandé de ne jamais m'endormir sans avoir récité mon « Je vous salue Marie ». C'est pour cela que j'ai demandé de faire ma première communion le jour de l'Immaculée Conception, le 8 décembre.

— Ah, je ne savais pas...

— Tu ne m'écoutes pas, Jonathan !

— Pardon, excuse, je songeais à autre chose.

— Quoi, à autre chose ?

— Ça me chagrine bien gros de penser qu'à Noël nous ne serons pas ensemble.

— Mais oui, tu ne sais pas ?... Nous irons à la messe de Noël tous ensemble, c'est maman qui m'a dit qu'elle et ton père avaient

réservé des places à l'Église Notre-Dame; nous serons assis au premier jubé juste au-dessus de l'autel, ainsi nous verrons tout ce qui se déroulera durant la cérémonie.

— Ah, bravo ! Je suis content !

La veille de Noël, la cérémonie terminée à l'église, ils regagnèrent tous les quatre leur domicile. En entrant, les enfants allèrent tout droit à leur chambre retirer les cadeaux cachés avec soin sous leurs lits. Quand le tout fut disposé sous l'arbre, ils appelèrent leurs parents et ceux-ci arrivèrent au sous-sol, et eux aussi disposèrent des présents sur le manteau de la cheminée. Jonathan, ravi, proposa de tout déballer au plus tôt, et tous d'acquiescer.

Quand Myriam ouvrit l'immense boîte dont Jonathan s'était servi pour emballer son cadeau, elle fut surprise et tout heureuse d'y trouver le disque de Nathalie Simard. Jonathan reçut de Myriam un *transformer*. Claude avait choisi pour son fils des skis de fond et tout l'attirail s'y rattachant; Esther en avait fait autant pour Myriam. Les enfants s'étaient consultés pour offrir des lunettes teintées pour le ski, à leur parent respectif.

Pendant que la dernière bûche se consumait dans la cheminée, chacun avalait une pointe de tourtière qu'Esther avait apportée au sous-sol et Claude arrivait avec des cafés bien chauds. Les enfants admirent qu'il fallait se coucher au plus tôt afin d'être en forme pour les déplacements du lendemain.

## Chapitre 5

Claude et Esther, restés seuls, ramassèrent les restants du lunch, remontèrent la vaisselle à la cuisine et la déposèrent dans le lave-vaisselle.

— Je voudrais bien voir la journée de demain passée, soupira Esther en continuant :

— Toutes ces contraintes familiales me stressent au possible... Le dîner chez maman, et l'obligation pour Myriam de rejoindre Luc, son père, chez ses grands-parents.

— Je sais ! répliqua Claude.

— Jonathan aura à aller rejoindre Louissette chez sa grand-mère sitôt le repas du midi terminé chez mes parents !... Tu prends ta douche la première ?

— Non, ce soir, nous la prenons ensemble...

— Ne sors pas ton déshabillé bleu, j'ai pensé que tu serais si jolie dans celui-ci.

— Je ne serai donc pas en reste puisque j'ai pensé t'offrir ce costume de ratine de velours pour la détente !... Il ne nous manque que le champagne !

— J'y ai pensé, dit Claude, regarde, il est bien au frais dans le seau sur la table de chevet et nos deux verres nous attendent.

— Dis-moi, Claude, que je ne rêve pas, je suis si heureuse.

— Et moi donc, chérie.

Nos deux amoureux dormirent, cette nuit-là, enlacés et bien au chaud sur leur lit d'eau, et cela, jusqu'à 10h le lendemain matin.

— Entends-tu Esther ?... Il y grand remue-ménage dans la cuisine. Les enfants se préparent un gueuleton. Ah ! Ils descendent au sous-sol.

— Myriam fait jouer son disque et je crois que, nous aussi, nous allons l'entendre.

— Et Jonathan expérimente toutes les facettes de son *transformer*, il me semble.

— Claude, que dirais-tu de manger des crêpes Suzette ?

— J'en ai l'eau à la bouche. Viens chérie, nous prendrons notre petit déjeuner en vêtements de détente.

Après le déjeuner, Claude interrogea :

— Esther, crois-tu que les enfants en voudraient, eux aussi ?

— Maintenant que nous avons pris notre petit déjeuner en tête à tête, demande-leur, Claude.

— Myriam, Jonathan, voulez-vous des crêpes Suzette ?

— Oh, oui !... Nous montons tout de suite.

Ce n'est que sur le coup de midi que chacun songe à s'habiller pour aller visiter la parenté. Les grands-parents, heureux de revoir leurs petits-enfants, n'en avaient que pour eux.

— Ce n'est pas croyable comme tu as grandi, il me semble qu'hier encore je te tenais dans mes bras pour t'endormir.

Et au moment du départ, ils reprenaient de plus belle :

— Il faut revenir nous voir plus souvent !... Appelle-nous de temps en temps !

Toutes ces banalités débitées pour masquer l'émotion et essayer d'avaler le « motton » qui obstrue la gorge, les enfants les entendaient, mais ce n'est que plus tard qu'ils en comprirent toute la portée.

Esther est revenue de chez sa mère après avoir laissé Myriam à la porte de sa grand-mère Duhameau où Luc est venu l'accueillir dès qu'elle eut sonné. Claude, après avoir dîné chez ses parents avec

Jonathan, est allé reconduire celui-ci chez les Nolin où Louissette, déjà rendue, s'est empressée d'ouvrir la porte à Jonathan.



## Chapitre 6

Revenu à la maison, Claude y trouva Esther en train de regarder la télévision.

— Ça te dirait, chérie, d'aller souper au Grand Hôtel ?

— Toi, le désires-tu vraiment ?... J'avais préparé une fondue bourguignonne et je pensais que nous pourrions aller déguster le tout au coin du feu ?

— Je n'osais pas te le dire, mais j'aime mieux un tête-à-tête avec toi ici, au coin du feu.

— Est-ce que Jonathan revient demain ?

— Non, dimanche seulement.

— Myriam aussi, je soupçonne ces deux-là capables d'avoir synchronisé leurs sorties afin de se garder plus de temps pour aller skier ensemble durant les vacances des Fêtes.

Après avoir réfléchi un moment, Esther poursuivit :

— Sais-tu, Claude, je suis contente que nos enfants s'entendent aussi bien, mais je tremble à l'idée qu'un jour ils puissent être séparés.

— Esther, ne sois pas pessimiste. Pourquoi ces deux enfants qui se connaissaient bien avant que nous nous rencontrions et qui s'entendent à merveille depuis leur tendre enfance, qui ont toujours partagé les mêmes jeux depuis la maternelle, laisseraient-ils tout tomber sans raison ?... Je pense plutôt qu'ils sont à cimenter une union qui deviendra de plus en plus forte au cours des années.

— Il y a entre eux une entente, une complicité, une amitié qui devraient se retrouver chez tous les enfants d'une même famille.

— Alors on laisse faire le destin et on se réjouit de ce qui advient, c'est bien ce que tu penses, n'est-ce pas ?

Claude alla s'asseoir tout près d'Esther sur le divan et, en l'enlaçant, lui dit :

— Penses-tu qu'un jour, toi, tu voudras devenir officiellement ma femme ?

— Je dois te dire, Claude, que ma méfiance à l'égard des hommes s'amenuise depuis que je vis à tes côtés. Je t'observe, je te trouve compréhensif, tolérant, très humain, coopératif et surtout très ouvert. Il me semble que j'ai trouvé en toi l'âme sœur.

— Alors, c'est bien vrai, je ne rêve pas. Tu voudrais qu'un jour, nous partions tous les deux accompagnés chacun d'un témoin et que nous allions au Palais de Justice remplir nos formules d'adhésion à la vie conjugale ?

— Oui, je pense que je suis prête maintenant.

— Dis, la semaine prochaine, je commence les démarches, et pour la date ?... Celle de ton anniversaire te conviendrait ?... Je t'aurais proposé le mien, mais il est plus loin et j'ai tellement hâte que tout soit officiel entre nous. L'aurore les surprit discutant encore de leur vie présente et future, ils allèrent se coucher au petit jour, s'enlacèrent et s'endormirent pour ne s'éveiller qu'au milieu de l'après-midi.

— Esther, chérie, tu as bien dormi ?

— Si j'ai bien dormi ?... Mais oui, et toi, mon amour ?

— Comme jamais je ne l'ai fait encore depuis que nous vivons ensemble. Je t'aime tellement et, depuis que tu m'as dit que tu as confiance en moi, je suis heureux. Tu ne peux pas savoir !

## Chapitre 7

Ce samedi-là, à la fermeture de leurs boutiques, Claude propose à Esther :

— Si tu veux, chérie, ce soir, nous fêterons notre décision.

— Claude, qu'est-ce que tu veux faire ?

— Je veux aller déguster un bon repas et je veux un endroit où nous pourrions parler à notre aise.

— Sais-tu ce qui me plairait ?... L'Escapade du Château Champlain; le buffet est bon, nous mangerons tout en continuant de nous confier nos attentes et nos rêves. Il ne faut pas qu'il y ait entre nous la moindre équivoque. Il faut que la confiance que nous éprouvons l'un pour l'autre grandisse au lieu de s'amoindrir.

Après un moment au restaurant, Esther poursuit :

— Je veux qu'à chaque fois qu'il arrivera quelque chose de contrariant dans notre vie, nous en analysions ensemble les causes. Es-tu d'accord ?

— Je crois, répliqua Claude, que ce serait la meilleure solution pour que dure notre entente.

— Je suis heureuse comme ce n'est pas possible de l'être. Nous avons bien mangé, n'est-ce pas Claude ?

— Surtout bien échangé, Esther chérie, moi, j'ai surtout aimé le fait que tu te sois confiée, que tu aies enfin laissé parler ton cœur sans restriction. Avoir gagné ta confiance à ce point me motive à me donner corps et âme pour que toujours tu puisses dire de moi que je suis sincère et honnête.

— Claude, penses-tu que c'est bien d'avoir fixé la date de notre mariage au 7 février, le jour de mon anniversaire ?

— J’aurais préféré plus tôt, mais il faut penser qu’il y a des formalités à remplir et qu’il faut arrêter la date au Palais de Justice, c’est donc parfait pour le 7 février !... Tu es certaine, Esther, que tu ne veux que nous et nos témoins ?

— Oui, j’ai pensé à Amélie et Maxime Fortin, c’est un couple qu’il nous est agréable de fréquenter, et je suis certaine qu’ils accepteront.

— Après l’échange de vœux, nous pourrions aller dîner dans un grand restaurant, qu’en dis-tu Esther ?

— Je ne sais pas, mais, moi, j’avais pensé que nous aurions pu faire venir un repas de chez un bon traiteur à la maison et fêter avec nos enfants et nos témoins l’heureux événement.

— Quelle bonne idée, c’est ainsi que ça se passera.

— Quand ferons-nous part aux enfants de notre décision, Claude ?

— Dès leur retour de vacances de chez leur père et mère, nous profiterons de la première bonne occasion.

— Demain, dimanche, nous devons tous faire du ski de fond ensemble, peut-être que nous pourrions leur en glisser un mot ? !

## Chapitre 8

Ce dimanche-là, Myriam a préparé le goûter avec sa mère pendant que Claude et Jonathan étaient allés acheter des fruits chez le dépanneur et faire le plein d'essence, et tous les quatre de partir pour Saint-Lazare.

Leur randonnée terminée, Myriam disait en rapportant ses skis à l'auto de Claude :

— Maman, il faudrait revenir plus souvent ici !

— Ah ! Oui, ma chérie ! Il n'y a que la nature pour nous parler, nous rappeler, pour nous prouver qu'il fait bon vivre !

Jonathan arrive, lui aussi, à l'auto et, en remettant ses skis à Claude, il dit :

— N'est-ce pas que nos femmes sont belles à voir ? Penses-tu que nous reviendrons ici pour une randonnée ? Elles semblent avoir tellement aimé cela... toi aussi, tu as la mine ravie, tiens !

Claude n'eut pas le temps de répondre. Les femmes, comme disait Jonathan, étaient déjà assises dans l'auto. Claude ajusta les courroies du support à ski sur le toit de l'auto et prit place au volant tandis que Jonathan s'engouffrait sur la banquette arrière auprès de Myriam.

La circulation routière était très dense, et Jonathan de s'exclamer :

— C'est une idée du tonnerre qu'Esther a eue de nous garder ces sandwiches pour le retour, dit-il en soulevant le couvercle de la glacière.

— Vous en voulez, les parents ?

— Volontiers, ce sera bon avec notre café, dit Esther en s’avançant la main.

— Et vous ? Avec quoi allez-vous avaler cela ?

— Mais avec les boissons gazeuses que nous nous sommes procurées à la distributrice du chalet avant de partir.



— Enfin, nous voilà chez nous !

— Jonathan, tu me donnes un coup de main pour ranger les skis et le nécessaire à pique-nique ?

— Oui, mais faisons vite, je suis tellement lasse, je m’endors, tu ne peux pas savoir.

Myriam, pendant ce temps, avouait à sa mère qu’elle ne pourrait avaler qu’un Bovril avec des biscuits soda pour combler le petit creux qu’elle avait à l’estomac, avant de rejoindre son lit.

— Tiens, moi, c’est une tasse de crème aux champignons que je prends. Jonathan, Claude, il y a de l’eau bouillante dans la bouilloire, pensez-vous pouvoir combler votre faim en optant pour un Bovril ou une « Cup-a-soup » ?

— C’est certainement assez, nous n’avons pas plus faim qu’il faut.

Et tous de regagner leur lit aussitôt la dernière gorgée avalée.

La veille du Jour de l’An, Myriam et Jonathan avaient décidé d’aller entendre la messe que leur aumônier célébrait à l’Agora du Cégep. L’eucharistie avait lieu à 20h. Après, ils échangeraient leurs vœux avec leurs compagnons de collège et ils seraient de retour pour le « Bye Bye » à la télévision.

Vingt-trois heures précises, Myriam et Jonathan rejoignirent Esther et Claude au salon pour le « Bye Bye ». Après une heure de détente et d'humour, c'est la nouvelle année : 4, 3, 2, 1, minuit... BONNE ANNÉE !!!



Claude déjà debout enlace Esther avec tendresse et l'embrasse amoureusement. Les enfants se souhaitent mutuellement pleine réussite dans leurs études, et surtout, de demeurer toujours ensemble. En entendant les souhaits que se formulaient les enfants, Claude et Esther pensent d'emblée : « Le temps est venu de leur faire part de leur projet ». Quand les enfants eurent échangé leurs vœux, ils s'assirent les uns près des autres sur le grand canapé devant la cheminée.

En silence un bon moment, ils écoutèrent le crépitement des bûches dans l'âtre. Claude, s'adressant aux enfants, leur dit :

— Des moments comme ceux-ci, je pense qu'il n'y en a pas des milliers dans une vie.

Esther lui lance un œil complice et enchaîne :

— Vous savez que le 7 février prochain ce sera pour moi un grand jour ?

— Je sais, dit Myriam, tu auras 40 ans !

— Oui, mais c'est aussi la date que nous avons choisie pour nous marier, Claude et moi.

Les enfants se retrouvent debout devant eux, les embrassant, les félicitant, et tout de go projettent d'organiser une grande fête ce jour-là.

Claude et Esther les ramenèrent bien vite sur terre en leur disant comment, eux, ils entendaient célébrer cette fête, leur fête :

— Comme ce sera la semaine de votre séjour chez Luc et Suzanne, après le lunch pris ici, nous vous laisserons en passant et, nous, nous irons à un hôtel du centre-ville pour passer notre première nuit comme mari et femme.

— Chouette ! Que je suis contente Esther ! dit Myriam. (Depuis qu'ils habitent tous ensemble, les enfants nomment leurs parents par leur prénom.)

Jonathan très ému, et ne sachant que dire, donne à Claude une accolade et lui dit :

— Je suis heureux que tu sois heureux, tu ne peux pas savoir !

Revenant sur la ligne du temps, Myriam demande :

— Que devons-nous faire demain, c'est le Jour de l'An ?

— Si nous attendions les invitations ?... Nous appellerons les grands-parents pour leur souhaiter la bonne année et nous aviserons, proposa Claude.

— Je suppose que vous aimeriez sortir ensemble ? Alors, pourquoi ne pas aller souhaiter la bonne année à vos grands-parents respectifs, mais ensemble, et nous pourrions nous retrouver ici pour un goûter après la veillée.

— Est-ce que nous pouvons parler de votre projet ?

— N'en faites pas une primeur, mais vous pourrez le mentionner.

## Chapitre 9

Les Fêtes sont déjà révolues. Les enfants retournent au Collège, contents, heureux et anxieux à la fois. C'est que pour eux, mariage et perturbation allaient de pair depuis leur tendre enfance.

— Jonathan, crois-tu que Claude et Esther font bien de se marier ? S'il fallait qu'ils se séparent ces deux-là, que ferions-nous, nous deux ?

— Myriam, ne sois pas si pessimiste. Pourquoi veux-tu associer mariage et séparation ? Je comprends que c'est arrivé une fois, mais regarde Louissette et Jules, ça marche, Luc et Suzanne aussi, et cela depuis bientôt six ans. Pourquoi Claude et Esther ne pourraient pas avoir leur part de bonheur, ils se sont montrés beaucoup plus responsables que les autres. N'est-ce pas eux qui ont assumé en grande partie notre éducation ? Les deux autres couples nous reçoivent bien, mais est-ce que tu te sens en confiance, toi Myriam, lorsque tu vas chez ton père, du moins assez pour penser « C'est ici que j'aimerais vivre » ?

— Moi, en tout cas, Louissette et Jules semblent nous affectionner, soit, mais j'ai toujours l'impression que c'est une corvée pour eux, et s'ils ont accepté de nous recevoir tous les deux, c'est que Louissette ne sait pas trop comment se comporter avec moi. Et Jules donc, il en faisait pitié, si tu veux savoir. Tandis que lorsque nous revenons ici, chez Claude et Esther, nous sentons que nous sommes les bienvenus, qu'ils nous attendent et que nous y avons notre place, que nous ne les dérangeons pas, quoi !

— T'en fais pas, Myriam, en cheminant aux côtés de Claude et Esther, je pense que nous avons intérêt à les regarder et à les imiter, ces deux-là, c'est du solide. Moi, je suis bien heureux de

leur décision et je pense qu'ils sont faits pour vivre ensemble à la vie, à la mort.

— As-tu l'intention de parler de leur mariage à l'école ?

— Pas pour le moment, mais, je n'ai pas l'intention de tenir cela secret. Je n'en ferai pas une nouvelle cependant, toi Myriam ?

— Moi aussi je vais m'en tenir à l'opportunité du moment, mais sans plus.

— De toute façon, c'est de leur vie à eux dont il s'agit. La nôtre est déjà assez agitée avec ces trois ménages qu'il nous faut partager. Contentons-nous d'être heureux, d'avoir un foyer stable pour nous, et pour le reste qu'importe.



Le quotidien a repris son cours à la maison de Westmount, chacun vaquant à ses occupations personnelles. Esther a profité du séjour des enfants chez Louise et Jules pour faire un saut à New York et arrêter son choix sur les dernières créations printanières pour sa boutique. Claude, afin de tuer le temps pendant l'absence d'Esther, a décidé de repeindre les murs de la cuisine et de la salle de bain.

Mercredi, c'est aujourd'hui qu'Esther revient de New York. Claude se rend la chercher à l'aéroport de Dorval...

— Bonsoir chéri, (Esther saute au cou de Claude), si tu savais comme je suis contente d'être de retour, il me semble qu'il y a une éternité que je suis partie.

— Il faut dire que, moi aussi, j'ai trouvé le temps long alors je t'ai ménagé une surprise.

— Oui !... Qu'est-ce que c'est ?

— Ah, tu verras bien tantôt !

En ouvrant la porte de la cuisine donnant sur le garage, Esther s'écrie :

— Claude, la cuisine, tu l'as repeinte !... Et qu'est-ce que je vois sur le comptoir ?... Un four micro-ondes, ah !, tu as fait des folies !

— Non, c'est une prime que j'ai reçue pour un achat chez Sandy.

— Mais, chéri, c'est merveilleux. Je n'aurai qu'à préparer des plats à l'avance et les enfants pourront manger dès leur arrivée de l'école au lieu de prendre une collation et de souper à 20h, comme ils le font tous les jours.

— C'est ça que je me suis dit parce que j'avais le choix entre ce four, un écran géant et une vidéo caméra et je ne sais quoi encore.

— Claude, je prends ma douche et je passe mon jogging rose, afin de me détendre... mais tu as aussi repeint la salle de bain. C'est vrai qu'elle en avait besoin, tout de même c'est beaucoup d'ouvrage en si peu de temps, tu dois être à bout.

— Esther, j'ai attendu pour te consulter. Je ne savais pas si tu voudrais des portes pour le bain ou si tu préférerais des rideaux de douche.

— Je pense que des rideaux de douche sont encore ce qu'il y a de moins difficile à entretenir. Les rails sur lesquels glissent les portes s'encrassent et il faut passer les doigts dans les interstices afin de déloger la saleté. Je ne vois pas les enfants s'atteler à cette besogne; tandis que maintenant ils passent l'abrasif qu'il faut pour faire reluire la baignoire, et moi, chaque soir, après ma douche, j'essuie le rideau et tout est dit.

— Alors, gardons les rideaux, chérie.

Ce soir-là, les amoureux se couchèrent tôt, car le lendemain il leur faudrait attendre 20h pour fermer leurs boutiques. Les fins de semaine sont ardues pour les commerçants. Les jeudis et vendredis, les heures sont plus longues et plus occupées que sur semaine.

— Déjà 6h. Des fois, je préférerais ne pas entendre le radioréveil, de dire Esther alors que Claude rétorquait :

— Peut-être, mais le café sent si bon ! (il le prépare le soir et le branche sur la minuterie). J'ai envie d'un gros déjeuner... La journée sera longue. Est-ce que tu désires du bacon et des œufs ?

— Pour toi, Claude, c'est très bien, mais moi, je prends des rôties avec de la marmelade.

Pendant qu'Esther range la chambre, Claude dépose la vaisselle dans le lave-vaisselle et remet tout en place dans la cuisine.

— Tu viens Esther, je sors la voiture.

— Oui, j'arrive.

Myriam et Jonathan revinrent le samedi pour passer deux semaines chez eux avant d'aller séjourner chez Luc et Suzanne. Ils étaient allés à leur cours de natation avant de rentrer à la maison. Chemin faisant, Jonathan interroge Myriam :

— Penses-tu que nous avons bien fait de faire part du mariage de nos parents à Louissette et Jules ? Il me semble que Louissette n'a pas pris la nouvelle aussi gaiement que Jules.

— Tu as remarqué, toi aussi !

— Je ne vois pas ce qu'ils auraient à redire. Ton père Luc et ma mère Louissette ont pris l'initiative de refaire leur vie bien avant Esther et Claude.

— Je pense toujours que Claude et Esther se sont montrés plus responsables qu'eux.

— Pour cela, c'est bien vrai !

— As-tu la clef ou si je sors la mienne ?

— Non, voilà ! Ça sent la peinture, trouves-tu ?

— Jonathan, viens voir, ils ont repeint la cuisine.

— Et aussi la salle de bain, constate Jonathan.

— Qu'il fait bon chez nous. Profitons au centuple des deux semaines que nous allons passer ici avant de reprendre nos valises !

— Jonathan, as-tu vu le beau four à micro-ondes sur le comptoir de la cuisine ?

— Ça va être commode pour préparer nos repas, tu penses pas ?

— Certainement, regarde au frigo, il y a sûrement quelque chose à nous mettre sous la dent.



## Chapitre 10

Esther et Claude arrivèrent bientôt, les enfants les embrassèrent chacun leur tour, et les questions de fuser de toutes parts : avaient-ils fait part de leur mariage à leurs connaissances, avaient-ils changé d'idée, voulaient-ils faire une plus grande fête ? Plus tard, durant la soirée, Myriam demande à Esther :

— Est-ce que nous pourrons aller au Palais de Justice et être présents, Jonathan et moi, quand vous allez échanger vos vœux ?

— Nous pourrions nous rendre avec Amélie et Maxime Fortin puisqu'ils arrêteront ici avant de se rendre là-bas.

— Je vais en parler à Claude et, s'il veut, je n'ai pas d'objection.

Jonathan prit les devants et alla demander à Claude.

— Esther, c'est vrai que tu veux que Myriam et Jonathan viennent assister à nos échanges de vœux ?

— Oui, tu acceptes toi aussi ?

— Pourquoi pas ? Je suis certain qu'Amélie et Maxime n'auront aucune objection à vous amener avec eux.



Ce 7 février-là, la courte cérémonie au Palais de Justice terminée, tous revinrent à la maison de Westmount, et presque aussitôt, le traiteur arrivait. Pendant que le serveur s'affairait à mettre le couvert, la sonnette de la porte d'entrée retentit, c'était Luc et Suzanne qui venaient chercher les enfants. (Mais ils sont en avance, pensa Esther) À peine revenus de leur surprise, Claude et Esther virent Louise et Jules s'amener eux aussi.

Esther subrepticement passa à la cuisine demander au traiteur si le lunch était assez consistant pour ajouter ces quatre invites-surprises à la table.

— Il n’y a pas de problème là, Madame, les enfants m’avaient prévenu cette semaine. De plus, Luc et Suzanne vous offrent le Champagne tandis que Louissette et Jules vous offrent le gâteau de noces.

Esther revint au salon, accompagnée du traiteur et du Champagne en disant :

— Quelle délicatesse de nous offrir ceci. Et à vous Louissette et Jules, merci pour le magnifique gâteau !

Cette fête, réorganisée à la suggestion des enfants, se déroula avec civisme et sans embûche. À l’heure du départ, Luc et Suzanne amenèrent les enfants chez eux alors que Jules et Louissette prenaient également congé. Le traiteur, ayant tout remis en place, était reparti. Claude et Esther invitèrent Amélie et Maxime à les suivre au Grand Hôtel dans la suite qu’ils avaient retenue (une manière à eux de souligner leur engagement légal).

Après avoir sablé le Champagne et échangé sur les événements du jour tous les quatre, les Fortin prirent congé des nouveaux mariés.

Le lendemain dimanche, Esther, s’étant levée avant Claude, fit sa toilette. Elle passa la robe qu’elle s’était achetée à New York pendant que Claude prenait sa douche et se faisait la barbe. Quand Claude aperçut Esther belle à ravir dans sa toilette, il lui dit :

— Qu’est-ce que ma Reine désire que je lui offre ?

— Tu vas peut-être trouver étrange le désir que je vais t’exprimer, mais je serais si contente si, pour ce premier dimanche de notre vie

matrimoniale, nous allions entendre la messe à la Cathédrale ici tout près.

— Si c'est là ton désir, pourquoi pas ?... Je t'avoue qu'à Noël, j'ai ressenti beaucoup de nostalgie à la messe à l'Église Notre-Dame et qu'à bien y réfléchir, le dimanche, c'est bien d'aller prier à l'église.

Après la messe, ils firent du lèche-vitrine devant la devanture des magasins du Mail de la ville souterraine. Ils dînèrent au Tourne Broche puis regagnèrent leur suite au Grand Hôtel. Ils savourèrent ardemment les quelques heures de leur courte lune de miel puis ils bouclèrent leurs valises. Claude fit venir le chasseur et fit porter les valises au garage du sous-sol, dans leur auto.

Le dimanche soir, le Grand Hôtel offre un buffet. Ils choisirent d'y manger avant de retourner à leur logis.

— Demain, nous reprenons le collier. Il faut que nous soyons à nos boutiques respectives à l'heure d'ouverture, et oui, le rêve est fini pour aujourd'hui, soupira Claude.

— Mais rien ne nous empêche de nous reprendre une autre fois où les enfants seront en séjour soit chez Luc ou soit chez Louissette.

— Et nous pourrions en profiter pour aller à la Place des Arts !

— J'aimerais tellement cela ! dit Esther.



## Chapitre 11

En retrouvant Esther au casse-croûte, ce midi-là, Claude proposa :

— Ce soir, si nous allions à la piscine faire quelques longueurs, tu aimerais ?

— Certainement, la natation a toujours été mon sport favori. Nous pourrions manger ensuite en entrant chez nous, avec le micro-ondes, c'est si vite fait.

— Les enfants reviennent ici pour deux semaines, samedi prochain. Esther, il faudrait penser à une randonnée familiale.

— Peut-être, mais si nous leur demandions ce qu'ils aimeraient faire, eux, avant de planifier quelque chose. Tu sais, Claude, si j'étais à leur place, tous ces déplacements me stresseraient horriblement.

— J'ai toujours pensé qu'il n'y a rien de plus sécurisant qu'une bonne planque où l'on puisse prendre racine, pouvoir rêver ou même méditer sur son devenir.

— Les enfants, il me semble, en revenant ici, ne devraient pas se sentir en visite ou, pis encore, en transit comme lorsqu'ils sont chez leurs autres parents.

— Tu as raison, Esther, c'est une idée à laquelle je n'avais pas pensé.

— C'est nous qui en assurons la garde, donc essayons de les laisser vivre ici une vie familiale où ils peuvent recevoir des amis, passer une soirée avec un groupe ou encore pratiquer leurs sports favoris sans que nous soyons toujours dans le décor.

En revenant, les enfants n'avaient pas aussitôt mis les pieds dans la maison qu'ils demandaient à Esther et Claude :

— Nous aimerions recevoir quelques amis ce soir au sous-sol, est-ce que vous avez des objections ?

— Qu'est-ce que vous voulez faire ?

— Mais danser... À la piscine, après notre cours, nous avons parlé à nos amis qui ne demandent pas mieux que de venir se dégourdir les jambes, dit Myriam et Jonathan d'ajouter :

— Chacun apportera une ou deux cannettes de boisson gazeuse, et des chips, et voilà le tour est joué. Pas de goûter à préparer. Nous, nous pourrions danser autant que nos amis sans avoir à nous préoccuper du service.

— Combien de personnes viendront ?

— Six environ !

— Soit, organisez-vous. Il faudrait cependant que tout ce beau monde soit parti avant minuit et bien veiller à ce que la musique ne soit pas trop forte au cours de la soirée, il faut respecter nos locataires.

— Youpi !... Je vais téléphoner à Paul, et David !, s'écria Jonathan alors que Myriam clama :

— Moi, j'appellerai Suzy, et Claire !

Pendant que les enfants descendirent au sous-sol pour téléphoner, Esther dit à Claude :

— Ça tombe pile, mon idée, tu ne trouves pas ?

Claude fit la moue et dit :

— Il n'y a pas à dire, l'intuition féminine, ça existe !

Le lendemain, quand les enfants revinrent de la messe dite au Collège par leur aumônier, le dîner était prêt. Myriam et Jonathan jubilaient en racontant leur soirée de la veille et firent part à Claude et à Esther de leur désir de réunir le groupe de temps en temps, si la permission leur était accordée.

— Pourquoi pas ? leur dit Esther. Vous êtes ici chez vous, puisque cela vous fait plaisir, vous recommencerez.

Le dîner fini, Myriam et Jonathan allèrent ranger le sous-sol et chacun défit sa valise puis ils mirent leurs travaux scolaires à date. Au rez-de-chaussée, Claude passait l'aspirateur pendant qu'Esther s'affairait à confectionner les menus de la semaine : lasagne, pâté chinois, sauce pour le spaghetti, etc.

— Ce soir, j'ai préparé une fondue au fromage, dit Esther aux enfants qui montaient pour le souper.

— Nous pouvons manger tranquillement en regardant le téléthon de la Paralyse Cérébrale. Ce sera intéressant, il y a toute une pléiade d'artistes qui ont promis leur concours. Claude et moi, nous avons contribué, c'est tellement une belle œuvre à soutenir.

Myriam dit tout à coup :

— Vous êtes-vous rendu compte que c'est la première fois depuis des années que nous passons le week-end à la maison ? !

— Tiens, tu le regrettes ? rétorque Esther.

— Jamais de la vie, c'est ce que nous nous disions, Jonathan et moi, tout à l'heure au sous-sol. Il nous en faudrait beaucoup de ses moments relax, pour nous changer des sorties que nous organisent Louissette et Jules, ou bien Luc et Suzanne.

— Toujours être en visite ça peut sembler emballant, mais s'arrêter un brin, prendre le temps de respirer, recevoir des amis, c'est cent fois mieux.

— Comme ça, vous avez aimé votre fin de semaine ? Et bien tant mieux parce que nous aussi, dit Claude.



## Chapitre 12

Les années ont passé, Myriam et Jonathan ont atteint leur 18 ans, ils fréquentent l'université. Le temps de changement de foyer est révolu, la petite valise est au rancart. Depuis leur majorité, Myriam et Jonathan ne quittent plus leur foyer des semaines entières pour aller vivre soit chez Louissette ou chez Luc. Il leur arrive d'arrêter chez l'un ou l'autre couple après les cours pour une courte visite ou pour aller prendre un repas le dimanche à l'occasion, mais c'est chez Claude et Esther qu'ils ont fixé leur demeure.

Claude a proposé à Jonathan de l'embaucher au comptoir de sa boutique et de transformer ses heures libres de cours, en temps payant. Il compte sur lui pour surveiller plus particulièrement l'inventaire des vidéos sous location. Ainsi, le samedi matin, il se retrouve responsable de la boutique pendant que Claude reste à la maison avec Esther.

Myriam, elle, de son côté se rend chaque samedi à la boutique mode de sa mère et la remplace. Esther est très heureuse du coup de main que ça lui donne. De cette manière, Jonathan et Myriam se font un petit pécule qu'ils additionnent au montant versé par leur autre parent en pension alimentaire, ça aide à défrayer les coûts de l'université.

— Claude, tu sais quel jour nous sommes ?

— Oui chérie, c'est la Saint-Valentin, et pour tout te dire, j'ai retenu une chambre au Château Montebello. J'attendais pour t'en faire la surprise tout à l'heure. Au lieu de nous rendre à nos boutiques, je me suis arrangé avec les enfants, nous partirons pour l'Outaouais et, demain, ils viendront nous retrouver pour le brunch.

Je leur laisserai mon auto et c'est avec la tienne que nous voyagerons.

Revenus chez eux, Myriam et Jonathan mangèrent d'un bon appétit et décidèrent de passer la soirée bien au chaud devant un feu de foyer.

— Myriam, penses-tu que demain à Montebello ce serait le moment rêvé pour avouer à nos parents notre merveilleux secret ?

— Jonathan, si tu crois que nous devons le faire maintenant, moi, je le veux bien.

— Quand nous aurons révélé notre projet de mariage pour la fin de mai, nous leur confierons notre désir de continuer d'habiter le sous-sol et de l'aménager en studio pour les besoins de nos professions respectives.

— Dès que nos affaires auront démarré et seront assises sur des bases solides, alors nous réaménagerons le sous-sol strictement pour le commerce et nous surveillerons les environs pour trouver un appartement pour nous loger plus spacieusement.

— Jonathan, tu parles comme un vrai génie, mais je suis à bout et je voudrais aller me coucher, j'ai sommeil. La journée passée seule à la boutique m'a bien fatiguée, je ne sais vraiment pas comment Esther a pu tenir si longtemps !

— C'est vrai, je pensais justement la même chose au sujet de Claude. Je te dis que ces deux-là, je leur lève mon chapeau, nous avoir élevé comme ils l'ont fait, les sacrifices qu'ils ont dû s'imposer pour nous tenir aux études. J'admets que Luc et Louisettes y sont allés de leurs deniers, mais ils n'ont pas eu à assumer autant de responsabilités qu'Esther et Claude.

— Te souviens-tu de leur tristesse quand ils devaient nous laisser partir chacun de notre côté avec notre valise, pour respecter le jugement de la Cour ? Toi chez Luc, moi chez Louisettes ?

— Et de la hâte des autres couples à prendre arrangements auprès d'Esther et Claude pour nous recevoir ensemble. (C'était beaucoup moins astreignant pour chacun de ces couples puisqu'au lieu de nous recevoir alternativement une semaine sur deux, ils recevaient deux jeunes ensemble, une semaine par mois. Ensuite, ils étaient libres d'organiser leur quotidien à leur guise pendant trois semaines.)

— Tandis que Claude et Esther étaient responsables de nous à temps plein. Oui ! Je m'en souviens. Pour cela et pour bien d'autres choses encore, nous devons leur faire part de notre désir de nous marier.

— Tu m'excuses, Jonathan, je vais me coucher !

— Oui, va ! Je dépose la vaisselle dans le lave-vaisselle et j'irai ensuite, moi aussi.

Au lever du jour, ils étaient déjà en route pour Montebello. Ils convinrent d'entendre la messe le long du trajet. En passant à Saint-Hermas (Mirabel), les cloches de l'église appelaient les fidèles à l'eucharistie, ils s'y arrêtrèrent. Ils reprirent la route 148 tout près, et c'est vers midi qu'ils arrivèrent au Château.

Claude et Esther étaient assis devant un des foyers de la grande cheminée dans le *lobby* de l'hôtel. Visiblement ravis de voir arriver les « enfants » comme ils continuaient de les appeler, ils les invitèrent à venir déposer leurs survêtements dans leur chambre. Ils leur offrirent un apéritif, et ensuite, tous descendirent à la salle à manger pour le brunch.

De retour à la chambre de leurs parents, Jonathan relate à son père la journée passée à son commerce et Myriam fait aussi à Esther le bilan de sa journée. Comme entrée en matière, Myriam interroge Claude :

— Est-ce qu’il t’a fallu attendre longtemps pour amener ton commerce au rendement qu’il t’apporte aujourd’hui ?

— Ah ! Tu sais, c’est toujours assez long à démarrer, mais en suivant son affaire de près, on réussit à survivre les trois ou quatre premières années. Ensuite, quand on atteint la vitesse de croisière, il faut toujours surveiller les bouées. C’est-à-dire, les autres concurrents qui nous tracent le chemin.

— Tu entends, Jonathan ?

— Oui, c’est bien ce que nous avons figuré, Mimi.

— Qu’est-ce que vous aviez figuré ? demanda Esther qui écoutait sans comprendre tout ce discours abstrait.

— C’est qu’en mai, nos études finies, nous pensions partir notre propre entreprise, Mimi et moi.

« “Mimi”, se dit Esther. Il ne l’a jamais appelée ainsi devant nous. »

— Pour cela, il nous faudra un local pour que nous puissions installer nos tables de travail. Un architecte et une dessinatrice ne peuvent travailler dans un endroit trop restreint, d’autant plus qu’il leur faut une salle d’attente pour recevoir les clients.

— Alors ? questionne Claude. Quels sont vos plans ? Il me semble qu’ils sont déjà arrêtés et que tout ce bla-bla n’était que préliminaire à ce que nous allons vous entendre dire maintenant.

— C’est vrai ! répondirent-ils en duo.

— Continue, Mimi.

— Et bien voilà ! La première nouvelle, nous avons décidé de nous marier à la fin de mai. Les démarches sont faites et c’est à la Chapelle des mariages à la Cathédrale Marie-Reine-du-Monde que notre mariage aura lieu.

Jonathan s’approche d’Esther et lui demande :

— Tu voudras bien être mon témoin parce que Myriam veut absolument que ce soit Claude son témoin.

Claude avait passé son bras autour du cou d'Esther et les deux pleuraient de joie en regardant leurs enfants. Enfin, Claude allonge le bras et sonne le service. Il commande une bouteille de Champagne en disant :

— Ça s'arrose une nouvelle semblable !

— Maintenant, avant de repartir pour Montréal, que diriez-vous d'aller faire le tour du propriétaire et de visiter la maison de Papineau, tout au fond du domaine ?

Bien emmitoufflés dans leurs vêtements de ski, ils partirent en joyeuse bande. Vers 16h, ils s'organisèrent pour revenir à Montréal.

— Partez les premiers, ne nous attendez pas, nous vous rejoindrons, dit Claude.

Jonathan et Myriam reprirent la route les premiers et rendus au logis, ils préparèrent une fondue au fromage et descendirent le tout au sous-sol devant la cheminée. Quand les parents arrivèrent, ils vinrent les rejoindre. Et pendant que les bûches crépitaient dans l'âtre et que chacun se restaurait et buvait le vin que Claude était allé chercher dans la réserve, les parents entendaient les confidences et l'espérance de leurs enfants.

— Que pensez-vous de notre plan, demande soudain Myriam, ça ne vous embête pas trop que nous voulions garder le sous-sol pour débiter ?

— Pas du tout, mais comment allez-vous vous arranger ?

— À ce moment-là, nous n'aurons besoin que d'une chambre, et comme celle de Jonathan est la plus grande, c'est là que nous aménagerons notre studio. Nous recevrons les clients dans la grande salle de séjour.

— Mais ils ont pensé à tout, ces enfants, dit Esther. J'espère au moins que vous continuerez de partager nos repas.

— Oui, mais à une condition, dès que nous commencerons à faire des sous, nous reparlerons de pension et de loyer.

— Pour vous dédommager au début, nous avons pensé vous offrir d'aller vous remplacer à vos commerces respectifs le samedi. Il y a si longtemps que vous trimez pour nous, sans jamais vous plaindre.

## Chapitre 13

Jonathan et Myriam se marièrent le dernier lundi de mai à 11h à la Cathédrale Marie-Reine-du-Monde, seuls leurs deux témoins et les deux autres couples de parents qui les avaient gardés durant leur enfance et leur adolescence devaient assister à la cérémonie. Mais, après s'être assurée auprès des fiancés qu'ils n'auraient pas d'objection à ce que leurs amis et condisciples soient présents, Esther s'était empressée d'inviter Paul, David, Michel, Suzie, Ruth et Claire.

Tous les invités furent reçus avec un vin d'honneur suivi d'un goûter à l'Hôtel Windsor offert par Claude et Esther, avant de se rendre à la collation des diplômés à l'université.

Les invités se dispersèrent à la sortie de l'université. Esther et Claude revinrent à leur logis, heureux de pouvoir se reposer un peu avant de reprendre le boulot le lendemain.



Sur la route en revenant de Clarenceville, les nouveaux mariés s'entretenaient :

— Trois jours, c'est bien court pour un voyage de noces, mais quel souvenir j'en garderai, chéri !

— Et moi, donc !

— Je pense que nous l'apprécions d'autant plus parce qu'il a été court.

— Tu te rappelles les changements de domicile de notre enfance ?

— Je crois bien que je n’aurais pas pu tenir le coup, si tu n’avais pas été avec moi et c’est, je crois, pourquoi je ne me laisserai jamais de demeurer à la maison bien tranquille auprès de toi.

— C’est pour cela qu’il faut que l’entreprise que nous projetons réussisse, afin que je ne sois pas obligé d’aller offrir mes services à une autre firme, de répliquer Jonathan.

— Allons, Jonathan, nous ne nous endetterons pas. Esther et Claude nous ont dit qu’ils ne nous chargeraient pas de loyer tant et aussi longtemps que nos affaires ne seraient pas bien démarrées.

— De plus, tu sais, Luc m’a dit que je continuerais de recevoir la pension qu’il m’a toujours versée. J’ai pensé que dès que je pourrais m’en passer pour vivre, je m’achèterais un REER afin d’assurer notre retraite.

— Moi, Louissette m’a dit que les allocations qu’elle me versait chaque mois se continueraient parce que ça représente l’intérêt de bons du gouvernement qu’elle a achetés pour moi.

— Nous serons peut-être un peu serrés, mais nous nous en tiendrons au budget que nous avons établi et j’ai confiance que nous réussirons si nous persévérons.



## **Quelques semaines plus tard**

— Mme Dorset est venue me voir aujourd’hui.

— Oui ?

— Elle croit que si elle pouvait présenter un plan de maison pour recevoir les femmes battues en fuite de leur logis, elle aurait des chances d’intéresser les trois paliers de gouvernement à sa cause.

— Moi, cette idée de Fort de Béguine, comme elle appelle cela, ne m’intéresse pas plus qu’il faut.

— Non ? Eh bien moi, je te dis qu’au contraire l’idée fera son chemin et j’ai même quelque chose en tête pour cela !

— C’est quoi ton idée ?

— Tout d’abord, il faut repérer un vaste terrain, pourquoi pas une terre à L’Île-Bizard ?

— Tu pourrais ceinturer ce terrain d’une grande clôture de pierre, cette même clôture servirait d’assises à des chalets suisses pour des familles monoparentales. À l’entrée principale, il y aurait une tour d’hébergement pour les personnes âgées. Au rez-de-chaussée, tous les services d’appoint se trouveraient regroupés : comptoir bancaire, épicerie, une petite chapelle et un auditorium où tous les bénéficiaires pourraient se réunir soit pour les offices du culte ou pour toutes sortes de loisirs. Les garages souterrains, chauffés, serviront de voies d’accès à tous les motels et à la tour d’hébergement.

— Sais-tu, Mimi, que tu m’étonnes. Ça doit faire longtemps que tu penses à cela pour avoir une idée si précise de ce plan.

— Oui, j’ai même hésité longtemps à savoir si je ne devais pas m’inscrire en Droit pour pouvoir défendre ces pauvres femmes. C’est pourquoi le projet de Mme Dorset m’emballe, Jonathan.

Jonathan se rend à sa table à dessin et trace une esquisse. Myriam, qui regarde par-dessus son épaule, s’écrie :

— Mais, c’est ce qu’il faut à Mme Dorset, j’en suis certaine.

Quand Mme Dorset prit connaissance du plan, elle n’eut qu’un désir; réaliser son projet le plus tôt possible. Elle alla consulter les religieuses de la Charité qui ont déjà un centre de dépannage à court terme, pour ce genre de service. Celles-ci l’encouragèrent à mettre tout en branle pour réussir, et de plus, elles lui promirent leur aide concrète.

Les religieuses présentèrent à Mme Dorset un prêtre qui venait d'hériter d'une ferme à Sainte-Geneviève, tout près de Notre-Dame-de-la-Solitude. Ce prêtre, l'abbé Cardinal, lui offrit de lui donner la terre pour qu'elle puisse y bâtir son entreprise et, lui, garderait la maison de ferme pour s'y loger ainsi que quelques prêtres retraités et sans le sou. Mme Dorset ne se tenait pas de joie.

Après bien des soubresauts, la construction de son refuge débuta; « Ces femmes auraient enfin un toit sécuritaire pour leur permettre de se recycler » tandis que leurs enfants, eux, seraient à la garderie du complexe ou fréquenteraient l'école tout près.

Jonathan et Myriam furent invités à l'ouverture officielle et rencontrèrent beaucoup de personnalités susceptibles de se prévaloir de leurs services un jour.

Tous les invités ne tarissaient pas d'éloges sur l'arrangement des bâtisses du refuge des « Deux Marguerites » (nommé ainsi par Mme Dorset à cause de la pieuse confiance qu'elle avait en Mère Marguerite D'Youville et Mère Marguerite Bourgeois à qui elle disait devoir la réalisation de son entreprise).

## Chapitre 14

Certains jours, Myriam fut convoquée pour redécorer l'Hôtel du Boulevard par l'administratrice rencontrée lors de l'ouverture Des Deux Marguerites. Celle-ci tenait absolument à lui donner le contrat.

Jonathan était sollicité de toutes parts pour tracer des plans pour des édifices à bureaux, des maisons, et tout récemment, un entrepreneur de maisons familiales lui commandait un plan d'une envergure inespérée.

Les affaires de la compagnie Nanterre & Duhaméau Inc. augmentaient et progressaient assurément. Et puis un jour, Myriam vient dire à Jonathan :

— Sais-tu que le locataire du deuxième étage déménage ? Esther m'a dit cela hier quand je préparais le souper avec elle.

— Mimi, est-ce parce que tu aimerais le louer que tu me parles de cela ?

— Ce serait commode pour nous, tu ne trouves pas ? Nous n'aurions pas de transport à nous imposer pour aller travailler, pas même à sortir au-dehors.

— Entendu, nous leur demanderons de nous le réserver maintenant que nous pouvons nous payer un loyer.

Esther et Claude ne se tenaient pas de joie quand Jonathan et Myriam leur demandèrent de retenir le logement du haut, et de leur rédiger un bail en bonne et due forme à ce sujet. Dès le départ des locataires, Myriam et Jonathan se mirent en frais de repeindre les murs du logis et de sabler les planchers afin de les finir au « Varathane ». Du sous-sol, ils montèrent leur mobilier de

chambre et s'achetèrent pour la cuisine : une table, des chaises, un réfrigérateur et une cuisinière.

Ils convinrent de s'acheter les autres meubles à mesure qu'il le leur serait possible. Ils ne voulaient pas se faire de dettes. Les fenêtres furent habillées de stores verticaux sans plus. En décorant les logis des autres, Myriam se faisait une idée de ce qu'elle devait acheter pour meubler les deux pièces encore nues. Elle pensait qu'une unité murale pourrait recevoir un système de son, un petit cabinet pour la boisson, des livres et aussi la vaisselle et la verrerie acquise d'une vieille dame riche pour une bouchée de pain.

À la fin octobre, début novembre le travail se relâcha quelque peu. Jonathan et Myriam prenaient un après-midi par semaine pour visiter soit une exposition de meubles, une galerie d'art et souvent en banlieue, ils recherchaient le terrain dont un client avait besoin pour le plan de la maison que Jonathan lui avait soumis.

C'est ainsi qu'ils aboutirent au Grand Marché de l'Ouest dans les derniers jours d'octobre. Jonathan proposa à Myriam :

— Achetons quelques citrouilles et allons voir Mme Dorset au refuge.

Aussitôt, quinze citrouilles prirent place dans la valise de l'automobile et atterrirent dans la salle de séjour après leur entrée au refuge quelques minutes plus tard.

— Bonjour, Mme Dorset, nous passions tout près et nous avons pensé venir vous voir.

— Je suis si contente, entrez...

— Vous avez beaucoup de clients en ce moment ?

— J'ai bien une quinzaine d'enfants et quelques femmes en transit. Quelques-unes sont en instance de divorce, les autres l'ont obtenu depuis quelques mois.

— Votre œuvre prend de l'ampleur ?

— Oui ! J'ai même des bénévoles que j'ai formées et qui ont pu partir des dépannages semblables au mien aux quatre coins de la province, en récupérant pour cela des écoles désaffectées ou même des presbytères. Ha ! Myriam, j'ai reçu d'une manufacture des mètres de tissus à tentures et je voudrais utiliser tout cela pour rafraîchir les fenêtres de la tour d'hébergement. Vous seriez gentille de venir y jeter un coup d'œil.

— Bien sûr et je serais ravie de revoir les pièces que j'ai décorées dans le temps.

— Alors, venez avec moi, j'ai besoin de vos conseils pour utiliser ces tissus, vous voulez bien que j'abuse de votre expérience ?

— Tu viens, Jonathan ?

— Moi, j'aimerais mieux aller sculpter les citrouilles avec les enfants dans la salle de séjour. Est-ce que je peux ?

— Mais oui, mon ami ! Attendez, je vous donne la grande marmite du chef afin que vous puissiez lui garder la pulpe des citrouilles. Il pourra l'utiliser pour ses recettes de l'Halloween et il m'a dit qu'il ferait rôtir les graines, c'est délicieux, paraît-il, lança Mme Dorset.

Quand Myriam revint avec Mme Dorset, Jonathan avait presque terminé de vider les citrouilles avec les enfants.

— Tu me laisses encore quelques minutes, Mimi, je voudrais bien finir celle-ci avec Mylène.

— Va pour quelques minutes, mais il faudrait rentrer pour le souper avant Claude et Esther.

Sur le chemin du retour, Myriam dit à Jonathan :

— L'œuvre de Mme Dorset est bien nécessaire, hein, Jonathan ? Et songeuse, elle ajouta :

— Nous avons été chanceux, nous, de ne pas avoir subi un tel sort malgré le divorce de nos parents.

— C'est vrai, reprit Jonathan, puis rieur, il ajouta : « D'autant plus que dans cette aventure, nous, nous nous sommes retrouvés avec trois couples de parents au lieu d'un seul ».

— Je ne souhaite pas cela à nos enfants, mais avec le recul et en voyant le sort des bénéficiaires du refuge, nous sommes des chanceux.

— C'est vrai, je ne le nie pas non plus.

— Ho, non ! Jonathan, Esther et Claude sont arrivés avant nous. S'ils n'ont pas préparé le souper, nous ferons venir du chinois, veux-tu ?

— Mais oui, pourquoi pas ?

En entrant du travail, en fait, les parents avaient pris une douche et passé leurs vêtements de détente et sirotaient une limonade en attendant que les enfants reviennent, avant de préparer le souper.

Jonathan demanda alors :

— Ça vous irait, des mets chinois ?

— Mais oui ! Mais s'il faut nous rhabiller, j'aime mieux pas ! dit Claude.

— Pas question ! J'appelle tout de suite et dans une demi-heure nous serons à table en train de bouffer, lança Myriam en prenant le récepteur du téléphone.

— Nous avons profité de la relâche à l'atelier pour aller nous balader. Nous avons pris la route 40 et nous sommes sortis à Ville Saint-Laurent. Nous sommes arrêtés chez IKÉA, c'est fou les arrangements que nous pourrions faire avec les meubles que nous avons vus là, pour meubler les deux pièces vides à l'étage.

— Nous avons repris la 40 pour aboutir au Marché de l'Ouest. Comme Mimi désirait revoir le refuge de Mme Dorset au bout de L'Île, j'en ai profité pour acheter quelques citrouilles, vu que

l'Halloween sera là bientôt, et j'ai offert à Mme Dorset de les sculpter avec les enfants. Vous auriez dû voir le plaisir de ces enfants-là ! N'est-ce pas, Mimi ?

— Je me demande qui était le plus heureux ? Le sculpteur ou les enfants ? Il a même fallu retarder notre départ pour finir les quinze citrouilles que nous avons achetées.

— Quatorze Mimi, j'ai gardé la plus grosse pour mettre à la porte du sous-sol, afin de recevoir plein d'enfants ce soir-là.

— Bravo ! C'est bien, et moi, je vais préparer des sacs de bonbons et mon vase rempli de sous pour l'Unicef, et lorsque les enfants frapperont, je ferai la distribution du tout. Vous souvenez-vous, les parents, comme nous étions heureux, Jonathan et moi, de revenir à la maison avec nos deux sacs pleins à craquer d'une cueillette si fructueuse; que rendus aux Fêtes (de Noël) nous n'avions pas encore écoulé tous nos trésors.

— Avez-vous bien mangé ? Moi, je me suis régalée comme jamais. J'avais un goût de mets chinois qui ne me partait pas de l'idée depuis le commencement de la semaine, dit Myriam.

Esther, un instant interloquée, n'en fit rien voir. Elle pensa : « Peut-être ne sait-elle pas elle-même ».

Les hommes mirent les cartons aux poubelles, et les femmes rangèrent les verres, les tasses et les ustensiles dans le lave-vaisselle et on prit congé. Les parents regagnèrent bien vite leur chambre, c'est qu'ils doivent quitter la maison de bonne heure pour aller ouvrir leurs boutiques le matin. Jonathan et Myriam descendirent au sous-sol pour causer un brin.

— Jonathan, crois-tu que nous devons opter pour l'unité murale que nous avons vus chez IKÉA, ou si tu aimerais mieux celle du Père du Meuble que nous avons regardé l'autre jour ?

— Tout dépend de ce que tu veux avoir toi. Est-ce quelque chose de moderne, de contemporain ou de dépouillé comme les meubles que nous avons vu aujourd'hui ?

— Ceux d'aujourd'hui présentent beaucoup de possibilités, si jamais nous avons à combiner, meubles de vivre et ceux de chambre à coucher, il me semble que ceux que nous avons vus chez IKÉA feraient bien l'affaire.

— Faudrait te décider, Mimi, pendant que le travail ne nous talonne pas trop, nous pourrions finir de meubler notre maison pour les Fêtes.

— Soit, montons nous coucher. La nuit porte conseil, et demain j'aviseraï.

## Chapitre 15

### 9h30 le lendemain matin

— Qu'est-ce que tu as, Mimi ? Es-tu malade ?

— Je pense que je n'ai pas digéré mon souper chinois, je viens de restituer.

— Reste couchée, je vais descendre au studio, veux-tu que je t'apporte un café ?

— Tu serais gentil, et aussi quelques biscuits soda... Merci chéri.

Vers 11h, Myriam descend au studio rejoindre son mari.

— Ça va mieux ? Tu es remise maintenant ?

— Tout à fait.

— Tant mieux parce que tu sais, M. Jackson, il a téléphoné. Il veut que nous allions les rencontrer à Beaconsfield. Ils ont trouvé un coin formidable pour bâtir la maison de leur rêve, mais ils ne veulent rien acheter sans que j'aie vu l'endroit et comme Mme Jackson sera avec lui, il aimerait que tu m'accompagnes.

— À quelle heure partons-nous ?

— J'ai rendez-vous pour 14h.

— Je vais faire réchauffer la lasagne au micro-ondes et ensuite nous pourrons y aller.

Ils se mirent en route vers 13h.

— Tu veux conduire, Myriam ?

— Non, fais-le toi !

En entrant dans l'automobile, Myriam abaissa le dossier de sa banquette, et à peine avaient-ils roulé quelques minutes qu'elle

s'endormit. Jonathan, occupé qu'il était à conduire sur l'autoroute Décarie, ne remarqua pas tout de suite que Myriam s'était assoupie. Il écoutait à la radio le bulletin de circulation afin de savoir s'il ne ferait pas mieux de circuler sur la voie de desserte. À cette heure, la route était tellement congestionnée. Dès qu'ils furent sur la 40, ça alla mieux. C'est à ce moment qu'il remarqua Myriam qui dormait à poings fermés et il ne la déranga pas. Il sortit à la montée Saint-Charles pour aller rejoindre le boulevard Beaconsfield.

— Mimi, Myriam, tu dors ?

— Où sommes-nous ?

— À Beaconsfield, ça ne devrait pas nous prendre beaucoup de temps pour rejoindre la bibliothèque municipale maintenant.

— Mais j'ai dormi un brin !

— Tu appelles cela un brin ? Il y a une heure que nous sommes partis de chez nous. Tu n'as pas bougé depuis que tu t'es assise, je devrais dire couchée, sur la banquette. Il va falloir se coucher plus de bonne heure, tu manques de repos.

— Peut-être, nous verrons bien.

— Tiens, nous arrivons, c'est bien la voiture des Jackson qui est stationnée au début de la rangée ?

Entrés dans la bibliothèque, ils rejoignirent leurs clients dans la salle de lecture.

— Bonjour Madame, Monsieur, dit Jonathan en s'avancant vers eux. Excusez-nous de vous avoir fait attendre. L'embouteillage sur le boulevard Métropolitain était tellement lourd.

— Soyez bien à l'aise, nous venions à peine de nous asseoir quand vous avez fait votre entrée.

— Alors, nous y allons ?

M. Jackson proposa de prendre sa voiture. Les hommes prirent place à l'avant tandis que les dames empruntèrent la banquette arrière.

— C'est la dernière terre qui était demeurée invendue depuis le cadastre. Il s'y trouve même un verger et des arbres séculaires que j'aimerais bien conserver.

Seuls les hommes descendirent de l'auto et allèrent faire le tour du propriétaire, ensuite ils entrèrent dans la maison mobile qui servait d'abri et de bureau à l'agent immobilier.

Les femmes, demeurées dans l'auto, échangeaient leurs impressions sur le panorama de l'endroit et, Mme Jackson pensait qu'il ferait bon passer sa préretraite en cet endroit. Quand les hommes revinrent à l'auto, M. Jackson avait en main un contrat qui le rendait propriétaire de tous les lots de la terre. Voyant l'air étonné de sa femme, M. Jackson dit :

— Listen Honey, it's a good move, you'll see. Tell her Jonathan!

— En effet, Mme Jackson, ce sont les derniers lots et vous verrez quand les maisons sortiront de terre après que la vôtre aura été construite, les arbres et le verger n'auront pas été touchés et votre intimité aura été épargnée.

— Si vous le dites, Jonathan, je vous crois.

Revenus au stationnement de la bibliothèque, Jonathan et Myriam regagnèrent leur voiture et les Jackson prirent rendez-vous avec eux pour le lendemain au studio. Quand ils furent seuls tous les deux, Jonathan qui ne se tenait plus de joie fit part à Myriam des arrangements que M. Jackson et lui avaient pris ensemble.

— Il vient demain pour que nous puissions compléter cette entente. Lui, fournira les capitaux, et moi, je veillerai à la bonne marche de l'entreprise pour faire construire les quatre autres

maisons sur les lots du domaine qu'il vient d'acheter. Tu te rends compte, notre avenir est assuré, Mimi.

— Moi, en parlant avec Madame, j'ai décroché un contrat de décoration, décidément l'avenir augure bien pour nous. Je suis si contente chéri.

Quand Esther et Claude revinrent du travail, le souper était prêt. Myriam avait fait cuire un rosbif avec des pommes de terre au four et Jonathan avait préparé une salade.

— Pour dessert : des pâtisseries françaises achetées en passant chez le Belge, un délice ! dit gloutonnement Myriam en faisant circuler le plateau pendant que Jonathan apportait le thé. Elle continua :

— Raconte-leur, Jonathan, la bonne fortune qui nous arrive.

— Vous savez les Jackson, ils ont rappliqué aujourd'hui au sujet de leur projet de construction à Beaconsfield.

— C'est vrai ? questionnent ensemble Claude et Esther.

— On ne peut plus vrai, mais il y a plus. M. Jackson veut former une compagnie pour construire le domaine qu'il vient d'acheter. C'est une terre qui était demeurée en friche depuis l'homologation de ce coin de L'Île. Comme il voulait absolument que le verger et les arbres séculaires soient épargnés, il m'a demandé si je pensais pouvoir contourner toutes ses difficultés; avec un plan à l'appui. Je lui ai assuré que c'était faisable. Il a dit : « J'achète le tout et je retiens tes services pour mener à terme toutes les constructions ». M. Jackson fera bâtir sa maison près du verger, sous les grands arbres, et les quatre autres maisons seront érigées le long du croissant que j'ai tracé à cet effet.

— Mais c'est fantastique ! dit Esther. Myriam répliqua :

— Bien sûr, Maman, Jonathan dit que notre avenir est assuré maintenant. Et moi, je ne serais pas en reste puisque Mme Jackson veut que je décore sa nouvelle demeure. Elle veut disposer de ses

vieux meubles et n'acheter que du neuf, et moi, je vais essayer de lui faire un prix pour quelques meubles de son salon que je désire plus particulièrement. Je décrocherai là une aubaine, j'en suis certaine.

Jonathan commença :

— Mimi, tu sais ce dont nous avons convenu cet après-midi. Nous montons nous coucher tôt, il ne faut plus que tu te rendes à bout comme cela. Elle a fait une indigestion la nuit dernière et malgré qu'elle soit restée au lit jusqu'à 9h30, elle s'est endormie dans l'auto pendant que nous nous rendions rejoindre les Jackson cet après-midi. J'ai dû l'éveiller rendu à la bibliothèque de Beaconsfield avant d'aller les rejoindre.

— Vraiment, je ne sais pas ce que j'ai, mais je me sens si lasse qu'il me semble que je vais dormir comme une marmotte ce soir.

— Bonsoir, les jeunes, et reposez-vous bien, dit Claude en les reconduisant à la porte.

Esther avait déjà commencé à tout ranger dans la cuisine quand il revint et lui dit :

— Ça ne t'inquiète pas, toi, la santé de Myriam ? Il me semble qu'elle devrait aller consulter un bon médecin. Elle s'est peut-être trop démenée depuis qu'ils sont mariés, ils n'arrêtent pas.

— Peut-être, mais moi, je lui conseillerais plutôt de voir son gynécologue, celui qui lui a donné un traitement de fertilité.

— Esther, tu penses que...

— Attendons, nous verrons bien !

Vers 6h le lendemain, Myriam eut à se lever pour aller à la toilette et elle eut encore des nausées. Elle prit un biscuit soda et retourna se coucher. Jonathan avait tout entendu, mais ne bougea pas. Il attendait l'heure normale du lever pour faire part à Myriam de ce qu'il pensait de ces nausées matinales. Quand la radio sonna

le réveil, il y avait belle lurette que les deux étaient réveillés et Jonathan demanda :

— Tu veux que je t’apporte ton jus d’orange au lit, Mimi ?

— Non merci ! Je me lève et je vais te rejoindre pour le petit déjeuner.

Quand elle mit le pied à terre, elle ressentit un haut-le-cœur, elle se précipita à la salle de bain, mais ce fut de courte durée. Sitôt qu’elle se présenta dans l’embrasure de la porte de la cuisine, Jonathan tira une chaise et lui donna son jus d’orange. Il observa Myriam, elle mangeait d’un bon appétit et semblait heureuse. Il prit son café et en déposant celui de Myriam sur la table, il se pencha et l’embrassa dans le cou puis demanda :

— Ça va mieux maintenant ?

— Oui, oui, ne t’inquiète surtout pas et bois ton café.

— Je veux te parler. Sais-tu ce que je pense de ces nausées matinales ?

— J’avoue que je m’en doute un peu depuis hier.

— Il faudrait que tu prennes rendez-vous avec le gynécologue.

— Je m’acquitte de cela aujourd’hui, les signes sont flagrants, d’abord les nausées et ma date qui est dépassée depuis dix jours alors, je crois que cette fois est la bonne, et j’en suis bien heureuse.

— Crois-tu que nous allons l’aimer cet enfant ? Nous l’avons espéré depuis si longtemps, c’est fou ce que je ressens au fond de moi !

— Je veux qu’il nous aime tous les deux. Je lui dirai combien nous l’avons désiré.

— J’ai une idée, tu sais l’agenda que Les Studios Décoration nous ont envoyé, nous devrions nous en servir pour partir un arbre généalogique à notre rejeton, dès avant sa naissance. Nous partirons de la date de la fertilisation, nous annoncerons notre désappointement les deux mois suivants lorsque les règles nous

rappelaient que ce n'était pas encore le temps de prendre un cours de puériculture.

— Et à la date d'aujourd'hui, c'est notre joie que nous inscrivons. Nous parlerons de notre amour mutuel pour ce petit être que nous attendons depuis longtemps. Ah oui ! Ça me plaît cette idée !

— Descends-tu à l'atelier avec moi ?

— Mais oui, je n'ai rien à faire en haut pour le moment.

— Surtout, appelle le gynécologue, rappela Jonathan à Myriam.

— Oui, tout de suite.

Myriam vint le retrouver et lui dit :

— Nous devons être chez le gynécologue dans un mois à pareille date.

— Pourquoi pas tout de suite ?

— C'est moins dangereux de provoquer un avortement à ce moment-là, à cause de l'examen interne que le médecin doit faire.

— Alors, c'est parfait. Mimi...

— Oui chéri ?

— J'ai de la difficulté à me concentrer. Je ne peux plus travailler, j'ai hâte que nos parents reviennent de leur travail, pour leur dire notre bonheur.

— Alors préparons le souper et sortons la bouteille de Champagne que Louise et Jules nous avaient offerte pour je ne sais plus quel anniversaire.

— Mais oui, je vais chercher le seau à glace pour la tenir au frais.

— Ça sent bon ! dit Esther dès qu'elle eut ouvert la porte. Et Claude qui suivait d'approuver :

— Quel fumet !

— Je nous ai fait un jambon au four et j'ai préparé une salade aux œufs cuits durs, avec oranges, chou-fleur et oignon comme vous l'aimez et une mousse aux ananas pour dessert.

— Désirez-vous passer vos vêtements de détente comme vous le faites d'habitude ?

— Alors, allez-y, nous vous attendrons au salon.

— Qu'est-ce qui se passe ? chuchota Claude à l'oreille d'Esther en passant la porte de leur chambre.

— Je pense que je ne me suis pas trompée sur l'état de Myriam et que c'est ce soir qu'ils veulent nous l'apprendre.

— Toi et tes antennes, c'est pas possible.

En les entendant venir, Jonathan fait sauter le bouchon de la bouteille de Champagne et remplit les quatre coupes.

— Levons nos verres à notre bonheur, dit Jonathan en passant son bras autour du cou de Myriam. Puis il poursuivit :

— Esther, Claude, soyez heureux. Dans quelques mois vous serez grands-parents. Et il choqua son verre contre les leurs.

— Myriam a appelé son gynécologue aujourd'hui et, d'après lui, il n'y a aucun doute. Les malaises qu'elle ressentait depuis une quinzaine et ses fréquentes nausées révèlent bien que le traitement de fertilité a réussi. De toute façon, nous avons rendez-vous à son bureau au début de novembre.

— Quelle joie pour nous tous, un enfant c'est merveilleux, nous serons grands-parents dans quelques mois Claude. Ah, ce que j'ai hâte ! s'écria Esther.

— Passons à table, moi, j'ai faim, dit Myriam.

— C'est bien, je vais découper le jambon et chacun remplira son assiette avant d'aller s'asseoir pour manger, dit Jonathan.

— Bonne idée ! dirent les trois autres en chœur.

— Une chance que cela nous arrive dans un temps de relâche, car Jonathan, cet après-midi, ne pouvait plus dessiner, il avait trop de difficulté à se concentrer. Je l'ai donc invité à me rejoindre à la cuisine et c'est comme cela que nous voilà avec ce bon repas, dit Myriam en mangeant d'un bon appétit.

Tous se mirent à rire de la voir avaler de manière si gourmande, elle qui d'habitude grignotait ses repas.

— Mange Mimi, ne t'occupe pas, dit Jonathan à Myriam que leurs rires avaient étonnée. C'est beau à voir quelqu'un qui mange à sa faim.



## Chapitre 16

— C'est aujourd'hui la visite chez le gynécologue, ne prend pas de rendez-vous avec des clients pour cet après-midi, je veux que tu m'accompagnes, Jonathan. J'ai peur qu'il trouve que j'ai pris trop de poids.

— Voyons, ne va pas t'imaginer des choses maintenant.

Tout se passa bien chez le médecin :

— C'est vrai qu'elle avait pris plus de poids qu'il en faut à cette période, avait répondu le médecin à Jonathan quand celui-ci lui avait fait part de la crainte de Myriam à ce sujet. Il avait terminé en disant :

— Mais nous verrons dans un mois si une diète est nécessaire.

Les nausées sont maintenant passées et Myriam est allée seule commander l'unité murale et la chaîne stéréo qu'ils avaient vue aux Galeries des Promenades. Le tout était appareillé à leur meuble de télévision et aux deux fauteuils de détente parkés au salon, où ils se laissaient choir chaque soir en remontant de chez leurs parents après le souper; soit pour écouter les nouvelles à la télé ou regarder un film.

Myriam est revenue au milieu de l'après-midi, un peu fatiguée et surtout ayant sommeil. Elle dit à Jonathan en entrant :

— J'ai vu un beau tapis dans le Mail des Galeries, il me semble que c'est celui qu'il nous faut pour notre salon.

— Pourquoi ne l'as-tu pas commandé ?

— J'ai pensé qu'il valait mieux attendre que tu sois avec moi et que nous pourrions nous l'offrir comme cadeau conjoint pour Noël.

— Ah ! Parce que tu continues toujours de respecter notre entente ?

— Plus que jamais. Tu ne crois pas qu'avec nos six parents, nous recevrons assez de cadeaux personnels chacun de notre côté ?

— Pour moi, notre cadeau conjoint, il est là ! dit Jonathan en caressant l'abdomen arrondi de Myriam.

— Ça, c'est une autre personne qui aura à bien nous observer pour dénicher le cadeau qui accrochera le goût intime de chacun de nous.

— C'est vrai que ça doit être difficile de nous offrir quelque chose à chacun séparément, nous nous complaisons tellement ensemble, dans les mêmes plaisirs, dans les mêmes recherches, que ce doit être passablement difficile de dénicher le cadeau qui plaira plus particulièrement à l'un de nous.

— Tu te rends compte ? Depuis la maternelle que nous jouons ensemble, que nous partageons les mêmes études.

— Tu te rappelles les visites que nous faisons tous les deux à l'aumônier pour régler nos dissidences via la religion.

— C'est une chance d'avoir rencontré ce Père Rédemptoriste-là, il nous a aidés à nous situer dans la vie.

— Moi, Jonathan, je souhaiterais à tous les amoureux de la terre de se rencontrer comme nous dès le jeune âge, et d'apprendre à s'aimer, à se respecter avant de se donner l'un à l'autre dans le mariage.

— La chance que nous avons eue, nous deux, rétorque Jonathan, c'est de nous retrouver sous le même toit, après avoir été deux inséparables aux jeux, aux études. Nous ne cessons pas de parler ensemble et de nous communiquer nos impressions, nos désirs, face à telle ou telle situation.

— Tu te rappelles quand nous avons décidé qu'une semaine de séparation pour aller, toi chez ton père et moi chez ma mère, nous ne pouvions supporter ça plus longtemps, nous avons trouvé

ensemble la solution miracle. Je dis miracle parce que ma mère et ton père y ont vu là la formule idéale pour être libres trois semaines par mois et c'est comme cela que nous avons pu, si vite, leur faire prendre entente avec Esther et Claude.

— Sais-tu au fait, qu'Esther et Claude fréquentent maintenant l'église orthodoxe ? Ils vont à la cathédrale Saint-Georges sur Côte-Sainte-Catherine. C'est Claude qui m'a dit cela l'autre jour. Ils ont rencontré le ministre et sa femme à une réunion chez des amis, et depuis, ils se sont liés d'amitié et ce sont eux qui les ont invités à assister à l'office du dimanche. Claude m'a aussi dit : « Tu ne peux pas savoir combien Esther et moi, nous nous sentons mieux depuis que nous allons à l'église tous les dimanches, ça nous manquait à tous les deux. » Je me demande pourquoi les catholiques n'en font pas autant pour les divorcés remariés ?

— Jonathan, tu veux savoir mon opinion, il va falloir que ça change. Tous ces catholiques qui sont mis à l'anathème parce qu'un jour ils ont pris, sans y penser, un engagement qui dépassait leur responsabilité. Je ne pense pas que Jésus aurait tranché cela de cette manière.

— De toute façon, pour nous, ces deux divorcés remariés ont été de bons parents. Ils ont pris leurs responsabilités face à nous, ils nous ont procuré le gîte et le couvert, et ils ont donné toute leur affection malgré les heures difficiles auxquelles ils ont dû faire face. Nous ne pouvons que nous réjouir pour eux que le ministre et sa femme soient devenus leurs amis et les aient amenés à fréquenter l'église.

— Jonathan, je tombe de sommeil. Est-ce que tu viens te coucher ou si tu préfères attendre que les nouvelles soient données à la télévision ?

— Si tu n'y vois pas d'inconvénient, j'écoute les nouvelles avant d'aller me coucher.

— Alors bonsoir ! dit Myriam en se penchant pour l'embrasser.

Le lendemain, au lever :

— Aujourd’hui, à la fin de l’après-midi, je dois encore aller voir le gynécologue. J’espère que tu n’as pas pris de rendez-vous avec des clients, Jonathan ? J’aimerais mieux que tu viennes avec moi.

— J’irai voyons, tu sais bien que je suis aussi anxieux que toi de connaître les résultats de l’échographie.

## Chapitre 17

— Bonjour Dr Letendre.

— Bonjour Madame. Bonjour Monsieur. Donnez-vous donc la peine d'entrer dans mon bureau avec votre dame. Madame, vous voulez passer dans l'autre pièce pour vous déshabiller et mettre cette jaquette.

— Docteur, la grossesse de ma femme, ça se poursuit normalement ?

— Ah oui, très bien, cependant je dois vous dire qu'il s'agit d'une grossesse multiple. Regardez la photo de l'échographie...

— Êtes-vous sérieux !

— Mais oui, comptez vous-même, il y a bien trois petits là.

— Pauvre Myriam, je n'aurais pas voulu qu'elle eut à souffrir tout cela.

À ce moment, Myriam prévint le médecin qu'elle était prête pour l'examen gynécologique.

Jonathan, demeuré seul dans le bureau du médecin, regardait la photo et n'osait y croire pourtant c'était évident que Myriam avait pris des proportions qu'il trouvait énormes, en la comparant à d'autres femmes de leur connaissance. Il se maîtrisait le plus possible pour faire bonne figure quand, à la dérobée, il observait les rondeurs de Myriam.

— Vous pouvez vous rhabiller maintenant, je vous attends dans mon bureau.

— Le lui avez-vous dit, Docteur ? demande Jonathan en le voyant revenir.

— Non, mais je crois qu'elle s'en doute.

— Oui, alors ça ne lui fera pas un trop gros choc ?

— Je ne sais pas, à un moment donné, je lui ai dit : « On bouge là-dedans » et elle m'a répondu : « J'ai plutôt l'impression qu'on se bouscule. Vous savez, un traitement de fertilité, il pourrait y en avoir deux ». J'ai répliqué : « C'est bien possible. Venez, nous allons étudier l'échographie ensemble ».

— Assieds-toi là Mimi, tu seras mieux pour regarder le portrait de notre postérité.

— Tu l'as vu toi ? Qu'est-ce que tu...

Myriam ne finit pas sa phrase. Elle regardait l'échographie et déjà elle avait repéré les trois petits.

— Docteur, ce n'est pas vrai ?

— Eh oui, Madame, et espérons qu'un quatrième ne se soit pas dissimulé quelque part.

— Je comprends pourquoi il faut m'arrêter si souvent durant le jour pour étendre mes jambes et pourquoi mes pieds enflent si rapidement en station debout. Qu'est-ce qu'il va m'arriver, Docteur ?

— Tout d'abord, n'allez pas vous affoler. Pour le moment, tout est sous contrôle, vous ne faites pas d'albumine et vous n'avez pas d'embonpoint, votre surplus de poids s'explique par ces trois bébés que vous portez. Votre pression sanguine est parfaite, continuez votre régime. Cependant, je pense que vous devriez être hospitalisée au moins deux ou trois semaines avant l'enfantement afin que vous soyez plus forte et mieux reposée quand viendra l'accouchement. Téléphonez-moi si vous ressentez quelques douleurs avant votre entrée à l'hôpital, il faut s'attendre à ce que vous accouchiez plus tôt que prévu, je verrai à prévenir l'hôpital en conséquence.

Ils retournèrent chez eux sans échanger un seul mot, chacun faisant des plans pour l'avenir. Soudain...

— Jonathan !

— Oui Mimi !

— Comment allons-nous nous arranger pour mener à point tous les contrats que nous devons honorer d'ici le printemps ?

— Myriam, nous allons engager une aide familiale, et tu descendras au studio pour ne travailler que l'après-midi. Ce qui serait plus adéquat, c'est que nous habitions le logis de nos parents au lieu de celui du deuxième.

— C'est vrai, s'ils nous l'offrent, il ne faut pas refuser.

Esther et Claude, en revenant de travailler, les trouvèrent encore au sous-sol, ils avaient oublié de préparer le souper.

— Que complotez-vous ainsi dans le noir ? demanda Esther, à la tête de l'escalier.

— Quoi, vous êtes déjà là ? Mais nous n'avons pas vu l'heure ! Mimi, il est 20h et le souper qui n'est pas prêt.

— Ne vous en faites pas, j'ai une lasagne au frigo qui n'attend que d'être passée au micro-ondes pour être mangeable.

— Ça, c'est une bonne idée d'avoir des plats en réserve, je vais me mettre à en faire congeler moi aussi. C'est si accommodant d'avoir quelque chose à manger subito presto comme en ce moment.

— Vous venez ?

— Oui, dit Jonathan tout en courant à la réserve chercher un Codorníu.

Myriam, qui arrivait la première au logis de Claude et Esther, alla chercher quatre coupes.

— Vous permettez, dit-elle, ce soir nous fêtons avec vous la nouvelle.

— Quelle nouvelle ?

— Venez voir. Ça, c'est le portrait de mon échographie. Comptez. Il y a trois bébés qui naîtront en juin. Vous ne dites rien ? !

— Et vous, qu'en dites-vous ?

— Tout d'abord, nous avons été estomaqués, ensuite cela rassura Myriam qui pensait faire de l'embonpoint alors que c'est le poids des bébés qui en est la cause. Les deux prochains mois seront les plus lourds pour elle, peut-être devra-t-elle être hospitalisée plus tôt afin de rendre les bébés à terme. À la moindre alerte, elle devra prévenir le médecin.

— Mais... avec trois bébés, tu ne pourras pas t'occuper de ton bureau.

— Si, Jonathan m'a dit que nous allons engager une aide familiale, nous allons commencer à nous informer tout de suite.

— Ça, c'est vraiment une bonne idée, dit Esther et, se tournant vers Claude, elle demanda :

— Ton idée de prendre le logement du deuxième, ça tient toujours ?

— Plus que jamais, il leur faut absolument le logement contigu au sous-sol maintenant. Ça serait trop harassant pour eux d'aller voir aux enfants au deuxième et de redescendre au sous-sol.

— Myriam, qu'en dis-tu ? Penses-tu que ces deux parents-là sont dépareillés, jamais nous vous aurions demandé de vous départir de votre logis, mais si vous nous l'offrez, ce n'est pas de refus.

Claude et Jonathan transférèrent les meubles en fin de semaine et, durant la semaine suivante, la vaisselle des armoires et les vêtements des garde-robes. Myriam n'avancait pas aussi vite que d'habitude, mais tout était remplacé au bout de quinze jours. Maintenant, il ne lui restait plus qu'à fignoler quelques contrats de décoration et tout serait à date.

## Chapitre 18

C'est tout juste en se mettant au lit ce deuxième mercredi de mai qu'elle ressentit une douleur et Jonathan l'amena à l'hôpital sans attendre. C'était une fausse alerte, mais le médecin jugea qu'à ce stade, il serait plus sage de la garder en observation et Jonathan retourna chez lui, seul. Il dut faire la navette entre Sainte-Justine et leur logis durant quinze jours. Les triplets vinrent au monde le 5 juin, tel que prévu.

— Bonjour, Esther, je te réveille ?

— Oui, quelle heure est-il ?

— L'heure de la joie, dit Jonathan, tu es la grand-maman de trois garçons arrivés cette nuit, le premier à 3h et les autres à cinq minutes d'intervalle.

— Claude, Claude, les bébés sont nés !

— Passe-moi le téléphone, chérie. Félicitations, Jonathan, comment se porte Myriam ?

— Très bien, elle sommeille en ce moment. Les bébés sont nés à 3h et ils sont bien portants. Tu ne peux pas savoir comment je suis heureux qu'enfin Myriam soit délivrée.

— Je te laisse, attends-moi pour déjeuner, j'embrasse ma femme et je pars.



— Bonjour, Jonathan, tu prends une tasse de café et des œufs ?

— Non, seulement une rôti avec le café et je me coucherai ensuite, je suis mort de fatigue.

— Nous irons voir Myriam avant de revenir ici après le travail. Si tu es fatigué, reste couché, tu viendras nous remplacer à l'hôpital ce soir auprès de ta femme, comme cela elle ne sera pas seule longtemps.

— Parfait et merci, vous êtes des amours pour nous.

Esther et Claude partirent pour le travail et Jonathan alla se coucher. Quand ils furent auprès de Myriam, Esther et Claude ne tarissaient pas d'éloges à l'endroit des bébés, ils étaient les plus beaux de la pouponnière.

— Tu as vu comme ils s'étiraient tous les trois à la fois, on aurait dit qu'ils étaient synchronisés. Quand ils ont baillé, ce fut la même chose et puis quand ils se passaient leurs petites menottes sur la joue, disaient-ils.

Jonathan arriva au milieu de tous ces propos, il embrassa Myriam et lui dit :

— Je pense qu'il n'y a pas que nous qui exultons de joie. J'ai téléphoné chez Luc et Louissette et je leur ai annoncé la nouvelle ainsi : « Fabien, Germain et Sébastien seront heureux de te voir à la pouponnière de Sainte-Justine afin de faire connaissance avec leur grand-père Luc. » J'ai dit à peu près la même chose à Louissette qui a rétorqué : « Des triplets, tu m'annonces des triplets, mais tu ne m'as pas dit comment va Myriam. Elle doit être épuisée, trois bébés, tu te rends compte ? » Donc ma chérie, demain tu peux t'attendre à avoir la visite de ton père et de ma mère, ils brûlent du même désir de venir contempler leurs petits-fils.

Après le départ de Claude et Esther, Myriam demande à Jonathan :

— As-tu pensé à choisir les parrains et marraines de nos fils ?

— Si nous demandions à nos trois couples de parents de le faire, tu crois qu'ils accepteraient ?

— Notre fils premier-né et qui se prénommera Fabien pourrait avoir Claude et Esther, tandis que Germain serait alloué à Luc et Suzanne et Sébastien à Louisettes et Jules.

— Parfait, j'en parlerai à Esther et Claude en entrant à la maison. Et quand demain, Luc et Louisettes viendront, tu leur feras la même demande.

— J'avais pensé demander au Père Dupire de l'université de les baptiser et, comme tu ne pourrais pas porter les trois enfants ensemble dans tes bras, peut-être que Suzy, Ruth et Claire le feraient, et, toi, tu pourrais tenir chacun de tes enfants sur les fonts baptismaux au moment de leur baptême.

— Il n'y a que toi pour penser à des délicatesses pareilles, c'est ça que je désire, chérie.

Louisettes ne se tenait pas de joie. Elle arriva le lendemain les bras chargés de cadeaux pour ses trois petits-fils et un beau déshabillé de crêpe bleu pour Myriam. Luc apporta à sa fille un bouquet de roses et lui remit trois coupures de 100 \$ pour donner à ses petits-fils. Quand ils apprirent qu'ils seraient parrains, les trois couples demandèrent à Myriam de meubler la pouponnière, et de remettre la facture à Esther afin que chacun fournisse sa juste part pour payer les dépenses encourues pour l'ameublement.



## Chapitre 19

Myriam quitta l'hôpital au bout de quinze jours. Le médecin avait exigé qu'elle soit parfaitement remise et que les bébés aient gagné du poids, d'autant plus que l'aide familiale ne pouvait pas se libérer avant pour venir demeurer chez les Nanterre.

Le jour du baptême fut un jour de joie. Le cortège des quatre automobiles s'ébranla de la maison ayant en tête les heureux parents et les amis des trois porteuses, suivis des autos des parrains et marraines avec à leur bord, la porteuse et leur filleul.

Après la cérémonie, tous ces gens se retrouvaient au logis des Nanterre pour un 5 à 7. C'est dans l'allégresse que la réception se termina. Hortense faisait tourner le disque d'Yves Duteil « Prendre un enfant par la main » et c'est en fredonnant cet air-là que tous prirent congé.

Jonathan, Myriam et Hortense D'Artois, l'aide familiale, donnèrent le biberon à l'enfant que chacun s'était assigné. (Ils avaient décidé que chacun s'occuperait d'un seul en particulier pour certains soins bien intimes, afin de ne pas perturber les enfants). Leur tâche finie, chacun tour à tour prit un bain bien chaud et regagna son lit, la journée avait été harassante. Tout ce beau monde se devait d'être debout pour donner le biberon à son bébé dès 6h le lendemain.

Esther et Claude étaient remontés à leur appartement au deuxième étage. Claude demanda :

- Je te fais un grog ?
- Tu en prends un, toi ?

— Oui, il me semble que je vais avoir la grippe, je me sens fiévreux.

— Oh, il vaudrait peut-être mieux que moi aussi... prévenir c'est guérir. Mais attends, je prends un bain et quand je serai prête à aller au lit, j'apporterai mon grog et le boirai bien enveloppée dans mes couvertes.

— Bonne idée, moi aussi.

— J'espère que les bébés n'auront pas pris la grippe eux aussi. C'est déjà pas facile et plutôt accaparant trois bébés, s'il fallait qu'ils tombent malades en plus.

— Surtout, Esther, ne va pas te mettre martel en tête pour les enfants. Jusqu'à présent, je trouve qu'ils sont bien partis. L'aide familiale qu'ils ont engagée semble des plus compétentes et, de plus, ils n'ont pas à partir tous les jours pour aller travailler au-dehors. Ils pourront continuer de voir à leurs poupons tout en travaillant au sous-sol. Ils sont mieux partagés que nous. Tu te souviens quand nous devions aller reconduire et chercher les enfants à la garderie, eux n'ont pas à sortir de la maison. Je ne suis pas du tout inquiet pour eux.

— Chéri, une bise, je tombe de sommeil, c'est vrai le grog a fait son œuvre.

— Moi, aussi, à demain, dors bien mon amour.



— Bonjour grand-maman... tu as bien dormi ?

— Et toi, grand-père ?...

— Grand-père !... C'est pourtant vrai. Il n'y a pas si longtemps, j'allais à la pêche avec mon grand-père et, maintenant, c'est moi qui ai changé de clan, dit Claude, songeur. Esther poursuivit :

— C'est incroyable tout de même ce bonheur qui nous arrive. Je n'en aurais jamais espéré autant !

— Allons, il faut nous hâter. Je prépare le déjeuner pendant que tu fais le lit et nous partons.

En passant devant la porte du rez-de-chaussée, ils résistèrent à l'envie d'entrer.

— Attendons à ce soir, nous pourrons les bercer.

— Tu as raison, filons ! répliqua Claude à la suggestion d'Esther.



## Chapitre 20

L'été a passé. Les triplets se développent normalement et jouent dans chacun leur parc, surveillés par Hortense. À l'heure des repas, les parents ferment leur studio et montent au logis pour aider Hortense à faire manger les bébés qui réclament la becquée tous à la fois. Ensuite, les bébés bien emmitoufflés dans leur sac de couchage et couchés dans leur bassinet respectif dormiront dans leur chambre la fenêtre grande ouverte. Quand Myriam peut laisser le studio l'après-midi, elle part promener les bébés au parc, dans le carrosse qu'ils ont commandé pour accommoder trois enfants. Hortense en profite alors pour ranger la chambre et le linge de « ses » enfants comme elle dit.

1984 — Au Complexe de la Place, ce 28 février-là - Claude réfléchissait : « Il faudrait bien songer à nous rapprocher de notre travail. Esther et moi, 50 ans, il est temps de ralentir et surtout de ménager notre énergie. La course contre la montre l'hiver pour venir travailler et retourner le soir à la maison, ça devrait être supprimé à notre âge. Si nous pouvions louer un appartement dans l'établissement ici, ce serait parfait. »

En fermant la boutique, ce soir-là, Esther proposa à Claude :

— Je t'invite, grand-père, pour ton anniversaire, 50 ans, ça se fête. Nous emprunterons le métro et nous irons manger des fruits de mer chez le Grand Marinier au Complexe Desjardins.

Au Grand Marinier, une table réservée par Esther dans un petit coin intime les attendait. Ils mangèrent d'un bon appétit et ils échangèrent beaucoup :

— J'ai mangé comme un ogre ce soir, chérie, je te remercie. Le menu que tu nous avais choisi était tout à fait à mon goût. Si nous avions notre appartement dans le Complexe de la Place, nous pourrions sortir plus souvent ainsi, le soir.

— C'est vrai. Et l'hiver, pour travailler, quelle économie de temps et d'énergie.

— Esther, tu sais le libraire, Hervé Gaulin, mon voisin de commerce. Il m'a dit aujourd'hui qu'il laisse son appartement. C'est un grand quatre pièces au quinzième étage, avec vue sur le mont Royal. Peut-être que nous pourrions aller le visiter ?

— Ah oui, Claude, il le faut !

Ils retournèrent à la maison en faisant des projets. Esther dit enfin :

— Les enfants nous attendent, Claude, ils m'avaient demandé hier de ne pas revenir tard, ils veulent t'offrir leurs vœux.

— Bonsoir Jonathan !

— Bonsoir. Comment allez-vous ?

— Joyeux anniversaire grand-père, quelle bonne mine tu as. Nous t'en souhaitons de nombreux autres, et surtout, garde-toi en forme.

— Nous t'offrons ces billets pour que tu puisses aller entendre l'opéra Carmen avec Esther à la Place des Arts. C'est pour la fin d'avril seulement, ils jouent à guichets fermés en ce moment. C'est la date la plus rapprochée que nous avons pu obtenir.

— Le temps était maussade ce matin, ça n'a pas dû être facile de vous rendre au travail.

— Non, en plus le feu qui faisait rage dans je ne sais plus quel édifice, et qui nous a forcé à faire un détour. Des fois tout contribue à nous mettre en rogne.

— Sérieusement, les enfants, si vos parents laissaient le logement du deuxième pour prendre un appartement au Complexe de la Place, juste au-dessus de nos commerces respectifs, qu'en diriez-vous ?

— Nous nous ennuerions beaucoup de vous, mais, pour vous, ce serait l'idéal, répondit Myriam avant de poursuivre :

— Nous nous demandions comment vous pouviez tenir cet hiver, avec toutes ces tempêtes et les gros froids qui ne nous laissaient pas de répit.

— Jonathan, tu ne dis rien ?

— Je faisais justement la remarque à Myriam, qu'il faudrait que les gens se rapprochent de leur travail. C'est tellement moins stressant quand nous n'avons pas besoin de partir au-dehors dès le saut du lit.

— Et puis, vous n'aurez pas de problème pour louer votre logement, moi je connais quelqu'un...

— Qui ? demande Myriam interloquée.

— Mais nous, chérie, j'ai déjà un plan pour y aménager le dortoir des triplets et la chambre d'Hortense au deuxième et une salle de jeux dans la cuisine. Et au premier, j'y verrais nos studios, ce serait plus accessible pour la clientèle. Au sous-sol, je retrouverais la quiétude d'antan auprès du foyer. Tu le sais, le crépitement des bûches dans la cheminée me calme, et m'enivre tout à la fois.

— Voyez-vous cela, tout est déjà agencé, ordonné et placé.

— Tu vois, dit Myriam à Esther, il ne me reste plus qu'à décorer le tout et nous serons installés à demeure.

Esther et Claude remontèrent à leur logis vers les 21h. Claude commença :

— Demain, il faudra encore nous lever tôt pour aller ouvrir nos commerces.

— Claude, es-tu certain qu'Henri Gaulin veuille laisser son appartement de la Place ?

— Mais oui, chérie ! Dès que la peinture de son bungalow sera finie, ils emménageront. Sa femme attend un enfant et ils veulent être installés avant qu'elle accouche.

— Demain, nous ferons les arrangements pour nous assurer la continuation du bail de M. Gaulin.

— Maintenant que je vois que les enfants rêvent d'agrandir leur demeure et qu'ils comprennent notre désir de nous rapprocher de notre travail, il faut y aller et mettre la main sur cet appartement sans faute. Allez, viens dormir !

Esther se blottit près de son mari et s'endormit en souriant.



En arrivant au Complexe de la Place le lendemain, Claude s'amena tout droit à la librairie. Henri Gaulin appela tout de suite le Trust et prit rendez-vous pour transférer le bail illico.

## Chapitre 21

Ce dimanche-là, en revenant de l'office religieux de la cathédrale orthodoxe Saint-Georges, Esther et Claude entrèrent chez les enfants pour les inviter à venir souper chez eux.

— Nous ferons venir du poulet barbecue.

— Oui, oui, oui ! s'écrièrent les triplets qui aimaient surtout les frites qui accompagnent le poulet.

Leur invitation lancée, Esther et Claude s'empressèrent de monter à l'étage supérieur préparer le couvert pour le souper. Pendant qu'Esther s'affairait à dresser la table. Tout en l'aidant Claude l'observe.

— Si tu pleures, chérie, je ne pourrai jamais tenir le coup, lui dit Claude en l'embrassant. Puis il continua :

— Et puis, pourquoi ne pas en pleurer un bon coup ? Après tout, il faut bien se l'avouer, partir c'est mourir un peu. Quel renoncement nous nous imposons là. Il faisait si bon, en arrivant du travail, venir embrasser les triplets, et échanger avec les enfants. Et quel bonheur, chaque semaine, de voir prospérer leurs entreprises.

— Tu te souviens quand ils ont décroché le contrat des Jackson ? Il me semble que c'est à ce moment-là que j'ai senti que ça démarrait réellement pour eux.

— Moi aussi.

— Écoute bien, les triplets sont éveillés maintenant, entends-tu ?

— Ça veut dire qu'ils seront ici sous peu.

— Vite, sers-nous un petit cognac sur un cube de sucre. Tu sais, « mon petit canard », comme je l'aime. Je vais me passer de l'eau

froide sur le visage. Il ne faut pas qu'ils nous trouvent les yeux rougis.

Et, la voix chevrotante :

— Viens prendre ton verre et sirote-le près de moi. Je t'aime tellement mon amour. Soyons courageux, le changement s'impose pour nous et les enfants vont être plus à l'aise comme cela, dit Claude à Esther.

Quand les petits pas se firent entendre dans l'escalier, les grands-parents qui vinrent ouvrir la porte étaient souriants et paraissaient sereins. Jonathan et Myriam qui montaient à leur suite ne remarquèrent rien dans l'attitude de leurs parents. Le souper se déroula dans la joie. Jonathan élaborait ses plans. Il avait même un œil sur la propriété jumelée à la leur. Il voulait s'en rendre propriétaire dès que possible. Claude lui dit alors :

— C'est bien cette idée... Esther et moi pensions vous vendre la nôtre. Nous pourrions fixer un prix et passer le contrat chez le notaire. Le loyer que vous nous versez actuellement deviendrait un versement amortisseur sur le prix d'achat de la propriété.

— Je sais ce que nous pourrions faire, Myriam deviendrait propriétaire de cette moitié et moi de l'autre. Ainsi les impôts pourraient être mieux répartis. De toute façon, nous en parlerons à notre conseiller financier qui doit passer cette semaine au studio, n'est-ce pas Myriam ?

— Oui, c'est vrai !... Ne vous en faites pas, depuis hier soir, il n'a pas arrêté de calculer, de faire des projets, une vraie Perrette !

— Qu'est-ce qu'il y a ? Fabien, ne frappe pas Germain avec ta cuiller, comme cela !

— C'est sa faute, il a pris mon biscuit !

— Tiens, en voilà un autre !... Toi, Sébastien ?... Mais comment se fait-il que tu en aies un dans chaque main, et dans ta bouche, c'est quoi ?

Il fallait voir l'air bouffon de l'auteur de tout ce brouhaha. Pendant que Fabien et Germain se chamaillaient, Sébastien leur avait subtilisé leurs biscuits et tranquillement avalait le sien.

— Vous voyez pourquoi Hortense tient mordicus à les faire manger seuls avec elle, avant que nous montions, elle leur a assigné une place à chacun à table : Fabien et Germain occupent les bouts de la table tandis que Sébastien lui fait face sur le côté.

— Je pense qu'Hortense est une éducatrice hors pair et que les triplets en seront marqués. Ça a été notre veine d'embaucher cette femme.

Claude proposa alors aux triplets :

— Si nous faisons de la plasticine ?

— Oui, oui, oui, grand'pa. Germain veut une maison, lui !

Après avoir fait quelques modèles, Claude dut s'interrompre, car Myriam venait chercher les enfants pour aller les coucher. Sébastien exigea que grand-papa Claude le ramène chez lui, tandis que Fabien et Germain faisaient la descente de l'escalier dans les bras de Myriam et de Jonathan. Claude et Esther furent donc invités à terminer la soirée en bas.

— Après que les enfants seront couchés, nous prendrons un bon digestif et nous causerons en finissant la soirée.

Une fois leurs parents repartis, Jonathan remarqua :

— Claude et Esther ne furent pas bien jaseurs ce soir, tu ne trouves pas ?

— Je pense bien que leur départ les chagrine beaucoup, d'autant plus que les triplets leur donnent tellement d'affection. Ils vont s'en ennuyer, je suis certaine que c'est là leur plus dure épreuve.

— Tu te rappelles les prouesses qu'ils faisaient quand nous devions les quitter pour aller passer notre semaine toi chez Luc et moi chez Louissette ?

— J'ai souvent surpris Esther à pleurer en faisant ma valise, mais dès qu'elle m'apercevait, elle blaguait et me demandait ce que je voulais apporter.

— Je me souviens, il me semble encore les voir tous les deux serrés l'un contre l'autre dans l'embrasure de la porte nous envoyer la main quand Louissette ou Luc venait nous chercher en voiture.

— Et leur joie quand ils nous voyaient revenir le dimanche après-midi, et comme nous mangions d'un bon appétit quand l'heure du souper arrivait.

— Toi, tu réclamaï à Claude ton spaghetti et moi je demandais à Esther si elle m'avait fait du chop suey.

— Et toujours nos désirs étaient exaucés.

— Maintenant, c'est nous qui sommes rendus à cette étape de la vie vis-à-vis nos enfants. Avec Hortense, nous avons la chance de garder nos enfants à la maison et la possibilité de travailler dans le même bâtiment. Cela m'enlève une tension que je n'aurais pas pu maîtriser si j'avais dû sortir de la maison pour travailler.

— Moi, dit Jonathan, je ne sais pas ce que j'aurais fait sans toi à mes côtés. Il me semble que je n'aurais pas pu créer autant. Durant ton long séjour à l'hôpital à la naissance des triplets, je me sentais désemparé, il me manquait un appui sérieux. Je ne peux penser vivre sans toi.

— Moi aussi, je ressens la même chose.

— Ça date de loin notre tandem. Tu te souviens à la maternelle, tu as toujours été mon protecteur. Quand Mélanie ou Simon, les jumeaux Germain, tentaient de me faire un mauvais parti, tu

surgissais et, bien vite, ils capitulaient. Plus tard à l'école, quand Nicolas m'avait piqué mes crayons à colorier, sans que j'aie à intervenir, toi, tu avais vu le larcin et tu les lui avais fait remettre sur-le-champ.

— Après les vacances, quel plaisir j'ai eu de te retrouver dans ma classe en deuxième année.

— Et moi, quand tu vins me chercher pour faire partie de ton équipe de volley-ball. Je pense que c'est vraiment là que j'ai senti que tu étais le copain, l'ami, le frère que je désirais tant. Je ne peux pas expliquer le sentiment qui m'envahit alors, il me semblait que plus jamais je ne serais seule. La joie que j'avais d'aller prendre mon repas au spaghetti que nous préparait Claude le mercredi soir.

— Et moi, je faisais bien souvent mine de ne pas avoir compris les règles de syntaxe afin de me faire inviter le lundi à aller les apprendre chez vous. J'étais surtout bien content quand Esther disait : « Le souper est servi les enfants, venez, vous aurez encore quelque temps pour finir d'étudier après. » C'était le moment que j'attendais, j'aimais tellement les pâtés chinois ou les chop sueys d'Esther. J'appelais Claude pour la forme, mais je lui avais dit le matin que j'irais possiblement étudier avec toi après la classe. Tu te souviens du dimanche où ils nous dirent que nous allions habiter ensemble ?

— J'étais folle de joie, et la quiétude qui m'envahit à partir du jour où ils emménagèrent m'habite toujours.

— Oui, ça aussi je l'éprouvais, mais ce qui m'a surtout impressionné et rendu songeur c'est lorsqu'ils nous ont dit qu'ils se mariaient. Là, j'ai eu peur que tout s'effondre encore une fois pour Claude. Et moi, je n'osais penser ce que je serais devenu, séparé de toi.

— Une chance que tu as eu la bonne idée de te confier au Père Letendre, alors aumônier au Cégep. Il nous a tellement aidés ce religieux... à passer outre aux sarcasmes des confrères de classe,

qui ne croyaient pas que, sous le même toit, nous n'ayons pas eu d'expériences sexuelles ensemble.

— Le relâchement des mœurs de cette époque où le sexe était prôné et la vertu tellement galvaudée, je crois bien que c'est là que j'ai commencé à te voir avec des yeux d'amoureux.

— Moi, mon amour pour toi s'est révélé quand la belle Hélène t'avait demandé de l'accompagner au party de graduation au Cegep.

— Pourquoi m'avoir dit que tu accompagnais Gérald quand je t'ai demandé qui tu comptais demander pour le *party* ?

— Mais, il n'en était rien !... C'est avec toi que je comptais y aller quand je t'en avais parlé. C'est qu'Hélène, la fourbe, m'avait dit que tu avais accepté d'être son escorte. J'ai su bien longtemps après qu'il n'en avait jamais été question et, Hélène, je ne lui adressai jamais plus la parole, même quand je la revis à l'université.

— Ça avait tourné en queue de poisson cette soirée, tu te rappelles ? C'est même Gérald qui est allé reconduire Hélène.

— Je le sais. Je le lui avais presque ordonné après qu'il m'eut invitée à aller « une petite demi-heure à son appartement ». Offensée, je le retournai vertement et je lui avais dit : « Si tu ne veux pas te faire ridiculiser devant tout le monde, arrange-toi pour danser avec Hélène d'ici la fin de la soirée ». Et toi, en me voyant seule à ma table, tu es venu me chercher pour danser. Comme Hélène et Gérald avaient disparu, nous sommes rentrés ensemble.

— Vilaine, pourquoi ne m'en avoir jamais parlé ?

— C'est que j'étais perplexe quant à tes sentiments à mon égard; je me disais : « Il semble m'aimer, mais m'aime-t-il d'amour ou comme une sœur ? »

— Pendant tout ce temps, je m'inquiétais quand je passais une journée sans te voir à l'université, une seule chose me reconfortait, je savais que je te retrouverais à la fin de l'après-midi pour retourner à notre domicile. Entre temps, il aurait pu se passer tant de choses !

— Les jours se succédaient et nous voyagions toujours ensemble dans l’auto de Claude. Jamais tu ne t’absentais le soir, au contraire, près de moi à la maison, tu étudiais et rédigeais tes notes de cours, tout comme moi. Je me disais : « S’il avait des yeux sur une autre fille, il ne pourrait pas être toujours à mes côtés ». J’attendais et j’espérais. J’en avais parlé au Père Dupire. Il m’avait dit : « Soit confiante, un jour tu seras heureuse, je le pressens ».

— Il pouvait bien le pressentir, rétorqua Jonathan, je lui avais confié mon secret et il m’avait dit : « Vue la promiscuité où vous vivez, attends d’avoir fini tes études pour lui déclarer ton amour, et, continue de l’observer, si tu vois qu’elle veut chercher ailleurs, il sera toujours temps de tout avouer ».

— Sais-tu, Jonathan, je ne regrette pas d’avoir été dans cette incertitude, ça m’a permis de t’évaluer, de t’apprécier et de te désirer si fort que je suis certaine que c’est pour cela que ça tient nous deux, nous nous connaissons bien et notre amour a grandi avec nous étape par étape de l’enfance à l’adolescence.

— Et c’est comme cela, reprit Jonathan, qu’un soir de pleine lune en descendant de la montagne, je t’ai prise dans mes bras, et toi, blottie contre moi, nous nous sommes embrassés longuement et amoureusement, c’était vraiment la première fois que nous laissions passer nos sentiments.

— Je ne l’ai jamais regretté.

— Moi non plus...

— Mon chéri, tu as vu l’heure qu’il est ? Demain, les triplets ne vont pas dormir plus tard parce que leurs parents ont ressassé leurs souvenirs. Allons, embrasse-moi comme ce soir-là, dit Myriam en se blottissant tout contre son mari.

— Chère Mimi, tu es l’amour de ma vie.

Ils s’étreignirent tendrement et dormirent enlacés jusqu’au petit jour.



## Chapitre 22

Claude et Esther ont fini de tout ranger dans leur nouvel appartement. Myriam a surveillé les travaux de décoration exécutés par ses employés, pour s'assurer que tout soit fini pour Pâques. Pendant ce temps, les travaux à la maison vont bon train à l'étage, surveillés par Jonathan.

Le dortoir des enfants est fini, dans la salle de bain, trois douches ont remplacé le bain qui a été installé dans la salle de toilette aménagée dans la salle de rangement près de l'escalier de service dans la cuisine. Hortense avec la permission de ses patrons a engagé une aide ménagère pour la seconder.

Les trois placards portent chacun une plaque au nom des triplets, ainsi chacun saura où trouver ses bas, sa culotte, son chandail. Hortense a fait confectionner des rubans d'identification qu'elle coud sur chacun des vêtements des petits. Fabien a son nom brodé en jaune, Germain en bleu et Sébastien en rouge. Bien que les enfants ne sachent pas encore lire, par la couleur de la broderie, ils peuvent repérer les vêtements qui leur appartiennent.

Quand Hortense revient de la salle de lavage le panier rempli de linge, c'est le moment de jouer à la course au trésor. Hortense a inventé ce jeu pour apprendre aux triplets à ranger leurs vêtements. Elle inscrit sur le tableau de leur chambre, bien chronométré, le temps que chacun a mis à tout repérer et à ranger dans les tiroirs.

À la fin de la semaine, celui qui aura eu la meilleure performance recevra le trophée (un ours en peluche sera suspendu au crochet près de la plaque de son nom sur la porte de son placard). Il faut voir

la joie du héros du jour, quand les parents comme à l'accoutumée viennent les border dans leur lit le soir.

Hortense, toujours là pour encourager les enfants, dit aux parents :

— Je pense qu'il va falloir acheter deux autres trophées, la compétition a été chaude cette semaine. Bientôt, je ne pourrai plus avoir de gagnant, ils sont d'égale force tous les trois.

— C'est vrai ça ? questionnent les parents.

En riant de bon cœur, les enfants s'enfouissent sous leurs couvertures. Jonathan et Myriam les embrassent à tour de rôle et, pendant que Jonathan leur lit une histoire, l'un après l'autre tombe dans les bras de Morphée. Myriam allume la veilleuse dans le passage et, suivie de Jonathan, descend au sous-sol par l'escalier de service.

Ils disent bonsoir à Hortense qui sort à ce moment de la salle de bain, invitée à se joindre à eux, elle refuse, parce que demain dimanche, elle doit partir très tôt pour aller visiter son frère. Jonathan et Myriam décidèrent de se coucher tôt, immédiatement les nouvelles données à la télévision, demain ils auront à s'occuper des triplets. C'est ainsi tous les dimanches, Hortense prend congé.

— Vers 9h, la sonnerie du téléphone retentit :

— Bonjour !... C'est Esther, vous allez bien ? Que diriez-vous de venir dîner avec nous ?

Jonathan, qui avait pris la communication au sous-sol en même temps que Myriam dit :

— Accepte Mimi, je vais t'aider à habiller les petits.

— Oui, mais tu oublies que Luc et Suzanne nous attendent vers 15h !

— C'est parfait, nous serons plus près du Vieux-Montréal qu'ici, à ce moment-là.

— Alors, c'est entendu, nous acceptons, vous êtes gentils, merci d'avoir appelé.

Le dîner n'était pas fini que les triplets rapportaient de la cuisine la plasticine (les grands-parents gardent en réserve des jouets : des petites autos, des *transformers*, etc. dans un tiroir du comptoir de la cuisine) et bien entendu la plasticine que grand-papa Claude manipule si habilement. Les enfants regardaient surgir sur la table les animaux les plus exotiques ou encore les maisons dont ils voyaient les graphiques dans le studio de leur père.

— Tu t'endors Germain, viens, grand-maman Esther va te coucher dans son lit, ça va te reposer un peu.

— Moi aussi, dit Fabien, je veux mon dodo dans ton lit.

Sébastien, ça ne va pas tarder. Il rejoint les autres au moment où Germain est déjà endormi.

Esther revient auprès du trio demeuré au salon, elle dit :

— Ils dorment déjà !

— Ils sont habitués à faire une sieste à cette heure-ci. Hortense croit que c'est primordial pour leur santé, moi, je crois que c'est aussi très bénéfique pour nous, dit Myriam en riant. Elle poursuit :

— Et puis, comment trouvez-vous cela vivre en appartement, vous deux ?

— Il y a du pour et du contre, s'empressa de répondre Claude, pour des gens de notre âge, c'est une économie d'énergie de ne plus voir à l'entretien d'une maison.

— Cet avantage-là, tu aurais pu le trouver dans n'importe quel appartement, mais moi, dit Esther, partir de chez nous en robe et n'avoir qu'à utiliser l'ascenseur pour rejoindre mon travail et venir dîner ici, quelle aubaine.

— C'est la vie rêvée Esther, rétorqua Jonathan. Vous vivez en centre urbain ce qu'autrefois vivaient les ancêtres.

— Comment cela ?

— Je veux dire que nos aïeux allaient travailler sur leur ferme à proximité de la maison, qu'ils y revenaient pour les repas, les époux échangeaient et partageaient leurs responsabilités. Durant l'hiver, l'époux se rendait à son établi aménagé dans un coin de la grange et il réparait les attelages, les machines aratoires, les voitures de promenade. Aujourd'hui, on appelle cela faire une mise au point. La femme allait porter à l'établi tous les petits objets qui nécessitaient des réparations, et elle donnait aussi sa commande pour la commode ou le lit qu'il faudrait ajouter dans la chambre du haut, l'escabeau, ou encore le banc derrière la table, et je ne sais plus quoi encore.

— C'est vrai, remarque Claude, il n'y a rien de mieux pour rapprocher deux personnes que de vivre à proximité, l'environnement conditionne l'humain, et les époux qui vivent dans des dimensions complètement opposées, douze ou quinze heures sur 24, en viennent à penser, à agir différemment et au bout de la ligne, le fossé s'élargit. Souvent la mésentente s'installe, et leur agenda trop chargé ne leur permet plus de se retrouver. Tandis que lorsque leurs occupations les rapprochent, que leurs chemins se croisent quotidiennement, comment voulez-vous qu'ils ne captent pas les mêmes ondes, les mêmes courants d'idées ? Vous autres, les enfants, vous en êtes un exemple parfait, conclut Claude en se rendant à la chambre chercher les bébés qui venaient de s'éveiller.

— Laissez-moi vous habiller avant d'aller au salon. Fabien, voici tes bas.

— Non, bleu c'est Germain.

— Alors passe ton chandail.

— Non, rouge c'est à Sébastien.

Myriam et Jonathan, venu à la rescousse, riaient de bon cœur de voir la mine ahurie de Claude.

— Tu t’es bien fait avoir, grand-papa !

— Non, mais je ne savais pas que leur linge était étiqueté.

— Ça, c’est une idée d’Hortense pour éduquer les enfants à ranger chacun leurs choses. Elle marque aussi leurs jouets à la peinture, et lorsque quelque chose traîne, le coupable ne peut pas se dérober, la couleur le démasque tout de suite.

Esther, à la cuisine, a ouvert une boîte de jus de pomme et a servi à chacun des petits un verre avec un biscuit.

— Maintenant nous devons nous habiller. Où sont vos bottes, vos costumes de neige ?

Promptement, tout ce petit monde est habillé. Jonathan et Myriam enfilent leurs manteaux et Claude et Esther descendent avec eux au garage du sous-sol (leur voiture étant garée dans la zone des visiteurs) et les aident à asseoir sur leur siège chacun des enfants. On s’embrasse et c’est le départ.

— Venez nous voir, vous êtes toujours chez vous chez nous.

— Bye, maman !

— Claude, salut, dit Jonathan, à la prochaine.



— Nous voilà chez Luc, ils nous surveillaient ça m’a tout l’air, regarde c’est lui qui s’amène pour nous aider.

Luc prend Germain dans ses bras tandis que les parents s’occupent des deux autres.

— Bravo, vous êtes courageux, leur dit Suzanne en lui ouvrant la porte, ça fait tellement plaisir de vous voir, venez mes petits, qu'on enlève les bottes et les gros vêtements.

— Nous aussi, ça nous fait plaisir. Ça commence à être plus facile de sortir avec les enfants maintenant que les bouteilles et les couches sont au rancart.

— Venez au salon, les enfants pourront s'amuser avec les petits *transformers* que Luc collectionne soi-disant pour eux.

— Au fait, as-tu toujours ton jeu vidéo, Luc ? interrogea Jonathan. Peut-être que je pourrais prendre ma revanche.

— Tu me dis que votre entreprise prend de plus en plus d'ampleur ? s'informa Suzanne à Myriam. C'est réellement une chance pour toi d'avoir embauché cette Hortense.

— Oui et je ne voudrais pas la perdre pour tout l'or du monde. Avec les enfants, sans elle, je n'aurais pas suffi à la tâche. Elle est en quelque sorte la gouvernante au foyer et nous lui avons engagé une aide ménagère qu'elle a choisie elle-même. Depuis le départ de Claude et Esther, nous occupons les trois parties, le deuxième sert de dortoir aux triplets, et Hortense y a sa chambre sans avoir rien à changer. La cuisine sert de salle de jeu et au rez-de-chaussée nous avons installé nos studios et gardé la cuisine. Ça me permet à l'occasion de nous fricoter nos plats préférés, et surtout de surveiller l'inventaire de la nourriture. Jonathan voulait absolument que le sous-sol redevienne une salle de séjour et a toujours aimé le foyer. Nous avons donc ajouté un comptoir et une armoire dans la salle de lavage. C'est commode quand nous avons des visiteurs, pour préparer un goûter.

— Grand-maman Suzanne, Sébastien a soif.

— Fabien aussi !

Germain était trop occupé avec le *transformer* pour le moment, mais quand il vit le cocktail au jus de fruit dans les verres, il s'approcha de la table à café pour prendre le sien.

— Non, non, restez auprès de la table pour boire, vous le savez qu'il ne faut pas marcher avec un verre. S'il fallait que vous renversiez cela sur le beau tapis blanc, intervint Myriam.

Luc et Jonathan s'accordaient un moment de répit et venaient prendre une bière que Suzanne leur avait apportée en même temps que les Seven Up pour elle et Myriam. Luc demanda :

— Ça vous plairait des mets chinois pour souper ?

— Nous avons l'intention de souper chez nous...

— Jonathan, qu'est-ce que...

Les triplets qui avaient entendu criaient « oui, oui, oui » en trio.

— Alors, c'est décidé, vous acceptez ? !

— Soit, mais nous ne pourrions pas partir tard avec eux.

— Nous comprenons cela, voyons !, disait Suzanne en signalant le numéro du restaurant pour se faire livrer la commande pour 17h30.

— Où allons-nous installer les enfants à table ? Peut-être que je pourrais les servir sur la table à café.

— Pas du tout, chéri, veux-tu aller chercher les sièges que j'ai laissés dans l'auto.

— Mais, c'est fameux ces sièges que vous fixez à la table, ça sert de chaise haute et ça n'embarrasse pas trop quand c'est replié pour le transport, fit remarquer Suzanne.

— C'est fantastique de voir tous les gadgets qui se vendent pour le mieux-être des gens. Il n'y a qu'à en faire une sélection judicieuse.

— Oui, c'est là que c'est le plus difficile, dit Jonathan.

— Je pense bien, lui, tout lui tente.

— Myriam, tu ne devrais pas dire cela, c'est toujours pour t'enlever des soucis quand j'achète de ces gadgets, tu le sais bien,

relance Jonathan en riant de bon cœur. Ha ! Je ne dis pas que des fois...

— J'ai des coupes de Jello aux cerises dans le frigo et des biscuits *Arrowroot*.

— Ça sera parfait pour les enfants. Nous allons leur faire manger leur dessert, dit Jonathan. Parce qu'autrement, vous allez retrouver plus de Jello sur le plancher, qu'ils en auront avalé.

— Maintenant qu'ils mangent leurs biscuits et boivent leur lait, vous voulez votre thé ?

— S'il te plaît !

— J'ai hâte de goûter au Moka, d'ajouter Luc. Peut-être que les enfants...

— Non, ils ont bien mangé et je crains qu'ils s'étouffent avec les filaments de coco; surtout quand ils sont fatigués comme en ce moment et qu'ils rient pour un rien.

— Nous allons les descendre de table et ils vont s'amuser avec les *transformers*.

Vers les 19h, Luc alluma le feu dans la cheminée, et fit griller des guimauves. Les enfants exultaient.

— Tu n'aurais pas dû, Luc, ils ne voudront plus partir.

— Ce n'est pas grave, le paquet de guimauves achève et le bois est presque tout consumé.

Vers 21h, les enfants commençaient à s'endormir.

— Il vaudrait mieux rentrer, Mimi.

— Oui, nous allons les habiller.

Luc enfila son parka pour aller porter un des enfants à l'auto, tandis que Jonathan se chargea des deux autres. Myriam prit le sac contenant les chaises pliantes.

— Au revoir Suzanne. C'est gentil de nous avoir retenus pour souper.

— Merci et essayez de venir nous voir bientôt.

— Oui, c'est promis.

— Salut papa Luc, ça nous fait toujours plaisir de vous voir, ne vous faites pas si rare, c'est plus facile pour vous que pour nous de sortir en ce moment.

— Je le sais bien, c'est pourquoi je vous dis : « Espérez-nous, nous arrivons bientôt ».

— Bonsoir, les enfants.

— Bye, bye, bye grand-papa Luc.

À la maison, Hortense était revenue et se faisait du mauvais sang parce que les triplets n'étaient pas encore au lit. Dès qu'elle entendit monter dans l'escalier, elle alla à leur rencontre. Jonathan arrivait le premier avec deux de ses fils suivis de près par Myriam avec le troisième.

— Pauvres petits, ils doivent être crevés.

— C'est plutôt nous qui le sommes ma chère Hortense, lui répliqua Jonathan.

— Tu veux que je nous t'aidions à les mettre au lit, dit Myriam qui déshabillait Germain.

— Non, je peux m'arranger seule, c'est vrai que vous n'en menez pas large tous les deux !

— Ce soir mes chéris, papa ne pourra pas vous lire une histoire, mais je vais vous faire tourner le disque de Pan Pan; quand vous serez chacun dans vos lits, bien abrités pour dormir.

— Hortense ouvrait la veilleuse dans le passage et lorsqu'elle revint pour éteindre celle du dortoir, les enfants dormaient déjà. Elle descendit rejoindre Jonathan et Myriam pour prendre une tasse de tisane à la cuisine et bientôt tout ce beau monde avait regagné ses pénates pour la nuit.

Au sous-sol, Jonathan voulut écouter les nouvelles à la télévision.

— C'est bien, je prends ma douche pendant ce temps-là, dit Myriam. Jonathan annonça :

— Il y aura tempête demain, penses-tu que nous sommes chanceux de ne pas avoir à sortir pour aller travailler, Mimi.

Il termina sa phrase en venant la retrouver dans la salle de bain.

— Ne t'en va pas, chéri, je voudrais que tu me savonnes le dos.

— Tu ne peux pas faire cela toute seule ? Quelle enfant tu fais. Bon là, rince-toi et viens me rejoindre, je vais réchauffer le lit.

Ils dormirent dans les bras l'un de l'autre sans s'éveiller, jusqu'à la pointe du jour.



— Quel arôme, le café doit être à point, dit Jonathan en s'étirant (la minuterie est fixée de manière à mettre en marche l'opération café une demi-heure avant que le radio réveil annonce l'heure du lever).

— Je pensais me lever plus mal en point que cela, toi Mimi, ça va ?

— Mais oui, je m'habille tout de suite. Pendant que tu te raseras, je ferai le lit, et je ferai aérer la chambre.

— Jonathan, je monte à la cuisine, tu t'occupes de fermer la fenêtre avant de monter ?

— Oui, va, je te rejoins.

Les triplets avaient avalé leur jus d'orange, et ils mangeaient leurs céréales.

— Qui veut une rôtie ? demande Myriam avant d’insérer deux tranches de pain pour elle dans le grille-pain à quadruples ouvertures.

Comme les trois enfants en désiraient, Myriam mangea une rôtie seulement. Jonathan arrivait à ce moment, il se versa une tasse de café. Mathilde l’aide ménagère, qui venait d’arriver pour prendre son service, offrit de faire cuire le bacon et les œufs à ceux qui le désiraient. Hortense opta pour un œuf à la coque, tandis que Jonathan voulait un œuf miroir avec du bacon et une tranche de pain.

Myriam, qui finissait sa rôtie, avala son café, et s’en fut au deuxième palier avec les enfants afin de jouer un moment avec eux avant d’entreprendre sa journée. En arrivant à la salle de jeu-cuisine, Myriam remarqua les petits tabliers d’artistes jaune, bleu et rouge placés sur la table par Hortense avant de descendre déjeuner.

- Est-ce que vous voulez faire de la peinture avec vos doigts ?
- Oui, dirent les enfants en se frappant les mains joyeusement.
- Alors, venez, je vous passe vos tabliers, et nous commençons.

Vers 10h, Myriam rejoint Jonathan au studio.

— Tu aurais dû voir les enfants contempler leur chef-d’œuvre, ils ont fait de la peinture digitale, avec moi. Ils vont certainement t’apporter leurs tableaux à l’heure du dîner, pour les exposer sur le mur du passage, à côté de leurs dessins. Je compte sur toi pour les encourager, ça coûte si peu un compliment.

— T’en fais pas, Mimi, je n’y manquerai pas. Au fait, Mme Duhaméau, j’ai un contrat pour vous !

— Ha ! Oui ! De quoi s’agit-il ?

— De la décoration des fenêtres du condominium que je viens de faire construire à Cartierville.

— C’est vrai ! ?

— Tu n'as qu'à prendre rendez-vous avec Mme Clément, l'administratrice. J'ai écrit le numéro de téléphone sur ton bloc-note.

— Mais pourquoi ne pas m'avoir passé la communication dans la salle de jeu ?

— Non, j'ai répondu que tu étais allée signer un contrat pour la décoration d'un hôtel, ça mousse la publicité.

— Toi, tu n'auras jamais fini de m'étonner, vilain va, je t'embrasse quand même.

Après avoir dîné, Jonathan épinglea les tableaux des enfants au mur du passage, et Myriam s'en est allée voir le condominium, elle revint avec un contrat en poche.

— Bravo, chérie, la journée a été fructueuse pour moi aussi. Cet après-midi, M. Levasseur est venu me voir, il veut construire des serres pour cultiver des tomates et des concombres à l'année longue, sur la terre de son père qu'il a rachetée du gouvernement à Mirabel.

— Je pense que je pourrais installer un système solaire pour chauffer cette grande surface. Tout est à discuter, je devrais quitter de très bonne heure demain, nous devons nous rendre sur place pour arrêter les plans. J'espère que la semaine va finir en beauté !

— Mais oui, Jonathan, pourquoi pas ?

## Chapitre 23

— Samedi, nous déjeunons aux crêpes Hortense, ça va ?

— Mais oui, autant sinon plus que les enfants, vous les faites si bonnes.

Après déjeuner, Hortense s'en est allée dans les grands magasins, elle voulait étrenner à Pâques.

— Jonathan, si tu appellais Louisette, peut-être que nous pourrions aller les voir cet après-midi après la sieste des enfants.

— Bonjour, Louisette, c'est Jonathan.

— Qu'est-ce qui vous arrive, ça fait longtemps que nous vous avons vu ?

— Nous avons été bien occupés ces dernières semaines. Mais aujourd'hui, nous pensions aller vous voir après la sieste des enfants.

— Amenez-vous, et c'est entendu, nous vous garderons à souper.

— C'est que... je ne sais pas.

— Passe-moi Myriam, je vais m'arranger avec elle.

— Bonjour Louisette !

— Bonjour, Myriam, je suis contente que vous veniez, mais je veux vous garder à souper et mon fils, ton mari, hésite à accepter.

— Il ne faut pas t'en faire Louisette, il a toujours peur de déranger, mais moi je te dis oui avec plaisir.

— J'ai préparé une lasagne.

— J'en ai l'eau à la bouche, tu la fais si bonne. Les enfants s'éveillent, je te laisse, à tantôt, bye !

Louisette et Jules habitent un cottage dans le Domaine Saint-Sulpice, tout près du Cégep Ahuntsic. L'automobile n'était pas

aussitôt stationnée devant leur porte que Jules est sorti pour aider à transporter les enfants. Myriam les suivait avec son sac contenant les sièges des enfants pour la table et quelques jouets, afin de les tenir occupés pendant leur visite (parce que Louissette et Jules n'ont jamais été très à l'aise avec les enfants, c'est un phénomène qui les dépasse).

Cependant, tout se déroula très bien. Jonathan, sitôt entré, avait fixé les sièges des enfants à la table de cuisine, et bien assis tout autour, ils jouèrent, et dessinèrent jusqu'au souper. Après souper, tous se retrouvèrent dans la salle de séjour. Ils causèrent un bon moment, et lorsque les enfants commencèrent à se frotter les yeux, Myriam, leur fit endosser leur coupe-vent, et Jules aida Jonathan à installer les petits dans leur siège d'auto. Louissette dit bonjour à Myriam et promit d'aller avec Jules voir leur nouvelle installation. Ils n'étaient pas encore venus depuis que les Nanterre occupaient le duplex en entier.

## Épilogue

En ces derniers jours de mai, Myriam dit à Jonathan :

— Pour le troisième anniversaire des triplets, serais-tu d'accord pour que j'invite les trois couples de nos parents à venir fêter avec nous dimanche après-midi ?

— Je vais leur demander de venir déguster avec nous leur gâteau d'anniversaire entre 15h et 17h.

— Parfait, ainsi ce ne sera pas assez long pour que la fête tourne au vinaigre.

— Pourquoi dis-tu cela ?

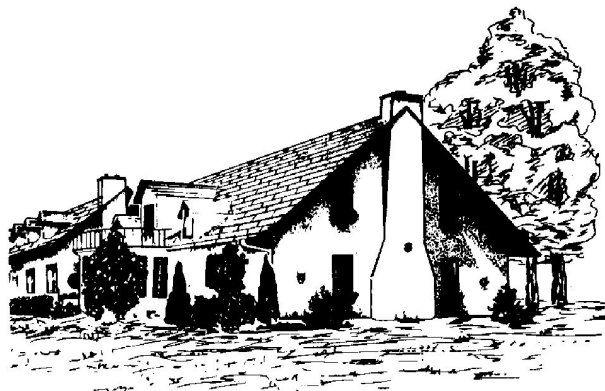
— J'ai cru découvrir anguille sous roche, lorsqu'ils sont venus à la fête des Mères.

— Entre Suzanne et Jules ?

— Espérons que je me trompe !

— Alors, je les invite ?

— Eh oui, faisons comme si nous ne soupçonnions rien.

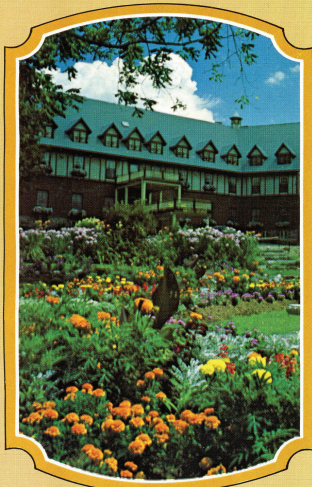


Ouvert de février à octobre

# Manoir de Clarenceville

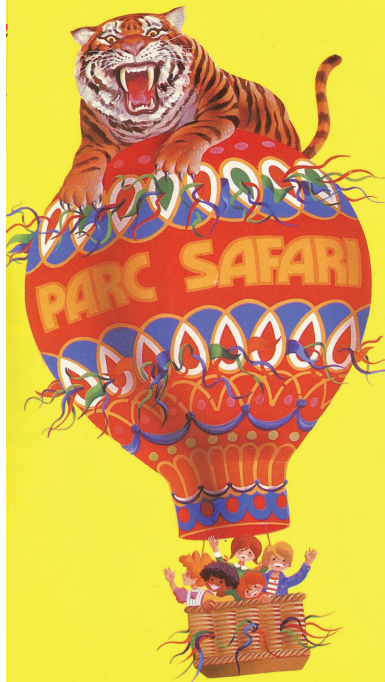
7, rue du Manoir  
Clarenceville, Co. Iberville, QC

Hôtel  
**Domaine  
 Saint-Laurent  
 de Compton**

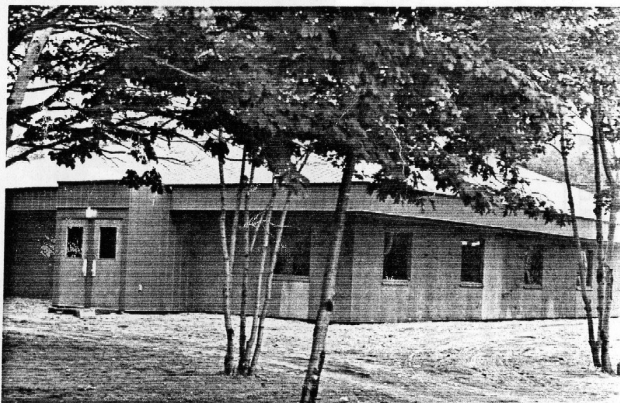


C. P. 180 - Compton, Qué. J0B 1L0  
 (ESTRIE)  
 (819) 835-5464  
 Montréal: (514) 397-9667

**PARC SAFARI  
 AFRICAIN**



**CENTRE DE PLEIN AIR**



**L  
 E  
 S  
  
 F  
 O  
 R  
 E  
 S  
 T  
 I  
 E  
 R  
 S**



## **U**ne merveille de la nature

La rivière Maskinongé dévale un fort escarpement formé par la rencontre du Plateau Laurentien et des Basses Terres du St-Laurent.

Quel spectacle saisissant!

*Deux enfants  
aux petites valises*

*(deuxième partie)*

*Esther et Luc*



*Yvette Desautels*

*Deux enfants  
aux petites valises*

*(deuxième partie)*

*Esther et Luc*

*Roman*



Les Éditions  
**Belle Feuille**



## Chapitre 1

Ce premier dimanche de juin, Myriam et Jonathan fêtaient le troisième anniversaire de leurs triplets.

Ils convièrent les parrains et marraines de leurs enfants à une petite réunion (un 3 à 5) tout à fait informelle afin de déguster avec les triplets leurs gâteaux d'anniversaire, en forme d'ours (Hortense tenait à cette forme d'ours qui rappelait aux enfants, le trophée tant convoité par chacun d'eux).

Claude, Luc, Louisettes et Esther s'en donnèrent à cœur joie avec leurs petits-enfants. Suzanne et Jules un peu à l'écart semblaient bien loin de la fête. Si les autres avaient pu surprendre les propos qu'ils se chuchotaient à la sauvette, ils en auraient été bien surpris.

Quand 17h arriva, les invités se retirèrent.

Claude et Esther furent les premiers à regagner leur voiture. Rendus à leur appartement, ils décidèrent d'aller se restaurer au buffet « Fleur de Lys » à la Place Desjardins, ils seraient tout près, l'heure venue, pour se rendre à la salle Wilfrid Pelletier.

Pendant qu'ils mangeaient et devisaient tranquillement entre eux, Esther aperçut un couple tendrement appuyé l'un contre l'autre, déambuler dans le Mail de la Place.

Tout d'abord, elle crut rêver, mais après avoir demandé à Claude s'il pouvait les identifier, il lui dit :

— Il n'y a pas de doute c'est bien Suzanne et Jules, d'ailleurs j'avais surpris un bout de conversation chez les enfants tout à l'heure, et maintenant j'ai la preuve que j'avais bien entendu.

— Ainsi, le torchon brûle chez Louissette, et chez Luc ?

— Peut-être pas, les deux autres protagonistes ne sont probablement pas encore au courant. De toute façon, restons en dehors de tout ça. Tu veux ?

— Moi, je ne demande pas mieux, et je n'espère qu'une chose : qu'ils ne nous aient pas vus.

— Nous n'en parlerons pas aux enfants.

— Et d'ici le prochain anniversaire des triplets, il y a peu de chance que nous soyons encore tous réunis.

— As-tu bu ton thé, Esther ?

— J'achève, pourquoi ?

— Il faut que nous partions pour aller prendre nos places à la Salle maintenant.

— Allons-y tout de suite, dit Esther en prenant une dernière gorgée.

En sortant de la Place des Arts, Esther dit à Claude :

— L'opéra « Mme Butterfly » fut une vraie réussite. Les chanteurs se sont surpassés ce soir, je les ai trouvés merveilleux, ils ont joué avec un doigté incomparable.

— Tu as aimé ? Moi aussi.

## Chapitre 2

En attendant la rame du métro pour retourner à leur appartement, Claude ressentit au cœur, une douleur qui ne lui dit rien de bon.

— Tu es pâle chéri, quelque chose ne va pas ?

— Je crois que je n’aurais pas dû manger autant de homard ce soir.

Rendus à leur logis, le mal empirait, et bientôt Claude s’affaissa sur le plancher de la chambre en voulant regagner son lit.

Esther, affolée, fit venir Urgence Santé, et on transporta Claude à l’Hôpital Royal Victoria.

Esther se retrouva bien seule dans la salle d’attente, ce n’est qu’à ce moment qu’elle pensa à prévenir Jonathan.

— Myriam ? Ici Esther (elle éclate en sanglots).

— Qu’est-ce qui t’arrive maman, tu pleures ?

— Chérie, je suis à l’Hôpital Royal Victoria.

— Pourquoi ? Vous est-il arrivé un accident en retournant chez vous ?

— Non, non, c’est Claude.

À ce même moment, Jonathan prenait la ligne dans son bureau.

— Quoi, que dis-tu Esther ? Qu’est-il arrivé à papa ?

— Je ne sais pas encore au juste, il est tombé inanimé sur le plancher de la chambre, et, comme je ne réussissais pas à le réanimer, j’ai appelé Urgence Santé, et ils l’ont amené ici de toute urgence.

— Ne bouge pas, je vais te retrouver.

Pendant qu'elle parlait avec Esther, Myriam avait prévenu Hortense qu'ils devaient se rendre à l'hôpital, et qu'elle lui confiait les petits.

— Allez, ne vous préoccupez pas des enfants, ils dorment en ce moment, et je veillerai sur eux jusqu'à votre retour.

Claude avait repris connaissance, et Jonathan avait été autorisé à venir lui serrer la main, mais ils ne devaient pas échanger un seul mot, le malade était trop faible.

Le médecin leur dit que son état était bien précaire, et qu'ils ne devaient pas compter sur la médecine pour un miracle. Les jours prochains seraient cruciaux pour tous.

— Aussi, madame, je vous conseille d'aller vous reposer cette nuit, parce qu'il va vous falloir emmagasiner vos forces pour les jours prochains, si vous voulez venir à son chevet.

— Garde, croyez-vous qu'il s'en sortira ?

— Le cardiologue n'a pas encore dit son dernier mot, c'est pourquoi je vous dis d'aller vous reposer cette nuit, car lui demeurera auprès de votre mari constamment jusqu'au matin.

— Esther, viens, nous allons t'amener chez nous.

— Non, je préfère aller chez moi, il me semble que je pourrai mieux relaxer, et, si l'hôpital devait m'appeler, je serais plus vite rendue.

— Jonathan, je te demanderais d'appeler Louissette pour l'informer, et si elle désire venir à l'hôpital, j'essaierai de lui ménager une entrevue dès que le cardiologue le permettra.

Esther essaya de se détendre, après avoir pris une douche bien chaude, elle alla s'étendre sur son lit.

À la barre du jour, elle n'avait pas réellement dormi, mais elle se sentait un peu moins énervée.

Elle se rendit à l'hôpital après avoir avalé un jus d'orange.

À la salle des soins intensifs, Claude, relié à un tableau radiologique par des électrodes fixées à son thorax, semble calme. Mais quand il vit venir Esther, ses yeux traduisirent une grande tristesse. Elle s'approcha du lit et lui dit :

— Ne t'en fais pas. Tout est sous contrôle. Jonathan s'occupe de ton commerce et Myriam de ma boutique. Le médecin m'a dit que tu vas revenir bientôt à la maison.

Esther sentit une pression sur sa main, elle embrassa Claude sur la joue et dû se retirer, les trois minutes étant écoulées.

— Je demeure à côté, je reviendrai dès que le médecin me le permettra. Claude battit des paupières en signe d'assentiment.

Esther passa l'avant-midi à attendre le moment d'aller passer trois minutes avec Claude, chaque fois elle se préparait une phrase susceptible de lui donner le plus d'information possible.

À l'heure du dîner, elle lui dit qu'elle irait vérifier la bonne marche de leurs commerces, et qu'à 15h, elle serait de retour pour lui donner force détails.

Jonathan et Myriam n'avaient pas chômé cet avant-midi-là.

Pour sa part, Jonathan avait embauché Serge, le jeune fils de M. Paul Boutet, le gérant de Claude, et il lui avait assigné la surveillance de la location des cassettes vidéo, tâche qu'il avait accomplie durant ses années d'université.

Myriam, elle, attendait Esther avec une proposition. Louissette était passée la voir à la boutique cet avant-midi, et elle lui avait offert de l'aider, si Esther n'y voyait pas d'inconvénient.

— Qu'en penses-tu, toi, maman ?

— Moi, je pense que Louissette possède le potentiel nécessaire pour travailler ici.

— Maman, mais c'est à toi face à elle qu'il faut penser.

— Ma chérie, veux-tu savoir ? Au moment où je te parle, je pense que Louissette a besoin de changer d'atmosphère. Et moi, je lui fais confiance pour ce qui est de mon commerce.

— Alors, je lui dis de venir demain matin ?

— Entendu.

Vers 15h, quand Esther revint à l'hôpital, elle fit part à Claude de l'acquisition du personnel que Jonathan avait faite pour son commerce. Il parut satisfait.

— Et pour moi, quand Myriam m'a dit que Louissette serait prête à venir m'aider, j'ai acquiescé immédiatement.

— Tu vois chéri, que tout s'arrange, et lorsque tu reviendras à la maison, ce sera facile pour moi de te dorloter, tout en allant surveiller nos commerces, en bas.

## Chapitre 3

Claude passa un mois à l'hôpital. Les médecins le laissèrent partir chez lui, mais ils avertirent Esther qu'à la moindre alerte, il faudrait revenir à l'hôpital en vitesse, et en ambulance. Esther embaucha un infirmier pour le jour. Elle acheta des lits jumeaux, afin de ne pas déranger le malade, et c'est elle qui veillerait sur lui la nuit.

Après un mois passé à la maison, Claude se rendait à son commerce à l'heure du lunch de Paul Boutet, afin de surveiller la caisse pendant que Serge répondait aux clients. Esther, de l'autre côté du mail, ne le quittait pas des yeux. Quand Paul Boutet revenait de dîner, Esther laissait sa boutique aux mains de Louissette qui revenait elle aussi de dîner, et allait reconduire Claude à leur appartement pour sa sieste. Quand Claude, après avoir pris ses médicaments, était bien allongé dans son « Lazyboy », Esther retournait à sa boutique finir l'après-midi.

Claude se remettait bien de sa crise cardiaque, mais le médecin ne voulait pas le voir reprendre le collier complètement, il lui demandait de travailler au ralenti, et de faire une sieste tous les jours.



Presque tous les après-midi après sa sieste, son ami, le Père Zénon du Monastère des franciscains rue Dorchester, venait le voir. Un certain jour, Claude lui dit :

— Tu sais, de nous deux, c'est toi qui as choisi la meilleure part.

— Mon vieux, je ne peux pas dire que j'ai choisi d'être franciscain.

— Non ?

— Pas vraiment, j'étais dans le milieu, orphelin de père depuis mon enfance. Maman me plaça au juvénat pour « aller gagner notre vie », m'avait-elle dit.

— Je m'y suis ennuyé, et je ne pensais qu'à une chose, sortir au plus vite de ce collège. Mais les circonstances ont fait que j'y ai trouvé un certain attrait pour la vie religieuse, et c'est de mon plein gré que j'ai répondu à l'appel du Maître, et que j'ai demandé d'entrer au Monastère.

— Moi, ça n'a pas été si facile !

— Peut-être, mais, moi je pense que tu es rendu où Jésus voulait te rencontrer.

— Que veux-tu dire ?

— Puis-je être indiscret ?

— Mais oui, vas-y.

— Louissette, tu l'aimes toujours ?

— Pourquoi dis-tu ça ?

— Je ne sais pas — tes réticences à parler d'elle à Esther quand elle te raconte ce que Louissette fait pour elle la boutique. J'ai même vu briller une flamme, vite voilée, par tes paupières, le jour où Esther voulut envoyer Louissette te visiter. Tu as répondu trop vite : « Non, non, je n'y tiens pas. » Ce jour-là, tu te souviens, je ne pouvais pas te donner beaucoup de temps, j'avais un rendez-vous chez l'ophtalmologiste.

— C'est vrai Zénon, d'un côté, je vois Esther attentive et bonne pour moi, si peu jalouse qu'elle ne pense même pas que quelque chose entre Louissette et moi pourrait renaître.

— C'est pourquoi je ne veux pas voir Louissette seul. Esther a été trop bonne pour moi, je ne pourrais me décider à m'en séparer, je l'aime trop... et puis Louissette c'est elle qui est partie.

— Tu pries toujours, m'as-tu dit. Je crois que c'est maintenant plus que jamais pour toi le temps de le faire. De mon côté, je penserai à toi quotidiennement durant ma messe et à l'offertoire, je demanderai au Maître de te faire connaître sa volonté sur toi.

— Il faut que je te quitte maintenant, je reviendrai demain, si tu le veux.

— Mais oui, plus que jamais, j'aurai besoin de tes précieux conseils pour me démêler.

— Au revoir, à demain.



## Chapitre 4

Quand Esther arriva à l'appartement ce jour-là, sitôt après la fermeture des commerces, Claude était assis, songeur, dans son « Lazyboy ». Il ne l'avait pas entendu rentrer.

— Quand es-tu arrivée, toi ?

— Tu n'as pas entendu la clé dans la serrure ?

— Mais non, je t'assure, je me serais levé pour t'embrasser chérie.

— Alors... fais-le maintenant.

— Qu'est-ce que tu as mon amour, tu sembles tout chose ce soir ? ajouta Esther.

— Je ne sais pas, je crois que j'ai trop de temps pour penser, seul, ici. La semaine prochaine, je passerai plus de temps à mon magasin.

— Tu pourras toujours essayer, si tu te sens fatigué, tu monteras te reposer aussitôt.

Esther avait demandé à Louissette de demeurer avec elle encore un autre mois afin de pouvoir faire le ménage à son logis avant que recommence la cohue des Fêtes. Claude ne pouvant plus l'aider comme avant. Louissette ne se fit pas prier pour continuer de travailler à la boutique, et c'est ainsi qu'Esther lui refit une autre proposition :

— Que dirais-tu de venir travailler tous les après-midi de 13h à 17h ?

— Je ne demanderais pas mieux Esther, si tu es satisfaite de mon rendement, je viendrai.



Le mois de novembre finissait, et cet après-midi-là Claude, prenait une *Root Beer* à la table du McDonald situé tout près de son établissement, quand il vit Louissette avec son cabaret se chercher une table. Il lui fit signe de venir à la sienne.

— Bonjour toi, tu sembles tout à fait sorti du bois, tu es rayonnant de santé.

— Le docteur que j'ai vu hier m'a dit la même chose.

— Bravo, je suis contente. Tu nous as fait peur, tu sais.

— Il ne faut plus t'en faire, Louissette.

— Ce ne sera pas facile, mais je vais essayer... Oh ! excuse-moi, il faut que je retourne à la boutique, on dirait que les clientes se sont multipliées depuis mon départ.

— Va, nous nous reparlerons un autre jour, moi aussi d'ailleurs, il vaut mieux que j'aie aidé Paul.

Claude rentra chez lui en sifflant « Good Night Sweetheart » (c'était la chanson qu'il sifflait toujours quand, jeune amoureux, il retournait chez lui après avoir laissé Louissette chez elle). Esther vint à lui et l'embrassa. Elle feignit ne pas avoir entendu cet air-là.

— La journée a été bonne ?

— Oui, nous n'avons presque pas arrêté, Paul et moi. Ça marchait aussi à ta boutique, Louissette n'a pris que cinq minutes pour manger un chausson aux cerises et un thé, elle s'est assise à ma table au McDonald.

— J'aurais peut-être mieux fait de descendre, mais je tenais tellement à finir de replacer la chambre après que le laveur eut fini les murs.

— Non, je ne crois pas, c'est une bourrée qui est arrivée juste au moment où Louissette s'assoit. L'ayant vue, elle s'est aussitôt

hâtée d'aller aider ta gérante. (Cette cohue soudaine fut causée par un groupe de touristes amenés par un guide d'un autobus en tour de ville. La ville souterraine est devenue une attraction touristique notoire, c'est un fait.)

Ce soir-là, en entrant chez elle, Louissette surprit Jules en grande conversation au téléphone avec Suzanne, ce qui ne lui laissa aucun doute sur ce qu'elle appréhendait depuis le troisième anniversaire des triplets : Jules la trompait avec Suzanne, la compagne de Luc. Il en était rendu à chercher un moyen de rompre avec elle. Suzanne, elle, avait pris la clé des champs depuis le mois de juillet.



Après le départ de Jules qui allait retrouver Suzanne, Louissette appela son fils et lui demanda s'il était au courant de tous ces faits.

- Tu es seule au logis, Maman ? Puis-je passer te voir ?
- Mais oui, si Myriam n'y voit pas d'objection.

Quand Jonathan arriva, il trouva une Louissette triste, mais non abattue.

- J'ai l'intention de demander le divorce illico.
- C'est ce qu'il y a de mieux à faire, mais au lieu d'aller voir un avocat, pourquoi ne pas prendre rendez-vous avec un consultant matrimonial ? Ça sera moins coûteux pour toi, et je pense que Jules ne demanderait pas mieux que de s'arranger à l'amiable.
- Dès demain je vais retenir une chambre à l'Hôtel Bonaventure, et, j'aviserais Jules par lettre recommandée de se présenter chez le consultant matrimonial pour finaliser la séparation de biens et demander le divorce, afin que tout soit fait dans les normes légales.

Une semaine plus tard, Louissette après avoir quitté son travail s'en alla à la chambre qu'elle avait retenue. Tous ses vêtements, ses souvenirs intimes, elle les avait transportés depuis une semaine. Chaque matin après le départ de Jules, elle remplissait son auto de sacs et de boîtes qu'elle transportait dans sa chambre d'hôtel. Ce soir, elle coucherait pour la première fois à l'hôtel. Demain, Jules recevrait la lettre recommandée lui donnant rendez-vous chez le consultant matrimonial.

Les procédures allant bon train, le divorce ne pourrait tarder, Louissette serait certainement libre pour Noël.

## Chapitre 5

— Bonjour maman.

— Bonjour Myriam, dit Esther. Quel bon vent t'amène ?

— J'ai rendez-vous avec l'administratrice du nouvel édifice à bureaux rue Sherbrooke, tout près d'ici, et je me suis réservé du temps d'avance sur mon rendez-vous pour venir dîner avec toi.

— Quelle bonne idée Myriam, tu devrais en avoir plus souvent des idées comme ça.

— Ce n'est pas que je n'en ai pas, mais ce n'est pas tous les jours que mon travail m'amène si près de ta boutique.

— Bonjour Myriam, dit Claude.

— Ah ! bonjour Claude, dit Myriam. Comment, midi et tu es déjà rendu en bas ?

— Mais oui, je viens remplacer Paul Boutet, mon gérant, pendant son heure de dîner. Je suis assez fort maintenant pour me passer de sieste. Je vais prendre une bonne collation quand Paul est de retour et je tiens le coup jusqu'à 17h.

— Bravo, c'est ça qu'il faut faire ! J'amène Esther dîner avec moi au 737 avant d'aller à mon rendez-vous.

— Alors, bon appétit. Esther, à ce soir à l'appartement.

— C'est ça, à ce soir, et prends soin de toi.

Installée à table, Esther, menu en mains, tergiverse quant au choix de son repas. Myriam propose une soupe à l'oignon, pour débiter.

— Non, alors que dirais-tu d'un bœuf bourguignon ?

— Oui, c'est ça que je vais prendre.

— Que nous allons prendre.

— Ça fait longtemps que nous ne sommes pas sorties ensemble, penses-tu ?

— Parle-moi des bébés, ils vont bien ?

— Dangereusement bien comme dit... Luc.

— Ah, ils sont allés vous voir dernièrement ?

— Luc seul. Il est... chez nous en ce moment.

— Quoi, et Suzanne elle ?

— Elle est partie depuis bientôt six mois.

— Tu ne le savais pas ? Louise ne t'a pas mise au courant.

— Pourquoi Louise serait-elle au courant ?

— C'est que son Jules et Suzanne se fréquentent depuis le troisième anniversaire de nos enfants.

— C'est vrai que ce soir-là nous les avons aperçus, Claude et moi, se promenant main dans la main dans le Mail de la Place Desjardins pendant que nous mangions au Fleur de Lys.

— Suzanne a tout avoué à Luc et lui a dit qu'une demande de divorce lui serait assignée sous peu.

— Luc lui a offert de racheter la part qu'elle avait mise à l'achat de la maison, avec l'addition d'une somme assez imposante pour compenser pour son apport depuis dix ans.

— Suzanne a accepté et elle est partie avec ses objets personnels demeurer chez sa sœur en attendant son divorce.

— Je me demande si Louise, elle, garde la maison ?

— Non c'est Jules, ils ont réglé leur affaire devant un consultant matrimonial, et Louise s'en tire avec une somme assez rondelette.

— Où est-elle allée demeurer, le sais-tu ?

— Oui, depuis la semaine dernière elle s'est loué une suite à l'Hôtel Bonaventure et s'y est installée tant bien que mal. Son travail à ta boutique la revalorise bien gros.

— Sais-tu Myriam que je ne sais plus quoi penser de tout ça.

— Quoi, tu ne sais plus quoi penser ?

— Tu ne vois pas une issue qui pourrait remettre toutes les choses en ordre, toi ?

— Moi, je ne pense à rien et je n'espère rien. Nous essayons Jonathan et moi de limiter les dégâts. Nous vous aimons tous bien fort, et c'est vous seuls qui pourrez trouver une solution à tout ça, s'il doit y en avoir une. Mais maman, il faut que je te laisse, je n'ai que quelques minutes pour me rendre à mon rendez-vous.

— Je pars avec toi, je marcherai pour me rendre chez moi. Tout ce que tu viens de me dire m'a secouée, et j'aime mieux prendre l'air avant de rentrer.

Esther monta à son logis sans arrêter à la boutique. Elle passa une robe de détente en velours de ratine rouge après avoir pris un bon bain. Elle prépara un souper léger et attendit Claude.

À 17h30, il arriva comme d'habitude.

— Tu as passé un bon après-midi Esther ?

— En laissant Myriam à la Place Ville-Marie, j'ai folâtré dans les grands magasins avant de prendre la rue Sherbrooke pour marcher jusqu'ici. J'avais grand besoin de prendre l'air.

— Tu savais, toi, que Louissette était rendue à l'hôtel Bonaventure ?

— Non, mais elle me l'a appris cet après-midi. En te voyant partir avec Myriam, elle s'est dit que tu apprendrais certainement ce qui est arrivé.

— Que t'a-t-elle dit d'autre ?

— Pas grand-chose. Fataliste comme toujours, elle m'a dit : « Un jeune comme Jules devait un jour ou l'autre me tromper, j'en étais sûre », et Suzanne qui est de son âge, il n'en fallait pas plus pour que ça clique, les deux.

— C'est vrai que Suzanne était un peu jeune pour Luc...

— De toute façon, je crois que ces quatre-là ont réagi en adultes et qu'ils auront obtenu leurs divorces avant longtemps.

— Que la vie est compliquée quelques fois.

— C'est ce que je disais au Père Zénon. Mais le Père Zénon, lui, dit que « Nous suivons une voie, que le Maître nous a tracée de toute éternité, et que nous ne sommes que des pions sur le grand échiquier divin ».

— C'est ça, les chemins se croisent et se chevauchent si bien quelques fois, qu'il devient évident que c'est là qu'il faut nous diriger.

— Esther, si tu le veux, nous allons continuer de prier, et de nous interroger sur les désirs du Maître sur nous.

— Mon cher Claude, j'appréhende l'avenir, je ne voudrais pas que la vie nous sépare tous les deux.

— Pour le moment, il n'en est pas question.

— Viens, allons nous coucher, nous aurons besoin d'être reposés pour affronter la journée de demain.

Le lendemain, Esther dit en arrivant :

— Bonjour Louissette, tu as bien dormi ?

— Oui Esther, beaucoup mieux que ces jours derniers, ma chambre à l'hôtel est au soleil levant, et lorsque je m'éveille c'est une splendeur de voir monter le soleil à l'horizon.

— As-tu l'intention de t'installer à l'hôtel pour de bon ?

— Oui, c'est central et commode, l'administratrice de l'hôtel (une de mes amies) m'a dit qu'elle pourrait me faire un prix forfaitaire comme locataire à l'année, j'ai retenu pour un mois avec option sur une chambrette, si je décide de continuer d'y habiter. Ce qui me donne le temps de me retourner. J'ai beaucoup de choses à brasser en ce moment, et je veux que tout soit classé avant d'emménager ailleurs.

— Si tu as à t'absenter, tu n'auras qu'à me prévenir, mon ménage est fini à l'étage, et je passerai de plus en plus de temps à la boutique.

— Merci, Esther, tu es gentille.

## Chapitre 6

Au mois d'octobre, à la fête de l'Action de grâces, Myriam, qui avait l'habitude de recevoir les parents, était perplexe quant à savoir ce qu'elle devait faire cette année.

Esther l'appela :

— Qu'est-ce que tu as décidé pour l'Action de grâces ?

— Je ne sais vraiment pas, maman.

— Eh bien, il faut continuer comme à l'accoutumée.

— Alors je peux, c'est ce que Jonathan et Luc me disaient, mais moi je ne savais pas quoi faire.

Louissette accepta l'invitation avec joie.

Quand Jonathan eut débouché le Champagne, et que chacun eut rempli sa coupe plus souvent qu'à son tour, l'atmosphère se détendit. Luc, le premier, se raconta et dit qu'il retournera à son logement sous peu. Il était allé passer quelques jours chez Myriam et Jonathan, juste pour laisser à Suzanne le temps de sortir ses choses. Louissette avoua que vivre à l'hôtel lui plaisait, qu'elle avait décidé de prendre une chambrette pour novembre. Les triplets accaparèrent leurs grands-parents autant qu'ils le purent et quand arriva l'heure du départ, chacun promit aux petits de revenir les voir.

— Jonathan, je suis contente d'avoir continué la tradition, il me semble que maintenant il ne faudrait pas grand-chose pour que les couples de nos parents se reforment.

— C'est ce que je pensais moi aussi, de toute façon, vivons notre vie mon amour, et contentons-nous de prier pour nos chers parents.

— Viens, nous allons embrasser les enfants, Hortense doit les avoir mis au lit, et je me dois de leur finir l’histoire que j’avais commencée hier.

— Vas, je range tout dans la cuisine, et je monte aussitôt pour les border.

Pendant ce temps, à l’appartement 1515 du Complexe de la Place, Esther disait à Claude son intention d’envoyer Louissette à New York choisir la collection d’hiver pour sa boutique :

— Je lui en ai parlé aujourd’hui et elle a semblé contente de ma décision.

— Tu ne te trompes pas en envoyant Louissette, je suis certain qu’elle va faire son possible pour ramener une collection dont tu n’auras qu’à te louer.

— As-tu pris ton médicament, Claude ? Il ne faut pas que tu négliges.

— Oui, sois tranquille, je l’ai pris avant souper.

— Jonathan m’a appelé à mon magasin aujourd’hui.

— Y a-t-il quelque chose de particulier ?

— Non, il voulait savoir si je continuais d’aller mieux. Il m’a dit que Luc était retourné vivre dans le Vieux maintenant.

— Quelle idée d’avoir été acheter un pigeonier semblable, il y a certainement de la Suzanne là-dessous.

— Eh oui, mais maintenant c’est lui qui devra y vivre et seul encore.

— Je ne suis pas inquiète, il saura bien s’en défaire si une autre flamme le lui demandait.

— Ah pour ça, je crois bien qu’il trouverait acheteur si d’aventure il voulait vendre, il y en a qui recherche ça des « pigeoniers » comme tu dis, et ils sont prêts à y mettre le prix par-dessus le marché !

— Esther, il est déjà 22h, tu permets que je commence ma toilette ? Je ne veux pas me coucher passé 23h.

— Mais oui vas, je vais tricoter quelques rangs encore, et je ferai comme toi ensuite.

À minuit, ils dormaient chacun dans leur lit jumeau.

Depuis la crise de Claude, les relations sexuelles étaient au point mort. Les lits jumeaux n'aidaient pas aux rapprochements, et ni l'un ni l'autre n'osait proposer un coït.

Esther s'en ouvrit à Claude un soir, il l'embrassa, lui fit une caresse, mais ça n'alla pas plus loin. Il se coucha songeur.

Esther se promet de ne jamais plus le solliciter.



Louissette était revenue de New York et la collection qu'elle avait choisie attendait d'être dédouanée.

Esther se rendit faire le nécessaire ce jeudi-là.

Pendant son absence, Claude vint chercher Louissette à la boutique pour la pause-café.

— Tu as fait un bon voyage à New York, tu dois avoir fait des malheurs, tes anciens flirts t'ont-ils proposé quelques sorties ?

— Pour tout te dire, je ne suis allée souper qu'un seul soir avec une ancienne amie mannequin et son mari, ils voulaient me présenter quelqu'un, mais j'ai refusé. L'autre soir j'ai soupé à l'hôtel où j'étais descendue, et je suis allée à Radio City, sans plus.

— Une vraie célibataire, quoi ?

— C'est ça... mais il y a déjà plus d'une demi-heure que nous sommes ici, je retourne à la boutique.

— Vas-t-en, je paierai la note.

— Merci.

Esther revint des douanes et fit la caisse avec Louissette avant de monter au 15<sup>e</sup> étage.

— Bonsoir Louissette, à demain.

Claude, lui, ne se préoccupait pas de fermer le magasin, il en laissait la responsabilité à Paul. C'est pourquoi, en entrant, Esther trouva la table dressée, et les pommes de terre au four.

— J'ai pensé que nous pourrions manger des grillades de bœuf ce soir. Peux-tu nous faire une bonne salade pour débiter le repas, Esther ?

— Mais oui, la salade du chef, ça te va ?

— Parfait.



— Penses-tu que nous avons bien mangé, Esther ?

— C'est toujours meilleur quand nous y mettons la main tous les deux, tu ne trouves pas, Claude ?

— Pour ça tu as bien raison.

— Je vais t'aider à tout ranger, et ensuite j'irai écouter la partie de hockey.

— La partie doit commencer à 19h30, laisse, je m'arrangerai seule. Va t'asseoir au salon, j'irai te rejoindre, ça ne sera pas long.

Mais Esther passa à la salle de toilette prendre un bain et ensuite, elle s'installa dans son lit pour lire. Quand Claude s'aperçut qu'Esther ne venait pas le rejoindre, il la chercha. Elle dormait déjà dans son lit. Claude se coucha, sans plus.

## Chapitre 7

Au déjeuner Esther dit à Claude :

— Si nous allions voir les enfants demain dimanche ?

— Mais oui, si tu le désires.

Ce qu'Esther n'avait pas dit à Claude c'est que Myriam lui avait téléphoné pour les inviter, et elle avait dit que probablement Luc et Louisetta viendraient aussi.

Esther et Claude arrivèrent les premiers, les enfants voulaient leur sauter au cou tous en même temps. Ils étaient ravis de les voir, et eux encore plus.

Soudain le timbre de la porte d'entrée retentit, et Claude entendit la voix de Louisetta, il rougit un peu, assez pour qu'Esther s'en aperçoive.

— Viens, Louisetta, les petits sont adorables, lui dit Esther qui faisait de la peinture digitale avec les triplets.

— Penses-tu, je n'aurais jamais imaginé qu'un jour je deviendrais grand-mère, et que je serais heureuse de l'être.

— Alors, viens la grand-mère, il faut finir le tableau avant le souper.

— Tu n'es pas sérieuse Esther, il faut que je m'y mette, moi aussi ?

— Oui, oui, oui, dirent trois petites voix en lui montrant les coussins sur lesquels elle devait s'asseoir pour pouvoir travailler sur leur table.

Quand Luc sonna, Claude jouait à un jeu vidéo avec Jonathan. En le voyant entrer, Claude lui dit :

— J'avais justement besoin d'un joueur de ma compétence pour pouvoir montrer mon savoir.

Jonathan se leva et lui laissa sa place en riant.

Luc dit :

— Je ne suis pas fort à ce jeu, je n'ai pas beaucoup de pratique en ce moment.

— Des excuses, des excuses, amène-toi, nous verrons après.

Jonathan rejoignit Myriam à la cuisine...

— Je peux t'aider mon amour ?

— Qu'est-ce que tu penses de mon idée ?

— Je crois que ta mère, en tous cas, n'est pas dupe de ce qui brûle encore dans le cœur de mon père.

— Il faudrait savoir si elle, elle en pince encore pour Luc.

— C'est ça le hic, avoir été laissée pour compte pour une jeune fille ça fait mal à l'orgueil.

— Nous verrons bien...

Le buffet que Myriam avait préparé plut à tous. Vers 22h, Claude et Esther décidèrent de rentrer.

Luc et Louise, sortirent ensemble de la maison. Comme ils avaient chacun leur auto, Luc proposa à Louise d'aller finir la soirée au Caf' Conc' de l'Hôtel Bonaventure. Elle accepta.

C'est réellement une bonne idée d'être venue t'installer ici, tu n'as pas loin pour aller travailler, et l'hiver avec le métro tu n'auras pas à sortir.

— C'est ce que je pense, et si Esther venait à ne plus avoir besoin de moi, j'essaierais de me trouver quelque chose dans les nombreuses boutiques de la Place.

— C'est un peu pour ça moi, que j'avais choisi de m'installer dans le Vieux-Montréal, je suis près des ingénieurs qui m'emploient.

— Luc, je suis contente que tu m'aies invitée, les soirées sont longues toute seule, mais passé minuit, je ne tiens plus debout... tu ne serais pas offensé si je te faussais compagnie maintenant ?

— Pas du tout, il faut que je rentre, moi aussi, car demain, les patrons ont du pain sur la planche pour moi.

— Il faudrait se revoir... je t'appellerai pour une soirée au théâtre bientôt.

— Ça me ferait bien plaisir.

— Au revoir.

Le lendemain, Claude rencontra Louisette à la pause-café.

— Bonjour grand-mère.

— Quant à ça, tu vas bien grand-père ?

— Non, mais te rends-tu compte que c'était hier que nous faisons des projets de mariage toi et moi, et nous voici tous les deux grands-parents des mêmes triplets, mais séparés par la vie.

— Claude, tu n'es pas heureux avec Esther ? Elle qui t'est si dévouée ?

— Je n'ai pas dit que je n'étais pas heureux, mais je pense qu'un premier amour, ça ne peut s'oublier.

— Ah ! pour ça tu as parfaitement raison... mais pour le moment, je dois penser à justifier le salaire que me verse Esther, et il faut que je retourne à la boutique. Bye.

— Au revoir Louisette.

Pendant ce temps à l'appartement, Esther recevait un téléphone de Myriam.

— Bonjour maman, qu'est-ce que tu fais ?

— Je suis en train de tricoter des chandails pour les triplets, j'ai acheté un lot de laine au kiosque Phildor, je pense que ça va être pas mal beau. Toi, es-tu occupée ?

— Pas plus qu'il ne faut, ça roule, sans plus.

— C'était bien, ton buffet dimanche, où as-tu appris tout ça ?

— Tu sais, moi, j'ai eu plusieurs maîtres, j'ai appris beaucoup de toi, et quand j'allais dans les deux autres foyers, je glanais çà et là ce que j'aimais le mieux, et ça fait un tout pas mal réussi, je crois.

— J'en conviens, tout était bon, j'ai mangé comme un ogre. Luc aussi mangeait d'un bon appétit.

— Tu sais, papa mange plus souvent qu'autrement au restaurant. Il n'a jamais voulu apprendre à cuisiner, c'est à peine s'il peut se cuire un œuf.

— Pauvre Luc, il me semble qu'il change présentement, ce n'est plus l'éternel adolescent que j'ai connu.

— C'est sûr qu'il doit réfléchir, seul le soir à son logis. Il était tellement désespéré quand Suzanne l'a plaqué, mais en ce moment il semble retomber sur ses pattes.

— Louise t'a-t-elle dit qu'elle avait passé la soirée au Caf' Conc' avec Luc dimanche dernier en partant d'ici ?

— Dimanche dernier... non, c'est vrai que lorsqu'elle arrive à 12h30, moi j'ai assez faim que je laisse la boutique en vitesse et je monte ici aussitôt.

— C'est papa qui me l'a dit.

— Est-ce qu'il avait l'air de penser que Louise pourrait lui faire une compagnie ?

— Non, il m'a dit : « Deux solitudes qui se rencontrent, ça ne fait pas nécessairement une union solide. »

— Il m'a parlé de toi cependant, il a trouvé que les cheveux gris que tu as aux tempes te rendent encore plus jolie.

— Ah bon ! Son goût pour les blondes est passé ?

— Faut croire.

— Il faudrait peut-être que j'attise le feu de ce côté-là, si je ne veux pas vieillir seule.

— Comment ça vieillir seule ?

— Je ne sais pas, il me semble que Claude recherche plus qu’il ne le devrait la compagnie de Louissette.

— Dès qu’elle arrive à mon magasin, Claude vient la saluer, et je sais par ma gérante qu’ils prennent leurs pauses-café ensemble, et que ça dépasse souvent la demi-heure... Quand il arrive ici pour le souper, il n’est pas aussi volubile qu’avant sa maladie. De plus, malgré la levée de défense du médecin, nous n’avons pas eu de relations, le soir il m’embrasse et me borde dans mon lit, et après il retourne au salon, pour regarder un film à la télé, ou un enregistrement qu’il me demande de lui faire l’après-midi. Comme il se couche tard et que moi je me couche de bonne heure, les relations sont au point mort. J’ai pensé inviter son ami de cœur, le Père Zénon, à venir dîner avec nous un dimanche, et je me promets à ce moment-là de crever l’abcès.

— Si tu penses que tu serais assez forte pour le laisser aller, advenant le fait que lui le désirerait, vas-y, fonce.

— Ah, c’est bien certain que j’y laisserais des plumes, mais j’aime assez Claude pour lui vouloir tout le bien qu’il mérite... C’est lui qui le premier m’a proposé de nous amener vivre avec lui, toi et moi, dans un bungalow qu’il voulait acheter, et moi, plutôt, je lui ai proposé d’acheter une maison moitié-moitié afin de me sentir plus chez moi. Il a toujours été un compagnon attentif et empressé et j’ai rarement eu à regretter de l’avoir marié. Aujourd’hui, s’il veut retourner à Louissette et qu’elle-même y consente je ne m’opposerai pas.

— Maman, tu es formidable, j’espère pour toi que Luc osera te faire part de ses espoirs.

— Tu sais quelque chose ?

— Non, pas vraiment. C’est quand Luc est venu passer quelques jours avec nous, lorsque Suzanne est partie, qu’il s’est mis à nu devant Jonathan et moi. Il nous regardait, il contemplait les enfants, un jour, et il nous a dit : « Quand je pense que pour une adolescente

en mal d'amour, je t'ai abandonnée toi et ta mère, Myriam, jamais je ne me le pardonnerai. J'avais tout pour être heureux et j'ai tout foutu par terre. » Je lui ai répliqué : « Il ne faut pas être plus sévère que nous l'avons été maman et moi pour toi, il ne tient qu'à toi de te rattraper et de prouver que tu as changé. »

— Qu'a-t-il dit alors ?

— Il a fait un signe d'impuissance, en disant « C'est trop tard maintenant ». Jonathan et moi, nous l'avons regardé sans rien ajouter. Une semaine plus tard, il est retourné vivre chez lui et chaque mercredi depuis il vient prendre le repas du soir avec nous. Il n'oublie jamais de s'informer de la santé de Claude, mais c'est surtout pour pouvoir passer un mot à ton sujet : « Esther elle ? Comment s'organise-t-elle ? Elle doit être à bout ? ». Nous le rassurons à ton sujet, et chaque fois, il dit : « Je reconnais bien là "mon" Esther ».

— Je n'aurais jamais pensé qu'il aurait pu se souvenir... lui si volage.

— C'est comme ça. Comprends Maman qu'il n'a pas pu oublier, même aussi volage qu'il était, en ayant la garde partagée, quand j'allais passer une semaine chez lui. Il a dû se remettre en question bien des fois et, c'est ce moment que la futilité de son geste a dû lui sauter en pleine figure.

— Peut-être, en tous cas, je le trouve plus... moins... c'est-à-dire plus sérieux et plus mûri qu'auparavant.

— Maman, tu as vu l'heure qu'il est ? Jonathan a répondu à plusieurs appels sur l'autre ligne, et je l'ai vu écrire des messages sur mon bloc-notes, je vais te laisser afin de travailler un peu.

— C'est ça ma fille, je t'embrasse, et bien des bonnes choses à ton mari et aux enfants, embrasse-les pour moi. Bye.

— Merci, Jonathan, d'avoir fait le réceptionniste.

— Il n'y a pas de quoi, Madame, merci... c'est tout ?

- C'est déjà beaucoup, mais tiens je t'embrasse en plus.
- C'est déjà mieux, mais allez mon amour, je crois que  
« Mme Dulude » c'est un gros contrat pour toi ?
- Oui, je la rappelle tout de suite.



## Chapitre 8

Le lendemain, Esther se rendit au Monastère de la rue Dorchester voir le Père Zénon.

— Bonjour Zénon, vous permettez que je vous appelle ainsi ?

— Mais comment donc !

— C'est qu'aujourd'hui, je suis venue en amie, non en pénitente.

Il s'agit de Claude...

— Et de vous ?

— Non, de Claude seulement. Vous êtes son ami n'est-ce pas ?

— Je le pense bien.

— Alors vous vous devez de m'aider. Je m'aperçois que Claude a des ennuis de ce temps-ci, des tourments devrais-je dire.

— Quels tourments ?

— Vous ne devinez pas un peu de quoi il s'agit ?

— Allez, parlez, je vous écoute, après je vous dirai ce que je sais.

— Voilà, depuis que Claude est retourné à son magasin l'après-midi, il rencontre Louisette tous les jours à la pause-café. Quand il revient à la maison, lui, si loquace d'habitude, c'est à peine s'il ose me raconter son après-midi. Et si d'aventure je lui demande s'ils ont été bien occupés à ma boutique, il me répond évasivement, ou pas du tout.

— Je tiens cependant de ma gérante que Louisette prolonge ses pauses-café, au-delà de la demi-heure. Ce n'est pas le temps qu'elle prend qui me préoccupe, c'est avec qui elle le passe.

— Aussi j'ai décidé d'agir, je voudrais avoir une explication avec Claude, quitte à le laisser partir avec Louisette, si tel est son désir.

Le Père Zénon se leva et se mit à arpenter le parloir de long en large, il se recueillit un moment et revint s'asseoir en face d'Esther.

— Vous en êtes rendue là ?

— Je n'ai pas le choix, je dois me rendre à l'évidence.

— Alors comment allons-nous procéder ?

— Venez-nous rendre visite disons, dimanche prochain et je vous garderai à souper.

— Soit, mais j'appellerai Claude avant.

— Bonne idée. Au revoir.

Ce vendredi matin là, Claude reçut un appel de Zénon :

— Il y a longtemps que je n'ai pas entendu parler de toi. Ça va bien j'espère ?

— Ma santé s'améliore de jour en jour, mais je ne sais plus quoi penser face au secret que tu as découvert l'autre jour.

— Pourquoi ne pas t'en ouvrir à Esther, peut-être qu'elle comprendrait ?

— Ah, je ne sais pas, il me semble que je ne pourrai jamais arriver à lui avouer mon dilemme. Je n'ai rien à reprocher à Esther, et j'appréhende la peine que je lui ferais. Depuis que nous vivons ensemble, elle a toujours été fidèle, et depuis ma maladie, la sollicitude dont elle m'entoure ne s'est pas démentie. Ah, Zénon, les erreurs de jeunesse ça se paie, l'attachement que j'ai pour Esther ne pourra jamais s'atténuer, mais c'est Louisettes que j'aime, comprends-tu ça toi ?

— À vrai dire, peut-être.

— Alors, que faut-il faire ?

— Trancher ça à l'épée, demander à Esther de vivre comme frère et sœur, et souhaiter que Louisettes retrouve son amour pour toi.

— Je crois que c'est déjà fait.

— Disons que je m'amène chez vous dimanche, et tu t'organises pour tout avouer en présence d'Esther.

— Viens, je ne sais pas si ce sera ce jour-là. Si l'occasion se présente, j'essaierai de la saisir.

— Alors à dimanche.

— C'est ça. Salut.

Claude venait tout juste de raccrocher quand Esther entra.

— Tiens, tu entres plus tôt que d'habitude ?

— Oui, je viens dîner à 11h afin de retourner en bas pour midi, pour le dîner de la gérante. Qu'est-ce que tu as préparé ?

— Du filet de sole, tu en veux ?

— Oui.

— Alors je te prépare une assiette que je mets au micro-ondes tout de suite.

— Ajoute donc une poignée de frites congelées, il me semble que ça serait plus complet.

— C'est une idée.

— Tu parlais au téléphone quand je suis entrée.

— Oui c'était mon ami Zénon, il veut venir dimanche, est-ce que nous pouvons le recevoir ?

— J'en serais ravie.

— Alors c'est entendu, je n'aurai pas à le rappeler pour le décommander.

— Mais non, je te dis, je suis contente qu'il vienne.

— Tu as fini de manger ?

— Oui, je descends à l'instant, dit Esther en déposant son couvert dans le lave-vaisselle. Au revoir, Claude.



## Chapitre 9

— Me revoilà, vous pouvez aller manger tout de suite Nicole, je reste au magasin cet après-midi. Ne revenez pas avant 13h30,

— Bien madame.

Bientôt Louissette s'amena, pour commencer l'après-midi.

— Bonjour Esther, Nicole est absente aujourd'hui ?

— Non, je suis allée dîner à 11h à sa place, et maintenant c'est elle qui y est allée, elle va revenir tantôt.

— Ah, je me disais aussi.

— Ce n'est pas l'heure la plus achalandée, mais j'ai été constamment occupée après le départ de Nicole. Je remarque que les clientes qui viennent acheter à cette heure, savent ce qu'elles veulent, et ça ne prend pas de temps pour faire une vente.

— C'est vrai ! Souvent elles me disent qu'elles ont reluqué la toilette en question en passant depuis plusieurs jours.

— Ce n'est pas comme les « magasinuses » de l'après-midi qui tergiversent à n'en plus finir.

— Voilà Nicole qui revient, elle s'est achetée une paire de souliers ma foi ?

— Bien oui, chez Brown, il y avait solde, j'en ai profité. Avez-vous été occupées ?

— Assez, mais c'étaient des clientes comme toi, pour tes souliers, elles savaient ce qu'elles voulaient, et en revenant de dîner, elles entraient et ressortaient avec le morceau qu'elles avaient convoité depuis quelques jours.

Vers 14h30, Esther propose à Louissette d'aller prendre une collation.

— Je n'ai pas pris de dessert ce midi, mais là, ça me tente.

— Je vais à « Pause et délices » à moins que tu préfères aller ailleurs ?

— Mais non, j'ai aussi le goût d'une glace, je t'accompagne.

Atablées devant leurs glaces respectives, Esther questionne Louissette :

— Penses-tu sortir en fin de semaine ?

— Peut-être, j'ai une invitation pour aller au concert à la Place des Arts, samedi soir.

— Tiens, tu t'es fait un ami ?

— Non, c'est une ancienne amie à moi qui m'a invitée. Pour revenir à ta question, je crois bien que je ne referai pas ma vie, j'ai voulu jouer avec le feu et je me suis brûlée. J'avais mari et enfant, et pour les yeux d'un beau Brummell, j'ai tout abandonné, et voilà que je suis à mon tour mise au rancart. Je ne recommencerai pas à « cruiser » à mon âge. J'essaie d'aller tranquillement mon chemin et de ne plus rien abîmer.

— Il me semble pourtant que tout n'est pas mort entre toi et Claude ?

— Esther, comment peux-tu dire ça ? Il t'aime et te respecte bien trop pour penser à me revenir.

— Louissette, j'aimerais en parler plus longuement avec toi, es-tu libre ce soir ? J'irais te voir à ton hôtel.

— Mais oui, je t'attendrai, mais je t'avoue bien franchement que tu n'apprendras pas plus que ce que tu sais déjà.

— Peut-être, mais je veux te parler en toute liberté.

— À ce soir alors ?

Imperceptiblement Louissette regarda de l'autre côté du couloir. Claude, tout occupé qu'il était avec un client, s'aperçut quand même de leur retour.

Une demi-heure avant la fermeture, Esther dit à sa gérante :

— Nicole, je vous laisse toutes les deux maintenant que le « rush » est passé, j'ai à sortir ce soir, et je veux préparer mon souper de bonne heure.

— À demain.

— Bonsoir.

Claude, qui avait vu partir Esther, s'arrangea pour aborder Louissette à la sortie.

— L'après-midi m'a paru long, sans pause-café.

— Tu n'es pas allé au McDonald comme d'habitude ?

— Non, quand je t'ai vue partir avec Esther, j'ai décidé de ne pas y aller seul.

— Pourquoi ?

— Pourquoi pas ?

— Je ne sais pas, il me semble qu'une pause de vingt minutes ça détend, au milieu de l'après-midi, et je ne pourrais m'en priver, moi. Il ne faut plus te priver de repos, parce que je ne suis pas là voyons. Je devrai peut-être m'en aller bientôt, que feras-tu ?

— Je devrais bien m'attendre à ça de ta part, ça ne serait pas nouveau que tu me laisses tomber.

— Voyons Claude, ne déplace pas les faits. Tout d'abord, je ne te laisserais pas tomber, car je ne t'ai pas encore repris que je sache, de plus si Esther me renvoie, je n'aurais pas un mot à dire, je ne suis pas une employée permanente.

— Louissette, parle-moi franchement, crois-tu que ce serait possible nous deux, de vivre encore ensemble ?

— Claude te rends-tu compte de ce que tu dis ? Moi, je n'ai pas l'intention de faire mal à Esther, elle est trop bonne et elle ne mérite pas ça. Je te dis une chose cependant, je ne recommencerais pas une autre expérience, j'ai la ferme intention de vivre seule pour le moment.

— Ainsi tu n'écarter pas la possibilité que nous deux, un jour...

— N'espère pas trop, Claude, je ne veux pas qu'Esther souffre à cause de moi.

Ce soir-là, à la suite de Louise, Esther dit :

— Bonsoir Louise ! Mais ça te fait un beau logis, c'est incroyable de penser qu'on puisse arriver à si bien se loger dans une suite d'hôtel.

— Eh oui, et à bon compte en plus.

— Viens, assieds-toi. Je te sers quoi ?

— Une bonne tisane « tilleul et citron », tu en as ?

— Je branche la bouilloire, et je reviens.

— Par où commence-t-on ?

— Je ne sais pas, c'est toi qui voulais me parler.

— Aimes-tu toujours Claude ? Il faut que je sache, c'est sérieux.

— Oui, mais à quoi ça t'avancerait-il ?

— Je vais te le dire. Claude, depuis sa maladie, a bien changé, c'est-à-dire qu'il a pris ses distances vis-à-vis de moi. Nous vivons comme frère et sœur. Le soir, il vient me border dans mon lit et m'embrasse, mais ça ne va jamais plus loin. Il se couche toujours après moi, et souvent après que je sois endormie.

— Ma chère Esther, je ne sais pas quoi te répondre, je ne te dis pas que Claude n'a pas tenté de savoir si un rapprochement serait possible entre nous. Mais je lui ai laissé clairement entendre que, déjà, j'avais fait assez de gâchis, que je n'étais pas du tout disposée à tout chambarder encore.

— Mais si je laissais Claude que ferais-tu ?

— J'essaierais peut-être de le reprendre... peut-être.

— C'est tout ce que je voulais entendre. Fais-moi confiance Louise, il faut que Claude soit heureux, c'est ça qui compte.

— Mais toi Esther, pourquoi n'essaies-tu pas de reconquérir Luc ?

— Luc, ce n'est pas pareil, c'est un éternel adolescent, et tant que je n'aurai pas la preuve dans son comportement qu'il a changé, je ne me sentirai réellement pas attirée vers lui.

— Vaut mieux être seule, que trompée, Luc était tellement volage dans le temps que j'étais presque certaine qu'il me plaquerait un jour.

— Es-tu comme moi, trouves-tu que la vie est bête ?

— Non, je trouve simplement que la fougue de la jeunesse nous empêche de voir les embûches. Si nous avions eu à 20 ans la sagesse qui nous habite maintenant, ça n'aurait pas été pareil. Eh puis non, la nature humaine est ainsi faite, qu'il n'y a que les épreuves pour nous asseoir, et nous mettre du sérieux dans la tête.

— Moi, je suis heureuse dans un sens de voir à quoi a abouti mon comportement, ma manière de penser. J'allais dans la vie, seule avec ma fille en garde partagée. Je ne songeais nullement à refaire ma vie quand soudain, Claude s'est mis à traverser le couloir de son magasin au mien. Nous échangeions sur les manières d'élever les enfants, et de l'attitude à prendre quand nous devons les laisser aller chez leur autre parent. L'ennui que nous ressentions face à tous ces chambardements... Et puis un jour, nous nous sommes rendu compte que nos enfants étaient amis depuis qu'ils avaient fréquenté la maternelle. Ce qui devait arriver arriva, les enfants ne voulaient plus se séparer, et nous, nous sentions le besoin de vivre ensemble. Tu connais le reste.

Et Louissette d'ajouter :

— Et moi, j'irais jusqu'à dire qu'en vivant sous le même toit, les enfants se sont mieux connus que n'importe lequel d'entre nous avant de se marier à vingt ans. Et j'ose espérer que pour eux ce sera un mariage perpétuel. Ils se complètent si bien, et ils s'aiment tant.

— Oui, et je suis certaine qu'ils ne veulent surtout pas infliger à leurs enfants l'insécurité qu'ils ont vécu face à nos divorces.

— Il se fait tard, il faut que je parte, j'ai dit à Claude que j'allais voir un film. Ça m'a fait du bien de te parler Louissette.

— Puis-je continuer mes colloques avec Claude à la pause-café de l'après-midi, ou si tu aimes mieux pas ?

— Il ne faut surtout pas changer tes habitudes... Seulement, s'il y avait de nouveaux développements entre vous, j'aimerais en être avertie.

— Promis. Bonsoir Esther.

Esther entra chez elle. Claude la questionna :

— Tu as aimé ta soirée ?

— Oui, passablement.

— Je finis d'écouter « Le Point » et j'irai me coucher.

— Moi, je prends mon bain, et saute dans mon lit.

Quand Claude entra dans la chambre, Esther était déjà dans son lit. Il l'embrassa, et ramena la couverture jusqu'à son cou, la contempla un instant, lui passa la main dans les cheveux et alla prendre sa douche. Quand il eut fini, de retour dans la chambre, il se pencha pour embrasser Esther, elle ronflait déjà.

## Chapitre 10

Ce samedi-là Esther demande à Claude :

— Pourquoi te lever si tôt ?

— Je veux aller au magasin cet avant-midi, je prendrai plutôt deux heures pour dîner afin de faire une sieste après le repas.

— C'est bien ça. J'ai pris mon déjeuner, veux-tu que je te prépare le tien avant de descendre ?

— Mais non, Esther, je vais m'organiser...

Il l'embrasse, et elle part.

Esther et Nicole furent bien occupées cet avant-midi-là. Quand Louissette rentra à 13h, Esther lui dit :

— J'espère que tu as bien dormi ?

— Comme un loir.

— C'est bien, parce que la collection de New York s'envole comme des petits pains chauds, nous n'avons pas eu une minute de répit Nicole et moi. La publicité de bouche à oreille c'est ce qui marche le mieux, j'ai eu deux clientes ce matin qui avaient une amie qui était venue acheter ici l'ensemble... la robe...

— La vitrine y contribue aussi.

— Sans doute. Je me sauve, je vais aller dîner maintenant.

Esther allait mettre la clé dans la serrure quand la porte s'ouvrit.

— Claude, tu as fait ta sieste ?

— Oui, et j'allais redescendre.

— Moi, je vais manger et me reposer un peu, et j'irai aider Nicole à ranger la boutique à la fermeture.

— Embrasse-moi, chérie, je me sauve.

— À plus tard, Claude.

— C'est ça. Bye.

À la mi-temps, Claude interpelle Louissette en passant.

— Tu viens prendre un café ?

— Oui, je te suis... Ça va Mme Leblanc, je peux aller à la pause ?

— Mais oui.

Claude avait repéré une table, et apporté leurs cafés, quand Louissette l'aperçut qui lui faisait signe, tout au fond de la salle.

— Tu veux autre chose, Louissette ?

— Non, je suis trop fatiguée, j'aime mieux ne prendre qu'un café, ça va me fouetter un peu.

— Comment passeras-tu ton dimanche ?

— Pourquoi ? Ça t'intéresse ?

— Oui, tu y vois une indiscretion ?

— Pas du tout... tout d'abord, je me lèverai à... une heure confortable, je laverai ma petite lingerie et, ensuite j'irai dîner avec une amie, tu la connais... Annette Bourassa.

— Oui, je me souviens.

— Jonathan et Myriam m'ont invitée pour le souper, mais je n'ai pas encore décidé si j'irai.

— Je me disais aussi, passer toute la journée dans une chambre d'hôtel.

— Tout d'abord, ce n'est pas une chambre, c'est une suite. Les Américains désigneraient ça comme une « chambrette ». L'administratrice, que je connais bien, a fait vider les pièces de leurs meubles, et j'y ai apporté les miens, donc je me retrouve dans mes choses, et je peux y préparer mes repas dans la petite alcôve qui loge la cuisinière et le réfrigérateur, derrière des portes-jalousies.

— Ah, je ne savais pas.

— Tu pourras venir avec Esther un de ces jours.

— C'est une idée. Comme ça tu t'installes en célibataire ?

— Oui, et j'ai bien l'impression que c'est pour longtemps aussi.

— C'est vrai qu'à notre âge, qu'on appelle l'âge mûr, ce n'est pas pour rien, notre optique change bien souvent.

— À 20 ans, c'est ce qu'il nous manque le plus, face à notre comportement, mais comme me disait Esther : « Nous devons aux épreuves de la vie, cette pondération qui nous envahit à 50 ans ».

— Esther a bien raison, il n'y a que les épreuves pour nous faire réfléchir, et tout remettre en question. J'en ai connu quelque chose durant ma maladie.

— Claude, nous avons... j'ai dépassé de dix minutes le temps alloué à la pause-café, il faut que je retourne, regarde Nicole, elle est débordée. Bye, à lundi.

— Oui, c'est ça, à lundi.



## Chapitre 11

Claude rentra à son magasin, remit de l'ordre dans les tablettes avec Serge, aida Paul à faire la caisse, et ferma boutique.

Esther, qui était descendue une heure avant la fermeture, faisait la même chose avec sa gérante, après le départ de Louissette.

— Tu as fini, Esther ? Je t'attends pour monter.

— Ça ne sera pas long, le temps d'habiller le mannequin dans la vitrine, c'est dimanche demain, il faut exposer la marchandise.

— Je comprends. Cet ensemble, ça va en faire rêver plus d'une.

— C'est ça que je veux, aussi !

Après le souper Esther propose à Claude d'aller chez leurs amis Zarif et Melissa Tadros (le ministre orthodoxe et sa femme) :

— Melissa m'a appelée cet après-midi pour nous inviter et j'ai dit que je rappellerais à 19h, si tu voulais venir.

— Appelle, je ne les ai pas vus depuis mon séjour à l'hôpital, je leur dois une visite de santé comme disait ma mère.

— C'est vrai, ils sont venus souvent à l'hôpital, et ils sont bien charmants tous les deux.

La soirée se passa dans la bonne humeur et l'amitié. Quand ils furent sur leur départ, Zarif les invita à l'office du lendemain :

— Le Métropolitain y sera, et l'organiste a préparé un programme d'orgue grandiose.

— Nous nous amènerons, c'est promis, dit Esther en partant. Le lendemain à peine revenus à leur appartement après l'Office, ils prirent un bon dîner et bientôt le Père Zénon arriva.

— Bonjour Père.

— Bonjour Esther.

— Venez, nous étions au salon à prendre une tasse de thé. Vous en voulez une ?

— S'il vous plaît.

— Bonjour Claude ! Quel temps magnifique !

— Oui, c'est ce que nous disions Esther et moi en revenant de la Cathédrale Saint-Georges.

— Vous continuez d'y aller le dimanche ?

— Nous n'y étions pas allés depuis mon hospitalisation, et les Tadros, que nous sommes allés voir hier, nous avaient spécialement invités à y aller aujourd'hui, vu que le Métropolitain présidait la cérémonie, et que l'organiste avait mis ses plus belles partitions au programme. Ce fut sans conteste une cérémonie à caractère religieux comme je les aime.

— Moi aussi, j'ai bien aimé.

— Parlez-moi de vous deux. Toujours aussi près l'un de l'autre ? Pas de dissidence ?

— Pas vraiment, non... Des interrogations, peut-être, dit Esther.

— Comme quoi par exemple ?

— Je voudrais savoir si Claude est heureux avec moi, oui, s'il n'aimerait pas mieux reprendre avec Louissette ?

— À toi de répondre, Claude.

— Pour être franc, j'ai pensé, quand j'ai su que Jules avait laissé Louissette, que ce serait peut-être intéressant de reprendre nos relations, mais je me suis vite rendu compte que la chose ne serait pas possible pour le moment. Louissette, c'est mon premier amour, et elle est la mère de mon enfant, mais c'est aussi celle qui a laissé le foyer, sans se soucier de l'enfant qu'elle abandonnait.

Elle a été des années à recevoir Jonathan sans enthousiasme. Elle écourtait souvent sa semaine de garde, et venait me le reconduire le vendredi au lieu du dimanche, pour se libérer, et mieux suivre son Jules les fins de semaine.

Non, sincèrement j'ai essayé de la comprendre, et je crois que jamais j'y arriverai.

Je me demande, si je la connaissais vraiment, ou si dans la fougue de ma jeunesse je ne l'ai pas aimée sans savoir pourquoi. C'est sans doute cette incertitude qui me pousse à l'interroger sur son devenir, et à rechercher sa présence depuis qu'elle travaille à la boutique d'Esther.

— Alors Claude, tu ne tiens pas à renouer avec Louise ?

— Non pas vraiment, je crois que ça n'irait plus du tout, les deux. Je ne pourrais pas te quitter Esther, et je ne le ferai pas, à moins que tu me le demandes.

— Zénon, tu ne parles pas ?

— Je n'ai rien à dire pour le moment. C'est vous qui avez à m'en apprendre.

— Moi, dit Esther, je ne désire qu'une chose, que Claude soit heureux.

— Tu es pour moi la compagne compréhensive et aimante que j'ai toujours espérée, pourquoi veux-tu que j'essaie un rapprochement qui n'a plus de sens pour moi ?

— Nous sommes tous les deux des croyants et des priants. Voistu un moyen pour nous de réintégrer le bercail, Zénon ?

— Tout d'abord, pour moi, vous n'avez pas abandonné l'Église, puisque vous fréquentez Saint-Georges, c'est à vous de chercher un moyen terme pour vivre en harmonie avec votre conscience, puisque c'est bien de ça qu'il s'agit. Je puis vous dire que j'ai connu des gens qui ont vécu sous le même toit pendant des années, sans pour autant venir en contradictions avec leur conscience.

Le Père Zénon poursuit :

— Discutez, parlez-vous, examinez la situation, soupesez votre appétit sexuel, analysez-vous; l'amour que vous avez l'un pour l'autre est-il assez profond pour que vous renonciez à une vie

sexuelle active, et demeuriez ensemble quand même ? C'est à vous de décider, et en toute franchise dire à l'autre ce que vous aimeriez qui soit. Quoique vous décidiez, soyez assurés que je serai toujours votre ami. Maintenant, je vous prie de m'excuser, demain, je dois dire la première messe à 6h au Monastère, et j'ai encore une lecture à faire avant d'aller au lit. Je vous remercie pour le bon souper Esther.

Claude lui donne une franche poignée de main, et lui promet d'aller le voir bientôt.

Esther le remercie de sa visite, et lui dit bonsoir.

Quand la porte se referma sur leur ami, Esther et Claude tombèrent dans les bras l'un de l'autre et pleurèrent longuement.

Claude se ressaisit le premier et embrassa Esther en lui disant :

— En ce moment ça nous serait facile de vivre comme frère et sœur, tu sais chérie.

— Que veux-tu dire ?

— Depuis mon retour de l'hôpital, tu dois avoir remarqué que je n'ai pas osé me rapprocher de toi, ce n'est pas parce que je t'aime moins Esther, c'est que je suis incapable de performer. J'en ai parlé au médecin, qui m'a dit que ça se voit assez souvent chez quelqu'un de mon âge, au moment de l'andropause.

— Ainsi ce n'est pas la liberté recouvrée de Louissette qui est cause de ton refroidissement ?

— Mais non, c'est une impuissance que je ne comprends pas. Crois-moi Esther, je t'aime profondément et Louissette ne stimule seulement pas mon ego. J'ai beaucoup parlé avec elle ces temps-ci, je lui ai même demandé si elle souhaitait un rapprochement entre nous un jour. Elle m'a dit que pour le moment, elle voulait savourer sa liberté au maximum et que de plus, elle te considérait trop pour te faire de la peine.

— Depuis, nous n'avons plus parlé de nous quand nous nous rencontrons, une seule chose nous rapproche cependant : nos petits-enfants.

— Mais pourquoi lui avoir demandé si elle espérait un rapprochement un jour ?

— Ici Esther, je vais être obligé de te révéler ce qui m'a poussé à parler à Louissette en ce sens. Je croyais voir monter en moi la sève de mes 20 ans, auprès de cette Louissette que j'ai aimé assez pour l'épouser un jour. Mais il n'en fut rien, et j'en fus quitte pour me rendre à l'évidence : mon impuissance est là, et je dois l'assumer.

— Claude, au lieu de tous ces détours, qui m'ont tellement affectée, si tu m'avais avoué ton inquiétude, crois-tu que mon amour pour toi en eut été diminué ? Tu savais pourtant comme j'ai hésité à légaliser notre union, et lorsque je t'ai annoncé ce jour de Noël là que j'y consentais, tu m'as dit que toujours tu t'efforcerais de me prouver que j'avais raison de t'accorder ma confiance. Cette occasion s'est présentée depuis ton retour de l'hôpital, et qu'as-tu fait ? Tu t'es replié sur toi-même, et tu as cherché à te revaloriser à tes yeux, sans te soucier de ce que moi, j'en pensais. Claude, il me semble que tu aurais dû commencer par m'avouer ton désarroi après avoir consulté ton médecin.

Une amitié amoureuse, pleine de tendresse, me comblerait de joie autant sinon plus que des prouesses sexuelles qui m'ont toujours laissée un peu perplexe, côté conscience.

— Toi aussi ?

— Oui, et je me suis expliquée que ceci est dû à notre éducation, notre formation morale et religieuse, qui demeurent en nous malgré le refoulement que nous leur avons imposé.

— Tu as peut-être raison, j'avoue que je ne suis jamais allé si loin dans mon interrogation sur mon avenir.

— Il le faut Claude si tu veux entreprendre le dernier volet de ta vie en toute sérénité.

— Veux-tu m'aider dans ce cheminement Esther ?

— Je te suis profondément attachée Claude, et c'est main dans la main, et à cœur ouvert que je veux continuer de vivre avec toi.

— Chère Esther, je t'aimerai toujours, embrasse-moi.

— Comme il faut que je continue de travailler et que demain ce n'est pas congé, je vais prendre mon bain et me coucher.

— C'est ça, j'écoute les nouvelles à la télé, et ensuite je ferai de même.

— Bonsoir Esther, dit Claude en fermant la lumière.

— À demain, Claude. Dors bien.

Pendant au-delà d'un an, Claude et Esther continuèrent de vivre ensemble comme frère et sœur, sans jamais se départir de la tendresse qu'ils avaient l'un pour l'autre.

Ce lundi-là Claude dit à Esther, je n'irai pas à mon magasin cet après-midi, je veux aller voir Zénon.

— Dois-je t'attendre pour souper ?

— Mais oui, voyons.

## Chapitre 12

— Bonjour Zénon.

— Bonjour mon ami. Comment vas-tu ?

— Ah, tu sais, la crise cardiaque a laissé des séquelles, et je suis bien vulnérable, la moindre contrariété augmente mes pulsations de façon dangereuse; la semaine dernière, j'ai dû avoir recours à la nitro plusieurs nuits de suite. C'est pour te parler de tout ça et, pour te demander de me donner le sacrement du pardon que je suis venu aujourd'hui.

— Passe à mon bureau, c'est ici.

— Ainsi, ça ne va pas ?

— Non, je crains une nouvelle crise, et c'est pourquoi, je suis venu te voir, tu me connais bien Zénon, j'ai toujours mis mon âme à nu devant toi, et aujourd'hui, je viens te dire qu'Esther et moi nous avons mis en pratique les conseils que tu nous avais donnés afin de continuer de vivre ensemble.

Depuis bientôt un an, d'un commun accord, nous avons convenu de vivre l'un à côté de l'autre comme frère et sœur. Je veux que tu saches tout ceci afin que si je devais disparaître, tu puisses chanter mon service sans arrière-pensée.

— Mon cher Claude, je vais passer mon étoile et t'absoudre de toutes tes fautes, si tu veux t'agenouiller sur ce prie-Dieu qui est là. Maintenant, je t'invite à venir communier à la messe que je dois dire à 16h.

— Merci, mon Père.

Claude arriva à l'appartement vers 18h, serein et gai, comme jamais Esther ne l'avait vu depuis longtemps.

— Esther, je viens d'entendre la messe au Monastère et comme j'avais reçu le sacrement du pardon auparavant, j'ai communié.

— Il y a longtemps que j'ai tout fait ça moi, ainsi nous pourrons aller entendre notre messe dominicale le samedi à la cathédrale après la fermeture de nos magasins, qu'en penses-tu ?

— Mais oui, c'est ça.

— Que veux-tu manger ?

— Il me semble que ce serait bon une tranche de jambon avec de la salade aux choux-fleurs.

— C'est justement ce que j'allais t'offrir, j'ai des patates pilées en plus.

— Nous avons un souper que plusieurs nous envieraient.

— Là, tu dis vrai, Claude, un thé au citron ?

— S'il te plaît. Attends, c'est moi qui ferai le service, dit Claude en allant chercher la théière qu'Esther venait de remplir.

— Que dirais-tu d'une coupe d'ananas broyés pour le dessert ?

— Ton truc avec des guimauves et de la crème sure ?

— Oui.

— Bien sûr que j'en veux !

## Chapitre 13

Un mois plus tard, vers 2h du matin, Esther est réveillée en sursaut par les râlements de Claude.

— Qu’as-tu mon chéri ? Tiens, glisse cette pilule sous ta langue.

Sans tarder, Esther se rue sur le téléphone et demande du secours. Urgence-Santé arrive en quelques minutes, Claude est transporté à l’Hôpital Général. Pendant qu’on s’occupe de Claude, Esther appelle le Père Zénon.

Il s’amène à l’hôpital, et Esther obtient qu’il aille auprès de Claude le temps de lui serrer la main et de le bénir.

Ensuite, Zénon voulut ramener Esther à son logis, mais elle refusa, afin de voir le cardiologue. Ce qu’elle apprit ne la rassura pas beaucoup. Claude faisait un infarctus. Le malade serait gardé aux soins intensifs pour une semaine, et alors, il serait plus facile au médecin de se prononcer.

— Pour le moment, je vous engage à aller vous reposer, et ne revenez pas avant 18h, il sera en état de vous dire quelques mots à ce moment-là. Si ça peut vous rassurer, je demeure à l’hôpital toute la journée et si je voyais que votre malade changeait, je vous ferais venir sur le champ.

— Je vais suivre votre conseil docteur, c’est vrai que je me sens bien fatiguée, et je pars, mais avec votre promesse que vous m’appellerez à la moindre alerte.

— C’est ça, allez maintenant.

En entrant chez elle, Esther appela Jonathan, et lui dit que son père avait fait un infarctus la nuit d’avant.

— Je me rends à l'hôpital immédiatement.

— Soit, mais j'y retournerai vers 18h, le médecin m'a promis qu'à la moindre alerte, il m'appellerait, s'il y avait lieu.

— Alors, moi, j'irai quand même cet après-midi, et j'attendrai que l'on m'autorise à le voir, lui dit Jonathan.

— Moi, je tente de me reposer et je me rendrai à l'hôpital dès que je le pourrai.

— C'est ça, à plus tard.

Myriam, qui avait tout entendu, embrassa Jonathan quand il eut raccroché, et après un moment de silence, lui dit :

— Pauvre chéri, comme tout ça est pénible à vivre.

Quand Jonathan arriva à l'hôpital, le médecin accourait d'urgence auprès de Claude. Celui-ci vit entrer Jonathan, mais quand ce dernier s'approcha du lit pour lui donner la main, Claude expira.

En se retournant, Jonathan aperçut Esther qui pleurait. Elle était entrée sans que personne ne s'aperçût de sa présence, et elle avait vu mourir Claude.

Jonathan récita une prière auprès du corps inerte de son père et prenant la main d'Esther il l'amena hors de la chambre.

Ils se rendirent aux bureaux d'admission signer les papiers, et appelèrent l'entrepreneur de pompes funèbres pour qu'il vienne réclamer le corps.

— Nous n'avons plus grand-chose à faire ici, maintenant.

— Je veux le revoir une dernière fois, allons à la chambre mortuaire.

— Si tu y tiens, je t'accompagne.

C'était touchant de voir Esther stoïque et pâle regarder le visage de Claude émergeant du drap blanc que l'infirmière venait de replier.

— Comme il semble reposer en paix. Dieu ait son âme, dit Esther.

— Il vaut mieux repartir maintenant Esther, lui chuchota Jonathan.

Elle pose un dernier baiser sur le front de son compagnon, et se hâte vers la sortie.

Les funérailles eurent lieu à la Chapelle du Monastère. L'éloge funèbre du Père Zénon fit bien comprendre les sacrifices inouïs que Claude et Esther s'étaient imposés depuis la première attaque, afin de vivre en parfaite harmonie avec la morale chrétienne, tout en continuant d'habiter sous le même toit. Les révélations, sans aller plus loin, laissaient bien entendre que sans l'aide soutenue d'Esther, le renoncement eut été beaucoup plus pénible pour Claude.

La cérémonie terminée, un long cortège reconduisit le corps de Claude au Cimetière de l'Est.

Esther, qui avait tenu à ce que Louissette l'accompagne dans la limousine en compagnie de Jonathan et Myriam, reprit le chemin de ses appartements avec eux, suivis de quelques parents et amis.

Un goûter commandé la veille par Esther au traiteur « Comme Chez Nous », leur fut servi vers 18h, Myriam s'étant chargée d'avertir le traiteur de leur arrivée.

Esther, triste, mais sans ostentation, parlait avec chacun, et se pliait volontiers à leur besoin de connaître le déroulement de la maladie de Claude.

Vers 21h, Myriam, habilement, amena les invités à se retirer pour laisser se reposer Esther. Jonathan proposa d'amener Esther avec eux, mais elle préféra demeurer chez elle.

Dans les semaines qui suivirent, Jonathan s'occupa de mettre en vente le commerce de son père, et de régler sa succession, en suivant les volontés de Claude dans son testament.

## Chapitre 14

C'est Luc qui acheta le commerce de Claude, mais il s'en remettait M. Paul Boutet pour tout, et ne venait s'enquérir de la marche des affaires qu'une ou deux fois par semaine. Comme il venait toujours à la fermeture, il rencontrait Esther qui finissait elle aussi. Ils faisaient un bout de chemin ensemble, et arrivés aux ascenseurs, Esther prenait celui qui montait, et Luc, lui, descendait au garage pour prendre son auto et filer chez lui.

Ce 15 août 1987, Luc s'était amené plus tôt que d'habitude au commerce, et il traversa le Mail pour aller voir Esther.

— Aujourd'hui j'ai le cœur à la fête, j'aurais le goût de souligner l'anniversaire de notre fille – 25 ans, déjà.

— Si tu voulais m'accompagner, nous pourrions les inviter, elle et son mari, à venir fêter chez les Filles du Roy.

— Ce n'est pas possible, Jonathan amène Myriam quelque part souper en amoureux, mais il m'a promis de passer chez moi durant la veillée afin que je puisse embrasser Myriam et lui remettre son cadeau. J'ai commandé un gâteau, et nous sablerons le Champagne, pourquoi ne pas te joindre à nous ?

— Mais je n'ai pas de cadeau d'acheté, je pensais lui remettre un chèque comme je le faisais auparavant.

— Tu n'as pas à changer tes habitudes, ce sera bien ainsi.

— J'accepte d'aller chez toi, avec plaisir, mais toi consentiras-tu à venir souper avec moi au « Goret Rose » ici dans le Complexe, avant.

— Mais oui, ça me plaît.

— Alors, à la fermeture, je t'amène.

— C'est ça, à tout de suite.

Ils mangèrent d'un bon appétit et parlèrent surtout de Myriam, des triplets et de Jonathan. Vers 20h, Esther invita Luc à la suivre à son appartement du 15<sup>e</sup>. C'était la première fois qu'il y venait.

— C'est splendide chez toi Esther !

— Oui ? Tu aimes ça ?

— Le jour, la vue sur la montagne, ça doit être splendide ?

— C'est Claude qui avait su que le libraire laissait son logement et comme nous voulions nous rapprocher tous les deux de notre travail, nous nous sommes empressés de le louer. En hiver c'est bien appréciable de ne pas avoir à sortir au dehors pour aller travailler. Et, je n'ai que l'embaras du choix quand je veux sortir le soir, j'emprunte le métro pour me rendre la Place des Arts ou encore pour aller voir un film dans les nombreux cinémas souterrains.

— Définitivement, c'est une fameuse idée que vous avez eue de vous installer ici.

— Je t'offre un digestif ?

— J'aimerais bien une eau Perrier, si tu en avais.

— Certainement, c'est ce que je prendrai aussi. J'en ai au réfrigérateur.

— Alors je te suis à la cuisine, laisse-moi apporter les verres au salon.

— Merci.

— Sais-tu, s'il y avait un bachelor de libre dans le coin, j'aimerais bien m'y installer.

— Tu n'as qu'à voir l'administrateur et faire ta demande, il y en a toujours de libre, ce n'est pas comme un grand logement.

— Je dis ça, c'est parce que les ingénieurs-conseils qui m'emploient déménagent ici cet automne. Je pourrais vendre mon condo dans le Vieux et m'installer au Complexe de la Place.

— Certainement, et tu n'aurais pas à chercher bien longtemps. Ta décoratrice de fille t'organiserait un bachelor comme tu n'en as jamais vu. C'est elle qui a tout décoré ici.

— Pas possible, lundi prochain je vais aller demander à l'administration de me retenir le prochain bachelor qui deviendra libre.

— On a sonné, ce doit être eux !

— Bonsoir ma chérie, HEUREUX ANNIVERSAIRE.

— Bonsoir Jonathan, merci de l'avoir amenée.

— Tiens, mais c'est... papa Luc.

— Oui ma fille, que je t'embrasse à mon tour ! Salut Jonathan.

— Bonsoir Luc.

Pendant que les trois discutent et s'animent au salon, Esther a allumé les chandelles du gâteau à la cuisine, et elle s'amène avec des amuse-gueules bien disposés sur des plateaux en cristal.

— Jonathan, tu veux bien aller ouvrir la bouteille de Champagne, lui demande Esther.

— Si tu as besoin d'aide, je peux y aller.

— Fais donc ça, Luc.

Les hommes revinrent. Jonathan, avec le Champagne, emplit les coupes qu'Esther avait disposées sur la crédence. Luc s'amena avec le gâteau en chantant : « Ma chère Myriam, c'est à ton tour de te laisser parler d'amour ». Myriam éteignit les chandelles d'un seul souffle. Tous prirent une pointe de gâteau et sablèrent le Champagne.

Jonathan et Myriam proposèrent de jouer au Yum. Chacun se récréa sincèrement. Esther et Luc se firent bien taquiner pour leur piètre performance. Luc leur rétorqua : « La prochaine fois, je vous promets que nous vous ferons baisser pavillon ».

— C'est ce que nous verrons, lui dit Jonathan.

— Si tu veux devenir un « pro » il faudrait penser à aller te reposer, mon chéri, dit Myriam à son mari.

— Mais oui, nous partons Mimi.

Ils embrassent Esther, la remercient pour ses gentilleses. Myriam embrasse Luc et lui dit de venir voir les triplets. Jonathan d'ajouter : « C'est vrai, il faut te hâter de venir les voir, sinon tu vas te retrouver en face d'adolescents que tu ne reconnaîtras plus. »

— J'irai la semaine prochaine, je vous le promets.

— Salut, Luc, nous t'attendons.

Un dernier bonsoir et les enfants étaient partis.

Luc se retira à son tour, non sans avoir remercié Esther de l'avoir invité à se joindre à eux.

— Je pense que Myriam a été grandement touchée par cette réunion, et c'est pour ça que j'ai voulu que tu sois là.

— Ce fut bien sympathique, et j'ai beaucoup apprécié moi aussi d'être venu. Au revoir, Esther.

— Bonsoir Luc, à bientôt.

## Chapitre 15

Esther referma la porte sur un Luc songeur et bien triste...

Dans l'ascenseur Luc pensait : « Déjà 25 ans, ah, s'il m'était donné de rattraper 22 années... »

Rendu au sous-sol, il prit sa voiture, et s'amena chez lui sans enthousiasme. Il se jeta sur son lit, sans se dévêtir et s'endormit. Quand il se réveilla, il faisait déjà jour. Vite, il prit un bain chaud et retourna se coucher... Il était tout près de 13h quand il se leva pour de bon.

Il décida d'aller dîner chez les Filles du Roy, et après, erra dans les rues du Vieux-Montréal, et imperceptiblement il prit la rue McGill vers le nord.

Vers 17h, il s'engouffrait dans un des cinémas de la rue Sainte-Catherine. C'est à peine s'il avait suivi l'intrigue du film, il avait plutôt repassé sa vie, assis dans le noir :

« Pourquoi avoir abandonné femme et enfant pour courir après une jouvencelle ? Je suis bien attrapé maintenant, Suzanne m'a plaqué, et j'aurai bientôt passé le cap de la cinquantaine, errant sans but. Si Esther m'avait pardonné ? Pour ça je le pense, mais souhaitez-elle me reprendre ? Demain, je vais aller voir l'administrateur du Complexe de la Place, il faut que je m'installe près de mon commerce, et surtout près de mes patrons. »

Après avoir appelé l'administrateur, il s'amena à son bureau le lendemain juste avant le lunch.

— Bonjour M. Duhameau, veuillez vous asseoir.

— Merci.

— Savez-vous que vous êtes tombés pile ce matin, lorsque vous m’avez appelé, j’avais dans mon bureau un homme qui voulait résilier son bail. Il lui faut retourner à Toronto, son stage étant fini ici au siège social de la compagnie.

— Seulement c’est un trois pièces au lieu d’un bachelor.

— Mais je suis preneur quand même, puis-je le voir ?

— Il est situé au 20<sup>e</sup> étage, côté sud, suivez-moi, je vais vous faire visiter.

— Voici, comment trouvez-vous ça ?

Je crois que je m’y plairais.

— Le locataire a déjà commencé à emballer ses choses, le logement sera libre samedi.

— Ce sera parfait, je pourrai ainsi faire laver les murs avant le 1<sup>er</sup> septembre.

L’administrateur referma la porte, et ramena Luc à son bureau pour lui remettre un reçu pour le mois de septembre, et une lettre attestant que le 2018 lui est alloué avec option de renouveler dès l’expiration du présent bail.

Luc était fou de joie, il ne put s’empêcher d’aller annoncer la nouvelle à Esther.

— Bonjour Esther, tu ne sais pas ce qui m’arrive ?

— Non.

— Je viens de signer mon bail pour un trois pièces au 2018.

— Oui ? dit seulement Esther, imperceptible. Vas-tu avoir besoin de faire peindre ou si tu vas faire laver seulement ?

— Je crois que je n’aurai pas besoin de peindre, et pour laver ça me connaît, je vais le faire.

— Le présent locataire ne pensait pas repartir pour Toronto si tôt, il avait fait faire le ménage en juillet.

— Mais c'est une vraie aubaine.

— Je comprends, dès que j'aurai les clés, je te ferai visiter, si ça t'intéresse.

— Mais oui, j'irai, je te le promets.

— Bon, il faut que je me sauve, je n'aurai pas le temps d'aller voir M. Boutet, je n'ai pas encore travaillé pour mes patrons aujourd'hui. Au revoir.

— Bonjour Luc, à bientôt.

« Elle m'a dit à bientôt ?... »

Il partit arpenter un terrain situé dans les Laurentides.

Vers 20h en arrivant chez lui, Luc s'empressa d'appeler Myriam.

— Bonsoir, madame, j'aurais besoin d'une décoratrice.

— Oui, pour qui ?

— Mais pour moi. Le 1<sup>er</sup> septembre, j'emménagerai au 2018 du Complexe de la Place.

— Oui, au Complexe ?

— Tu as bien entendu.

— Est-ce que maman le sait ?

— Oui, c'est elle qui m'avait conseillé d'aller voir l'administrateur et ce midi quand j'ai été certain de mon acquisition, je suis allé lui en faire part. Maintenant, il me reste à vendre mon condo.

— Comptes-tu te meubler à neuf ou si tu apportes tes meubles ?

— Je prendrai ceux qui me seront indispensables et les autres j'en disposerai.

— Ah ça, c'est une bonne nouvelle, penses-tu avoir besoin de mon aide ?

— Mais oui, j'aimerais bien, seulement je n'ai pas encore la clé, le présent locataire ne partira pas avant samedi.

— Dès que tu auras la clé, appelle-moi. Après avoir vu ton nouveau logement, je pourrai faire des suggestions quant aux meubles qu'il te faudra garder.

— Je te remercie, je n'y manquerai pas. Il est déjà 20h30, je n'ai pas pensé te demander des nouvelles de Jonathan et des enfants.

— Ils sont bien. Tu viendras les voir ?

— Oui, je n'y manquerai pas.

— Au revoir.

— Qui c'était ? demande Jonathan.

— Mon père, il déménage.

— Où va-t-il ?

— Il vient de louer un trois pièces au Complexe de la Place.

— Pas possible !

— Et ça sur le conseil de ma mère, en plus.

— Mais, ça va bien de ce côté-là !

— Peut-être, nous verrons bien.

— Tu as raison, le temps sait si bien arranger les choses.

## Chapitre 16

— Bonjour Louissette.

— Bonjour Esther, répond Louissette qui arrive de vacances.

— Inutile de te demander si tu as passé de belles vacances, ta mine radieuse nous en dit long.

— Ça se voit tant que ça ?... Je dois t'avouer que j'aimerais bien y retourner, ce fut trop court.

— Toi, tu as fait une rencontre ?

— Oui, et le plus beau dans tout ça, c'est que j'aurais pu le rencontrer ici même à l'Hôtel Bonaventure où il a un pied-à-terre. Sa profession l'oblige à se déplacer constamment entre Miami et Montréal. À Miami Beach, il loue une chambrette sur la plage du Di Lido, tout près de la piscine. Le matin de bonne heure, il allait faire une ou deux longueurs de piscine avant de se rendre à son travail. Moi je me promenais sur les remblais, il me saluait, et repartait aussitôt pour son travail.

Louissette poursuit :

— Comme il y a toujours quelques distractions d'organisées au « Moulin Rouge » de l'hôtel, j'y allais et un soir j'ai gagné au bingo. J'ai dû aller chercher mon prix sur la scène de l'amphithéâtre. Quand je suis revenue à ma table, qui est-ce que je vois ? Mon nageur du matin qui s'approche et me demande s'il peut s'asseoir avec moi. Il m'offre une consommation, et nous jouons au bingo toute la soirée.

— Venez-vous souvent ici ? questionne-t-il.

— À tous les soirs, et vous ?

— C'est la première fois, je venais à peine de m'installer au bar quand je vous ai vu aller chercher votre prix.

— Demain c'est un film qu'ils doivent nous présenter, et mercredi c'est la soirée de danse.

— Oui ? Vous aimez danser ?

— À l'occasion.

— Alors, donnons-nous rendez-vous ici pour mercredi, me propose-t-il.

— Soit, je viendrai.

— C'est ainsi que commencèrent nos sorties, ensuite nous sommes allés aux courses de chiens, puis aux courses de chevaux, le dimanche. Il possède une agence de voyages, et est aussi un agent immobilier. J'avais donc toutes mes journées libres pour me reposer au bord de la piscine, et le soir, nous sortions. Quand j'ai quitté Miami, il m'a dit que je le reverrais bientôt, une transaction immobilière l'obligeant à venir à Montréal à la fin du mois.

— Ça alors, pour une nouvelle, c'est une nouvelle.

— Voilà pourquoi je suis si radieuse comme tu dis.

— Ne me dis pas le contraire.

— J'avoue qu'un peu d'attention, c'est bien réconfortant, je m'y étais presque habituée.

— Et toi Esther, il me semble que le soleil d'hiver t'a caressé le visage à ce que je vois.

— Parce que tu as remarqué ? Eh oui, je fais du ski de fond et avec Luc, je suis allée à l'Île Notre-Dame et au Mont Royal.

— Avec Luc ?

— Tu as bien entendu, et j'y prends goût en plus.

— Je suis contente pour toi Esther.

— Voici Nicole qui revient, je pense que je vais aller à mon appartement quelques instants, et je reviendrai l'aider à faire la caisse. À tantôt Louisette.

## Chapitre 17

Ce que Louisettes ignorait, c'est qu'Esther allait préparer un souper pour deux chez elle.

Elle revint faire la caisse avec Nicole, et Luc vint la rejoindre après être passé à sa boutique échanger quelques mots avec son gérant M. Boutet.

Comme Luc s'approchait d'Esther, Louisettes l'entendit lui dire :

— Tu es certaine que tu n'aimerais pas mieux aller souper au Complexe Desjardins ?

— Mais non, j'ai tout préparé cet après-midi, nous n'aurons qu'à nous attabler et manger.

— Ah, puisque tu préfères ça, je n'insiste pas.

— Bonsoir Nicole, vous n'aurez qu'à fermer la porte à clé, je quitte maintenant.

— Bien Madame, merci.

— Au revoir Louisettes.

— Bonsoir Luc. Bonsoir Esther.

En montant dans l'ascenseur Esther dit à Luc :

— Devine ce que nous mangerons, un de tes plats favoris ?

— Pas des escalopes de veau et de porc ?

— Oui, je me suis rappelé comme tu aimais ça dans le temps, et j'ai pilé les pommes de terre et les carottes avec de la crème.

— Yum, Yum, ce que je vais me régaler, j'en ai l'eau à la bouche.

Rendue au logis, Esther demande à Luc :

— Veux-tu prendre ton vin en mangeant ou si tu préfères le prendre tout de suite.

— En mangeant s’il te plaît.

— Si tu veux bien porter ce carafon sur la table, demande Esther en le retirant du réfrigérateur. Je sors nos assiettes du micro-ondes et les apporte.

— C’eut été une erreur d’aller au restaurant, quand c’est si bon ici, dit Luc en mangeant d’un bon appétit.

— J’étais certaine de ne pas me tromper en préparant ce plat.

— Merci Esther, dit Luc en lui prenant la main qu’elle tendait pour ramasser les assiettes, tu veux que je t’embrasse ?

— Pourquoi me le demander puisque tu l’as déjà fait ? dit Esther en allant chercher le dessert.

— Alors je recommence ? dit Luc en la rejoignant au comptoir de la cuisine.

— Grand enfant tu fais, lui dit Esther en l’embrassant à son tour.

— Veux-tu brancher la bouilloire pour le thé ? Est-ce que tu désires une pointe de tarte aux pommes ou aux pacanes ?

— Je préfère aux pommes.

— Alors je la réchauffe au micro-ondes, et j’y ajoute une tranche de fromage.

— Tu te souviens de ça aussi ?

Luc passa son bras au tour de la taille d’Esther, et lorsqu’il se pencha pour l’embrasser dans le cou, il pleurait.

— Luc, pourquoi pleurer, moi je suis tout heureuse ce soir. Allons manger notre pointe de tarte, et ensuite nous prendrons le thé au salon. C’est ça, mais... ah oui tu aimerais mieux prendre ton thé en mangeant, je me souviens maintenant que tu me disais étouffer si tu n’avais pas ta tasse à proximité.

Quand Esther eut desservi, et tout rangé dans le lave-vaisselle, ils passèrent au salon. En s’asseyant sur le divan, Esther prit un

album de photos et invita Luc à y jeter un coup d'œil. Assis tout près d'elle, il regardait de page en page défiler leur vie figée sur pellicule. Ici, leur petite Myriam assise sur les genoux de Luc, confiante et heureuse, et ensuite les pages montraient l'enfant seule, ou dans les bras d'Esther, ou tenant un ours en peluche.

Soudain Luc se leva et dit à Esther :

— Je ne peux plus voir ça, ça me fait trop mal. Quand je pense au père irréfléchi que j'ai été, il me semble que jamais Myriam pourra me pardonner.

— Moi, je pense au contraire que c'est fait depuis longtemps, et que Myriam te l'a bien prouvé dernièrement.

— Comment ça ?

— Quand Suzanne t'a quittée, elle savait pour l'avoir subi jadis, dans quel état tu te trouvais, et c'est pour ça qu'ils t'ont accueilli si gentiment chez eux.

— Esther, si tu pouvais toi aussi me pardonner, je pourrais vivre mieux avec moi-même, ça n'effacerait pas le passé, mais quel élan ça me donnerait pour entreprendre l'avenir.

— Tu peux être tranquille, moi aussi j'ai pardonné, et dis-le-moi si je me trompe, mais je pense que les épreuves de la vie t'ont rendu plus conséquent dans tes actes.

— Ah, pour ça oui, je me suis dit puisqu'il est trop tard pour défaire ce qui a été fait, pourquoi ne pas essayer de rattraper ce qui reste, et là je suis sincère en te disant ça Esther.

— Je te crois, dit-elle en se rapprochant de Luc pour l'embrasser.



— Déjà 23h Esther, te rends-tu compte comme la soirée a passé vite.

— Oui, et, je vais te laisser aller maintenant.

— Tu as raison, demain je dois me lever à 5h. J'ai à me rendre arpenter des terrains à Bromont.

Luc prit Esther dans ses bras et l'embrassa et ensuite lui demanda :

— À quand notre prochain rendez-vous ?

— Convenons de souper ensemble chaque fois que tu viendras à ton magasin discuter avec M. Boutet.

— Quelle bonne idée, entendu. Bonsoir chérie, un dernier baiser.

Il passa la porte.

Esther éteignit la lumière de l'entrée, ramassa les verres au salon, les déposa dans le lave-vaisselle, et régla la machine pour le lavage.

Elle se déshabilla, prit un bain et se coucha. À 2h, elle n'avait pas encore fermé l'œil. Elle sentait que les événements se précipitaient, elle voulait poser des gestes qui lui assureraient à jamais le retour de Luc, mais comment s'y prendre ? Plusieurs hypothèses se présentaient à son esprit, et soudain elle pensa au Père Zénon, j'irai le voir demain après-midi, et lui parlerai de mon plan.

## Chapitre 18

— Bonjour Père Zénon, excusez-moi de venir vous déranger.

— Vous ne me dérangez pas Esther, je ne suis jamais trop occupé pour recevoir mes amis.

— Merci, ça me met plus à l'aise.

— Ainsi Esther vous avez renoué avec Luc. Et vous en êtes heureuse ?

— Heureuse et perplexe à la fois.

— Pourquoi perplexe ?

— Parce que j'ai toujours peur que Luc aille courir d'autres jupons. Son métier le contraint à voyager beaucoup, et dans le temps, je me rappelle l'avoir vu si souvent revenir à la maison fébrile et encore tout abasourdi de l'aventure à laquelle il avait dû s'arracher.

— Mais ne m'avez-vous pas dit que vous le trouviez assagi et repentant ?

— Pour ça, oui.

— Alors ?

— Savez-vous ce que j'ai imaginé ? Je veux garder mon statut de divorcée vis-à-vis de lui, même que je crois que je suis toujours mariée à Luc, comme vous nous l'aviez laissé entendre à Claude et à moi, un jour.

Esther poursuivit :

— Je pense que je tiendrais Luc plus attaché à moi, si je ne levais pas toutes les barrières.

— Que voulez-vous dire ?

— Je voudrais lui permettre des intimités d'époux, mais je ne veux pas l'inviter à vivre sous mon toit. Je pense que Luc est un

éternel chasseur et que dès qu'il sent que sa proie lui est acquise, il s'en détache sans plus. En ce moment, nous nous voyons beaucoup, et hier je l'ai invité à venir souper avec moi à mon appartement.

— Et vous l'avez gardé à coucher ?

— Pas du tout, je lui ai dit que je comprenais qu'il ait à quitter de bonne heure, vu qu'aujourd'hui il devait se lever tôt. J'ai bien vu que mon discours l'avait laissé pantois, mais je ne lui en ai rien laissé paraître.

— Vous n'aviez pas envie de lui ?

— Oui, mais j'aime mieux prendre le temps de me l'attacher plus solidement, avant de m'abandonner. En fait, je suis simplement venue pour me faire confirmer que je suis toujours liée à Luc par mon mariage.

— Oui, pourquoi ?

— Alors, je vais jouer sur deux cordes avec lui. Devant les hommes, et par-devant la loi, je suis divorcée, alors, j'en reste là. Vu que mon mariage est toujours valide, j'en profiterai pour accorder à Luc des licences que je n'ai même pas accordées à Claude à la fin de son existence.

— Et vous pensez que c'est ainsi que vous pourrez plus sûrement vous l'attacher ?

— Je le pense.

— Que puis-je vous dire d'autre Esther ? Je n'ai qu'à vous souhaiter pleine et entière réussite.

— Bénissez-moi mon Père, demande Esther en se jetant à genoux sur le prie-Dieu dans son bureau.

— Je prierai pour vous Esther.

— J'y compte bien, j'en ai tant besoin.



Quand Esther revint au magasin ce jour-là, Nicole lui dit :

— Louissette m'a demandé de partir à 15h, elle voulait se faire une beauté avant de retrouver son flirt de Miami.

— Il est arrivé celui-là.

— C'est ce qu'elle m'a dit.

— Je crois ma chère Madame Leblanc qu'il va nous falloir chercher une autre aide sous peu, parce que Louissette semble en pincer bien fort pour son bel anglais.

— Vous pensez que ça va se faire si vite que ça ?

— Voyons, ils se sont vus tous les soirs durant ses vacances à Miami, et depuis son retour elle reçoit chaque jour un appel de Miami avant d'aller au lit.

— Ah, je ne croyais pas qu'ils en étaient là.

— De toute façon, Mme Langlois, si jamais vous prévoyez engager quelqu'un j'aurais une dame de mes amies qui ne demanderait pas mieux que de venir à temps partiel.

— Nous allons attendre que Louissette nous fasse part de ses projets, et s'il y a lieu, je rencontrerai votre amie pour parler affaires.

— Merci Madame.

— Vous voulez bien faire la caisse, je vais vous aider...

— Bonsoir Esther !

— Luc, tu arrives bien, toi. Viens m'aider, ainsi Mme Leblanc pourra remettre tout en place, et partir à 17h tapant, comme moi.

— Nous avons fini, Nicole. Venez mettre la clé dans la porte.

— À demain, Madame, bonsoir Monsieur.

— Tu m'amènes où, Luc ?

— Chez moi, tu n'es jamais venu à mon appartement.

— C'est que... que je ne sais pas si je devrais.

— Allons ne te fais pas prier, ça me ferait plaisir.

— C'est vrai ça ?

— Esther, ne me fais pas marcher.

— J’y vais, c’est entendu là.

Ils sortirent de l’ascenseur en riant comme deux collégiens. Luc passa son bras sous celui d’Esther pour la diriger.

— 2018, mais c’est ici que vous demeurez n’est-ce pas ?

— Oui, je vous en prie, entrez, dit Luc en se retirant pour la laisser passer.

— Mais tu m’avais dit que je venais voir ton appartement, je ne croyais pas venir souper, dit Esther en voyant la table toute dressée.

— Surprise, dit Luc, tu aimes la fondue bourguignonne ?

— Oui, alors j’appelle le traiteur du Goret Rose, et il va m’apporter le tout à l’instant.

— Tu as une préférence pour le vin ?

— Non, choisis, toi.

Luc, qui avait déjà la communication avec le traiteur, demanda qu’on lui apporte ce qu’il avait commandé cet après-midi.

— Toujours aussi certain de toi, tu avais déjà tout commandé.

— Esther, ne le prend pas ainsi, je tenais depuis longtemps à te montrer mon appartement, et j’ai pensé qu’un œuf ou deux, et des rôties, ça ne ferait pas très plat de résistance pour un tête-à-tête.

— Tu n’as pas appris à faire la cuisine, depuis le temps ?

— Non, et j’en souffre beaucoup, crois-moi. Je prends mon petit déjeuner à mon domicile, mais pour les autres repas je dois courir les restaurants.

— Ça, alors, tu es un cas désespéré, mon ami.

— Quand je travaille, ça va, vaille que vaille, mais le dimanche alors que j’aimerais ça « pantoufler » à la maison, il faut m’habiller et sortir. Je dois dire que depuis que j’habite ici, j’apprécie beaucoup de ne pas avoir à aller dehors. J’ai repéré des casse-croûtes... où l’on mange assez bien, et je vais m’y sustenter.

— On a frappé.

— C'est le traiteur, je vais ouvrir.

Le livreur entra et poussa le chariot jusqu'à la table de la salle à manger. Luc régla la note et lui remit un pourboire en allant le reconduire à la porte.

Esther s'était assise à la table et disait à Luc :

— Viens vite t'asseoir, j'ai mis nos bouchées à frire, sens le fumet.

— Tu as raison, ça sent bon.

Pendant ce temps Luc avait rempli les coupes de vin, il choqua son verre à celui d'Esther, et un long moment, ils se regardèrent, et se dévorèrent littéralement des yeux. Esther reprit bien vite ses esprits, et trempa les bouchées piquées aux fourchettes dans le bouillon fumant.

À 22h, le repas s'achevait, et les deux amoureux échangeaient de plus en plus de propos sur leur vie intime.

Luc avait invité Esther à s'asseoir tout près de lui sur le canapé pour déguster le café irlandais qu'il préparait avec adresse. À ce moment, Esther enleva ses souliers, et posa ses pieds sur le pouf. Luc la regarda et lui dit tendrement :

— Veux-tu que je t'installe confortablement ?

Il prit au crochet de la porte de la salle de bain, sa sortie de douche en ratine et, revenu près d'Esther, il commença à la dévêtir. Docile, elle se laissait faire.

Quand elle fut complètement nue, et qu'il allait lui passer la robe de chambre, elle lui dit :

— Je peux prendre une douche ?

— Certainement, et je t’accompagnerai en plus.

C’est ainsi que les époux de jadis, reprirent leurs relations amoureuses. Esther se réveilla le lendemain tendrement enlacée dans les bras de Luc.

— Bonjour chérie, tu as bien dormi ? lui demande Luc en l’embrassant.

— Oui, mais il me semble que je rêve.

— Pourquoi ? Moi, je ne veux pas que ce soit un rêve, je ne veux pas que tout cet amour retrouvé s’évanouisse.

— Tu es sérieux Luc quand tu dis ça ?

— Mais oui ? Tu ne me crois pas ?

— Je pense qu’en ce moment tu l’es.

— Crois-moi, j’ai tellement le goût de toi... tu veux encore, dis ?

Esther s’approcha, câline, et dans un souffle murmura : « Si, je te désire si fort, moi aussi. »

Vers les 10h, ils quittèrent l’appartement. Luc demanda à Esther :

— Tu veux que j’aille à ton appartement ce soir ?

— Mais tu ne m’as pas dit que tu allais à Québec aujourd’hui ?

— Oui, mais si tu voulais, je pourrais aller te dire bonsoir.

— Alors, viens, je t’attendrai.

Esther descendit au 15<sup>e</sup>, elle voulait aller passer une autre robe avant d’aller à son commerce.



— Bonjour Madame Leblanc, vous avez été occupée, cet avant-midi.

— Pas plus qu’il ne faut.

— Vous pouvez aller dîner, maintenant si vous aimez, moi j'ai pris un gros déjeuner, j'attendrai 15h pour prendre une collation.

— Alors, j'y vais, parce que j'ai faim.

Louissette arriva vers 13h, perplexe, mais la mine ravie.

— Esther, j'ai une bonne nouvelle à t'annoncer. Bob veut m'amener avec lui passer quelque temps en France.

— Mais Louissette...

— Je recommence ma phrase, Bob veut m'épouser, il est venu passer deux mois par ici afin de tout régler à ce sujet. Et ensuite quand nous serons mariés, il m'amènera en France passer quelque temps. Il y va par affaire à cause de son agence de voyages.

— Ah, voilà quelque chose de plus sérieux, ça me surprenait aussi.

— Ça ne me donne pas beaucoup de temps pour me préparer et je me demandais si tu pourrais te passer de mes services. Je laisserais samedi.

— Figure-toi que j'avais prévu cette situation, et j'ai demandé à Mme Leblanc si elle ne connaissait pas quelqu'un. Elle a une amie qui serait prête à venir. Je vais lui en parler cet après-midi.

— Ah, ça me tire une épine du pied, tu ne peux pas savoir.

— Sois heureuse Louissette, et disons que tout est réglé.

— Merci Esther.

En apprenant la nouvelle à Mme Leblanc, Esther lui demanda de prévenir Mme Céline Pilon, son amie, qu'elle aimerait bien la rencontrer.

— Dès demain, vous serez fixée, je vais la prévenir en entrant chez moi ce soir.



## Chapitre 19

Pour son mariage, Louissette demanda à son fils d'être son témoin et Luc fut celui de Bob. Ils échangèrent leurs vœux devant le Père Zénon au Monastère des Franciscains.

Après la cérémonie, Esther, en toute amitié, offrit aux nouveaux époux de venir prendre un vin d'honneur chez elle et de déjeuner aux Crêpes Suzette qu'elle leur avait préparées.

Comme Bob, étant fils unique, n'avait plus de famille et était veuf sans enfant, les invités se limitaient à Myriam, Jonathan, Luc, et Hortense. Cette dernière était venue pour surveiller les triplets que Louissette tenait à présenter à son nouveau mari. Bob riait de bon cœur en entendant les enfants l'appeler grand-papa.

La réception ne dura pas plus d'une heure, car il fallait que les mariés soient rendus à Mirabel pour 10h. Luc et Esther se retrouvèrent tous deux seuls au logis. Luc dit à Esther :

— Il faudrait bien que nous aussi nous fassions comme eux.

— Pourquoi ? lui demande Esther. Notre cas n'est pas le même. Nous, nous sommes toujours mari et femme devant Dieu, ça permet nos relations de couple, comme tu as pu le constater depuis quelque temps.

— Peut-être, mais je pensais que tu aimerais ça reprendre la vie commune.

— Pas maintenant, c'est que j'ai mes petites habitudes, et je ne suis pas prête à tout remettre en question. Tant que nous aurons chacun notre logement, ce sera plus facile d'analyser notre situation, de faire des déductions, de se rajuster, quoi. Plus tard quand tu

m'auras prouvé que ta constance et ta fidélité ne se démentent pas... Mais maintenant, je voudrais en rester là.

— Je comprends, je n'ai pas pu faire mes preuves, nous ne sortons pas.

— Pas encore, mais bientôt. Je veux recommencer ma vie sociale, et tu seras mon escorte. Je saurai bien me faire une idée sur ta sincérité.

— Tu me penses toujours aussi volage. Si je te disais que je n'ai plus qu'un désir : être pour toi un compagnon fidèle et dévoué.

— Tant mieux, c'est ça que je désire.

— En attendant que faisons-nous ?

— Je vais aller passer une autre robe pour aller au magasin.

— Oui, alors je t'aide, dit Luc.

— Esther, qui avait tout compris, répondit du tac au tac :

— Pourquoi pas ? Avant le dîner, ça se prend bien.

Luc déposa amoureusement Esther sur le lit, et lui enleva ses vêtements dans un moment d'ivresse. Leurs corps s'étreignirent.

— Que c'est bon de t'avoir retrouvé mon amour, il ne faut pas laisser passer ces instants. Dis-moi que tu voudras toujours de moi.

— Allons Luc, il n'en tient qu'à toi, moi je t'ai toujours aimé. C'est toi qui...

Il lui scella les lèvres d'un baiser et, en se relevant, lui dit :

— Pourquoi continuer toujours à me parler comme si je n'avais pas changé ?

— Toi, tu le sais si tu as changé, mais moi, penses-y.

— Viens, je t'habille et ensuite nous irons dîner au Tourne Broche si tu veux.

— Il va falloir faire vite parce que la nouvelle aide que j'ai engagée n'est pas encore assez habituée pour demeurer seule au magasin pendant le dîner de Mme Leblanc.

— Soit, si tu es prête, nous partons.

Pendant le dîner Luc dit à Esther qu'il devait aller à Sherbrooke cet après-midi-là.

— Et comme je devrai être à Waterloo demain, je coucherai à Sherbrooke, ajouta-t-il.

— Tu vas revenir quand ?

— Demain ! voyons. Tiens, prends ma clé, si tu veux, tu iras m'attendre dans mon appartement, après souper, et je t'appellerai ce soir en me couchant, je te le promets.

— Vilain, tu le savais tout ce temps-là et tu ne m'en avais rien dit.

— Pourquoi tout gâcher ? Je sais que ça t'inquiète quand je dois aller au loin, et c'est pour que tu te tracasses le moins possible que je te le dis à la dernière minute.

— Alors, va et reviens-moi vite, dit Esther en l'embrassant. Il faut que je me sauve maintenant, 13h déjà.

— À demain, mon Ti-Lou, entendit Esther en s'en allant.



— À vous voir venir, j'aurais juré que c'est vous qui venez de passer devant M. le Curé, vous respirez la joie de vivre.

— Ça se voit tant que ça ?

— Je comprends.

— Allez dîner Nicole, Céline sera bientôt là. Je vais pouvoir m'arranger.

— Merci, je pars à l'instant.



Une fois seule, Esther réfléchissait... « Il serait peut-être temps de vendre ce commerce. Ainsi, je pourrais suivre Luc quand il a affaire au loin. Je vais en parler à Nicole, à son retour. »

Ce n'est qu'après avoir fait la caisse qu'Esther put échanger avec Nicole, l'après-midi ayant été d'une effervescence inaccoutumée.

— Savez-vous à quoi je pense depuis quelque temps Nicole ?

— Non ?

— J'aimerais vous vendre mon magasin.

— À moi ?

— Pourquoi pas ? Tiens, je vous donne jusqu'à samedi pour y réfléchir. Demain, j'arriverai avec des chiffres, et nous parlerons affaires.

Céline, qui attendait Nicole, écoutait attentivement les propos que les deux femmes échangeaient. En s'en allant, elle dit à Nicole :

— Ce n'est pas bête l'idée de Mme Esther, je serais prête à l'acheter avec toi ce commerce, si tu voulais.

— Tu penses que nous pourrions réussir ?

— Je le crois.

— Attendons de voir le prix qu'elle en demandera demain, ensuite nous aviserons.

— Pourquoi ne pas lui offrir un montant net de 50 000 \$ ?

— Je me demande si elle va trouver que c'est assez.

Le lendemain, quand Esther arriva à la boutique, Nicole lui dit que Céline et elle aimeraient devenir propriétaires de son commerce.

— Mais c'est une bonne idée que vous avez là.

— Avez-vous pensé à un prix ?

— Il me semble que 60 000 \$ serait raisonnable.

Nicole ne sut que dire :

— Je vais être obligée de reparler de tout ça à Céline.

— Oui, pourquoi ?

— C'est que nous avons convenu de mettre chacune 25 000 \$ dans l'affaire et moi c'est tout ce que j'ai.

— Je vais voir mon conseiller aujourd'hui, et je vais lui parler de tout ça.

Quand Céline arriva, Esther était allée rencontrer son conseiller en affaire.

— Et puis que t'a dit Esther ?

— Elle veut 60 000 \$. Je lui ai dit que je n'avais que 25 000 \$ en banque et que je ne pouvais pas mettre 5 000 \$ de plus, parce que je ne les ai pas.

— Tu sais, Céline, il faut nous garder un certain montant en banque pour faire face aux dépenses immédiates. Non, franchement, je crois qu'il vaut mieux prendre notre temps.

Esther revint avec son comptable à la fin de l'après-midi, et dit à Nicole de partir à 17h, elle devait s'attarder encore quelques instants.

Après le départ de sa gérante, Esther questionna M. Charles Régimbald :

— Que pensez-vous de tout ça ? Qu'avez-vous retiré de l'inventaire ?

— Tout d'abord, vous avez écoulé beaucoup de marchandises depuis le printemps, voyez vous-même. Les fixtures et les tablettes datent quelque peu, votre caisse enregistreuse vaut, elle, un bon 2 000 \$ soit, mais le tapis devra être changé bientôt.

— Alors vous pensez que l'offre de 50 000 \$ devrait être acceptée ?

— Je le crois sincèrement.

— Merci, je vais suivre votre conseil.

M. Régimbald reprit le chemin de son domicile, et Esther monta à son logis. Elle avala un bol de céréales pour souper, et se mit au lit après avoir pris une douche.

Vers 23h, Luc appela de Sherbrooke.

— Bonsoir mon amour, comment vas-tu ? Je pensais que tu serais chez moi.

— J'ai eu une journée bien occupée, et j'ai préféré rentrer chez moi. Je commençais à trouver le temps long. J'avais hâte que tu appelles.

— C'est fait maintenant. J'ai rendez-vous à Waterloo pour 10h demain, ce qui veut dire que je dois être à Montréal tôt dans l'après-midi.

— Dès que j'arriverai, je passerai à ton magasin.

— Embrasse-moi.

— C'est fait depuis longtemps, tu ne t'en es même pas rendu compte.

— Quel dommage. Bonsoir et à bientôt.

— À demain. Ciao bella.

Quand Luc arriva à la boutique, Esther lui dit :

— Allons souper « Chez Asia », j'ai le goût de manger des mets chinois.

— Comme il vous plaira Madame, ça me tente moi aussi.

Une fois assis au restaurant, Luc questionna :

— Comment ça va à la boutique ?

— Nous avons été occupées comme jamais.

— Et toi, ton voyage, c'est réussi ?

— Moi ce n'est pas compliqué, quand je pars, je sais à quoi m'attendre, tout est planifié d'avance.

— Sais-tu ce que je mijote en ce moment ?

— Non, raconte.

— J'ai offert à Mme Leblanc de lui céder mon magasin.

— Et puis ?

— Elle l'achèterait avec son amie, Mme Céline Pilon, la nouvelle aide que j'ai engagée depuis le départ de Louissette.

— Si tu penses que tu ferais une bonne affaire, profite-en.

— J'ai rendez-vous chez le notaire vendredi pour passer le contrat.

— Si tu vends, je t'assure que je vais t'amener dans tous mes déplacements.

— Minute, je n'ai pas dit oui encore, mais... si tu insistes, peut-être...

— Ah, toi, si je ne te connaissais pas ce côté enjoué.

— Ça te déplaît ?

— Pas du tout, je dirais même que j'aime ça.

— Tu veux ton thé maintenant ?

— Oui, avec les biscuits chinois c'est si bon.

Quand ils sortirent du restaurant, Esther invita Luc à venir chez elle.

— Soit, mais passons chez nous avant, j'ai quelque chose à te montrer.

En passant au salon, Luc prit une boîte de velours bleu qui était sur la table à café, et l'offrit à Esther. Une torsade en or et des boucles d'oreilles à l'avenant y étaient contenues.

— Luc, pourquoi ?

— Pourquoi pas ? Tu ne veux pas que je te gâte ? J'ai tellement de temps à rattraper.

— Chéri, je pense que je t'aime encore.

— Tu penses, c'est ce qu'on va voir, embrasse-moi mon amour.

— Si, mais, il va falloir que je parte chez moi, la journée a été harassante, et je ne me tiens plus.

— Pourquoi ne pas dormir ici ?

— Je n'ai pas mes choses.

— Eh bien, viens voir ce que je t'ai acheté, dit Luc en entraînant Esther dans la chambre.

Il y avait, étalé sur le lit, un beau déshabillé de crêpe rose cendré.

— J'ai hâte de te voir dans ça, ma belle Esther. Tu chausse toujours du 5 ?

— Oui.

— C'est ce que j'ai pris pour les mules.

— Luc, il ne fallait pas, dit Esther tout émue.

— Allons, viens, déshabille-toi, prends ton bain et couche-toi. Si tu es fatiguée, je vais te laisser dormir, et demain, nous reprendrons, mon Ti-Lou.

— J'apprécierais beaucoup, je suis fourbue, c'est pour ça que je voulais partir chez moi.

Quand Esther se réveilla le lendemain, elle était couchée au creux de l'épaule de Luc. Elle l'embrassa tendrement, et ils s'étreignirent avec ivresse.

Vers 10h, après avoir pris un bon déjeuner avec Luc, Esther voulut aller à son logis, revêtir une autre robe avant de descendre à la boutique,

— Bonjour Nicole. Ah, tiens, vous êtes là Céline.

— Mais oui Madame, autant m'habituer à mon nouvel horaire dès maintenant.

— C'est vrai, c'est ce soir que vous deviendrez propriétaires de ce commerce. Vous n'avez pas oublié notre rendez-vous avec le notaire ?

— Mais non, pensez-vous.

Esther avait demandé au notaire Simon Cohen de se rendre à son logis ce soir-là afin de passer le contrat de vente.



Vers 22h, tous prirent congé d'Esther.

— Vous viendrez nous voir demain Esther ?

— Si ça vous fait plaisir, je pourrai aller prêter main-forte à Mme Pilon pendant que vous irez dîner.

— Ce serait bien gentil.

— À demain, au revoir.

Esther, heureuse et émue, se mit à pleurer en se retrouvant seule. Luc avait dû, sur un appel d'un client, prendre l'avion pour Sept-Îles en fin d'après-midi — un site à arpenter pour une usine. C'est pourquoi, malgré la nuit blanche qu'elle venait de passer, elle s'était rendue, le lendemain, prêter main-forte à Céline durant le lunch de Nicole.

— Je vous remercie Esther. Demain, une étudiante viendra nous aider. Donc, reposez-vous, mais la semaine prochaine, je voudrais bien que vous passiez de temps à autre. Si c'était possible, ça nous rassurerait.

— Soit, mais je vous assure que, toutes les deux, vous avez le potentiel pour mener à bien votre affaire. Ayez confiance, ça va bien aller.

En entrant chez elle Esther remarqua qu'il y avait un message sur son répondeur téléphonique. C'était Luc qui lui disait : « Je serai à Montréal en fin de soirée, viens m'attendre chez moi, mon amour ». Ce qu'elle fit sans détour.



## Chapitre 20

Le lendemain, ils déjeunerent ensemble, et échangèrent beaucoup n'étant plus soumis à un horaire rigide. Esther savourait chaque moment qu'elle passait en compagnie de Luc. Luc, qui s'en rendait compte, faisait de son mieux pour que ces instants s'éternisent.

— Regarde ce que j'ai trouvé aux Galeries des Montagnais, ce sont deux anoraks tissés par les indigènes de là-bas. Quand nous irons en randonnée, skier, cet hiver, ça nous tiendra bien au chaud.

— Comme c'est joli. Mais tu penses à tout, toi.

— Pas à tout. Mais à nous deux, sans cesse.

— Luc, il faut que notre amour retrouvé ne nous quitte plus.

— Que faisons-nous aujourd'hui ?

— Si nous allions voir nos enfants.

— Appelle et demande si ça dérange.

En revenant, Esther proposa :

— Luc, tu viens chez moi, j'ai tout ce qu'il faut pour souper, et ensuite j'aimerais bien aller au théâtre Maisonneuve, voir la pièce de Gratien Gélinas, « La Passion de Narcisse Mondoux ».

— Mais oui, nous irons.

Dans le foyer du théâtre, en attendant d'entrer, Esther aperçut les Fortin.

— Quel bonheur de vous rencontrer. Où êtes-vous assis ?

— Dans la rangée G, côté ouest, sièges 16 et 18.

— Nous, nous sommes du côté opposé, mais revoyons-nous ici à l'intermission.

— Soit, à tantôt.

— Luc aimerais-tu ça que j’invite les Fortin à venir nous visiter, quand nous les rencontrerons à l’intermission ?

— Mais oui, ils me sont bien sympathiques.

À la fin de la soirée, ils prirent le métro pour retourner au Complexe de la Place.

Dans l’ascenseur Esther glissa son bras sous celui de Luc et lui murmura :

— Tu descends avec moi ?

— J’en ai bien envie.

Dès qu’ils furent installés au salon pour écouter les nouvelles à la télé, Esther dit :

— J’ai le goût d’un John Collins, et toi ?

— Je me verse une eau Perrier, et je t’apporte ton Collins.

— Merci.

— Esther, es-tu au courant que le bachelor juste à côté de ton appartement est libre ? C’est l’administrateur qui me l’a dit quand je suis allé payer mon loyer hier.

— Pourquoi ne pas l’avoir retenu ?

— C’est que je ne savais pas comment tu prendrais la chose.

— Je serais contente que tu loues le logement juste à côté, tu pourrais y organiser ton bureau parce qu’ici, je ne sais pas où je pourrais mettre tes meubles, même en tassant les miens.

— Puisque tu le souhaites, lundi, je ferai les démarches nécessaires pour changer de logement.



Depuis novembre Luc habite chez Esther, c’est-à-dire que le studio contigu à l’appartement d’Esther loge les meubles de Luc.

Une ouverture pratiquée dans le mur du portemanteau permet le va-et-vient entre les deux logis sans passer par le corridor. Petit à petit, ils ont repris la vie commune. Quand Luc doit s'absenter pour quelques jours, Esther l'accompagne.

Louissette et Bob sont revenus d'Europe depuis quelques jours. Ils ont résolu de garder le logis de Louissette comme pied-à-terre à Montréal et Bob a remis sa chambre, lui. Au début de décembre, ils partiront passer l'hiver en Floride. Ils ont fait promettre à Esther et Luc de venir passer le mois de février avec eux.

Bob et Louissette leur ont retenu une chambre dès qu'ils furent à Miami.

— C'est dimanche Luc, tu viens avec moi à la Cathédrale entendre la messe de 11h ?

— Mais oui, je m'habille et nous partons.

Au sortir de la messe, ils allèrent au Reine Elizabeth prendre leur dîner :

— Allons faire du lèche-vitrine dans la ville souterraine avant de prendre le métro pour retourner à notre appartement.

— Luc, regarde ces beaux manteaux de lynx, il me semble que ça t'irait bien.

— Pour toi, celui en renard norvégien, comment le trouves-tu ?

— Superbe !

— Il faudra que nous revenions magasiner de ce côté, regarde donc le Royaume des jouets, s'il fallait que les triplets voient ça.

— Si tu veux nous irons les chercher la semaine prochaine, et nous amènerons Hortense pour nous aider, ça nous donnera une idée sur quoi arrêter nos choix pour leurs étrennes de Noël.

— Nous appellerons les enfants à notre retour à la maison.

— Tu veux que j'achète une tarte au citron pour le dessert du souper ?

— Mais oui, ça serait bon.

— Je vais acheter des timbales, pour le goûter après la veillée.

— C'est vrai, les Fortin viennent, ce soir.

— Mais oui.

Ils revinrent à l'appartement vers 16h.

— Nous avons juste le temps de faire une bonne sieste, dit Esther en se dévêtant.

— Quelle bonne idée tu as là, dit Luc en s'étendant à côté d'elle.

Ils s'endormirent et ne s'éveillèrent que vers 18h. Esther demande :

— Es-tu d'accord pour que nous mangions les vol-au-vent maintenant ? Nous pourrions garder la tarte au citron, et la déguster à la fin de la veillée.

— D'accord.



— Les Fortin sont des gens bien sympathiques.

— Tu trouves, moi aussi je les aime bien. Amélie est une amie d'enfance et une amie sincère. Son amitié pour moi ne s'est jamais démentie, malgré qu'elle m'ait vue subir tous mes changements de vie.

— Et Maxime a tellement d'entregent que j'ai trouvé la soirée très intéressante en leur compagnie.

— J'espère qu'ils sont à en dire autant sur notre compte.

— Pourquoi pas, ils ont semblé ravis de leur soirée.



— M'accompagnes-tu demain ? dit Luc.

— Où vas-tu ?

— À Bromont, ça bouge drôlement de ce côté-là, j'ai beaucoup d'arpentage à faire.

— Mais oui j'irai, à quelle heure pars-tu ?

— Vers 10h30, je vais aller au bureau prendre ma feuille de route, ensuite, nous partirons.

— Je serai prête.



## Chapitre 21

— Quelle belle journée, l'automne et ses coloris, ça m'a toujours fascinée.

— Moi pour tout te dire, j'aimerais bien que l'été s'oublie chez nous quelque temps. L'automne inexorable fera place à l'hiver à courte échéance, et j'ai toujours été tellement frileux.

— Donc tu partiras pour Miami d'un pas léger, février venu.

— Et comment...



## Épilogue

L'entreprise Nanterre et Duhameau Inc. occupe maintenant tous les paliers du duplex.

Fabien est devenu architecte comme son père et est vice-président de la compagnie.

Germain est notaire et Sébastien, lui, est avocat. Ils ont leurs bureaux dans l'autre duplex jumelé à l'entreprise.

Jonathan et Myriam se sont acheté un condominium à Saint-Laurent et se rendent rarement à leur bureau depuis que Fabien dirige l'entreprise. Tranquillement, ils lui passent les rennes, d'autant plus que la jeune décoratrice que Myriam s'était adjointe est devenue l'épouse de Fabien.

Germain et Sébastien sont encore célibataires, leur étude progresse, ils ne pensent pas encore au mariage, à moins bien sûr qu'ils ne découvrent l'âme sœur parmi leurs collègues.

Forts de l'expérience matrimoniale de leurs parents, ils pensent qu'il y a plus de chance qu'un mariage réussisse si les conjoints fréquentent le même milieu et professent des métiers connexes ou semblables aux leurs. Pour eux, ça peut signifier la réussite ou l'échec matrimonial.

## **Remerciement à Micheline René**

Je veux rendre hommage à Micheline René, mon ange,  
qui m'a aidée à réaliser mon rêve, celui de publier  
un roman avant d'atteindre l'âge de 100 ans.  
Je t'embrasse bien fort sur mon cœur !

Yvette.

## TABLE DES MATIÈRES

### *Première partie Esther et Myriam*

Hommage . . . . .	8
Chapitre 1 . . . . .	9
Chapitre 2 . . . . .	11
Chapitre 3 . . . . .	15
Chapitre 4 . . . . .	19
Chapitre 5 . . . . .	21
Chapitre 6 . . . . .	25
Chapitre 7 . . . . .	27
Chapitre 8 . . . . .	29
Chapitre 9 . . . . .	33
Chapitre 10 . . . . .	39
Chapitre 11 . . . . .	43
Chapitre 12 . . . . .	47
Chapitre 13 . . . . .	53
Chapitre 14 . . . . .	57
Chapitre 15 . . . . .	63
Chapitre 16 . . . . .	73
Chapitre 17 . . . . .	77
Chapitre 18 . . . . .	81
Chapitre 19 . . . . .	85
Chapitre 20 . . . . .	89
Chapitre 21 . . . . .	93
Chapitre 22 . . . . .	101
Chapitre 23 . . . . .	113
Épilogue . . . . .	115

### *Deuxième partie Esther et Luc*

Chapitre 1 . . . . .	123
Chapitre 2 . . . . .	125
Chapitre 3 . . . . .	129
Chapitre 4 . . . . .	133
Chapitre 5 . . . . .	137
Chapitre 6 . . . . .	141
Chapitre 7 . . . . .	145
Chapitre 8 . . . . .	153
Chapitre 9 . . . . .	157
Chapitre 10 . . . . .	163
Chapitre 11 . . . . .	167
Chapitre 12 . . . . .	173
Chapitre 13 . . . . .	175
Chapitre 14 . . . . .	179
Chapitre 15 . . . . .	183
Chapitre 16 . . . . .	187
Chapitre 17 . . . . .	189
Chapitre 18 . . . . .	193
Chapitre 19 . . . . .	201
Chapitre 20 . . . . .	211
Chapitre 21 . . . . .	217
Épilogue . . . . .	219
Remerciement . . . . .	220

**Les Éditions Belle Feuille**  
**68, chemin Saint-André**  
**Saint-Jean-sur-Richelieu (Québec) J2W 2H6**  
**Tél. : 450.348.1681**

Courriel : [marceldebel@videotron.ca](mailto:marceldebel@videotron.ca)

Web : [www.livresdebel.com](http://www.livresdebel.com)

**Distribué par BND Distribution**

4475, rue Frontenac, Montréal, Québec, Canada H2H 2S2

Tél. : 514 844-2111 poste 206 Téléc. : 514 278-3087

Courriel : [libraires@bayardcanada.com](mailto:libraires@bayardcanada.com)

**Distribution numérique : Agrégateur DeMarque**

Web : [http://vitrine.entrepotnumerique.com/ressources?publisher=Les+%C3%A9ditions+Belle+Feuille&sort\\_by=issued\\_on\\_desc&view=covers](http://vitrine.entrepotnumerique.com/ressources?publisher=Les+%C3%A9ditions+Belle+Feuille&sort_by=issued_on_desc&view=covers)

<b>Titres par catégorie</b>	<b>Auteurs</b>	<b>ISBN</b>
<b><u>Anecdotes de vie</u></b>		
<i>La magie du passé</i>	Marcel Debel	978-2-9811696-9-3
<b><u>Autobiographies</u></b>		
<i>Le crapuleux violeur d'âmes</i>	Monique Richard	978-2-923959-50-4
<b><u>Autofictions</u></b>		
<i>Tout peut arriver</i>	Roxane Laurin	978-2-923959-47-4
<b><u>Biographies</u></b>		
<i>Maman et la maladie « d'Eisenhower »</i>	Anne-Marie Pépin	978-2-923959-54-2
<b><u>Cas vécus</u></b>		
<i>Enveloppez-moi de vos ailes</i>	Huguette Lemaire	978-2-923959-48-1
<i>L'insomnie, une lueur d'espoir</i>	Carole Poulin	978-2-9810734-7-1
<i>L'instinct de survie de Soleil</i>	Gabrielle Simard	978-2-9810734-3-3
<i>Récit d'un fumeur de cannabis</i>	Stéphane Flibotte	978-2-9811696-4-8
<b><u>Essais</u></b>		
<i>Au jardin de l'amitié</i>	Collectif	978-2-9810734-2-6
<i>Les Jardins, expression de notre culture</i>	Pierre Angers	2-9807865-3-5
<i>Univers de la conscience</i>	Yvon Guérin	2-9807865-7-8
<i>Vivre sur Terre, le prix à payer</i>	Alexandre Berne	978-2-9811696-3-1
<b><u>Nouvelles</u></b>		
<i>La Vie</i>	Marcel Debel	2-9807865-0-0
<i>Lumière et vie</i>	Marcel Debel	2-9807865-1-9
<i>Quelqu'un d'autre que soi</i>	Micheline Benoit	2-9807865-4-3
<i>Une femme quelque part</i>	Micheline Benoit	2-9807865-2-7

**Poésie**

<i>À la cime de mes racines</i>	Mariève Maréchal	2-9807865-5-1
<i>Un miroir sur ma tête</i>		
<i>Amalg'âme</i>	Angéline Bouchard	978-2-9811691-1-7
<i>Arc-en-ciel d'un ange</i>	Diane Dubois	978-2-9810734-0-2
<i>Bonheur condensé</i>	Magda Farès	2-9807865-8-6
<i>Fantaisies en couleur</i>	Marcel Debel	978-2-9810734-1-9
<i>Voyage au centre de la pensée</i>	Louis Rodier	978-2-9810734-8-8

**Récits**

<i>L'Arnaquée</i>	Gisèle Roberge	978-2-9811696-6-2
-------------------	----------------	-------------------

**Récits autobiographiques**

<i>La fenêtre de la liberté</i>	Claudette Gauvreau	978-2-923959-55-9
---------------------------------	--------------------	-------------------

**Recueils de contes**

<i>L'aventure de Vent des Neiges</i>	Sophie Bergeron	978-2-9811696-7-9
<i>Le Diamant inconnu</i>	Pierre Barbès	978-2-9810734-6-4
<i>Contes de l'au-delà</i>		

**Recueils de fantaisie pour enfant**

<i>L'anniversaire de Marilou</i>	Hélène Paraire	978-2-9810734-5-7
<i>Les oreilles de Marilou</i>	Hélène Paraire	978-2-9811696-2-4

**Romans**

<i>Deux enfants aux petites valises</i>	Yvette Desautels	978-2-923959-57-3
<i>La Ménechme</i>	Chantal Valois	978-2-9811696-8-6
<i>Les millions disparus</i>	Bernard Côté	978-2-9811696-0-0
<i>Lettre à ma Louve</i>	Lise Vigeant	978-2-923959-52-8
<i>Méditation extra-terrestre</i>	Olga Anastasiadis	2-9807865-9-4
<i>Oscar et les</i>	Fred Ardève	978-2-923959-53-5
<i>Vendanges du Seigneur</i>		
<i>Rose Emma</i>	Gisèle Mayrand	978-2-9810734-4-0
<i>Sous la poussière des ans</i>	Pierre Cusson	978-2-923959-51-1

**Sciences-fictions**

<i>Collection Espadia :</i>		
<i>La nouvelle ère de la Terre</i>	Maxime G. Benjamin	978-2-923959-56-6
<i>Recueil d'événements</i>	Damien Larocque	978-2-923959-49-8
<i>au sein de l'espace</i>		





Née en 1914, **Yvette Desautels** réalise le rêve de sa vie en publiant son premier roman à l'âge de 99 ans. Lire et écrire des histoires est une passion pour elle. À 73 ans, elle débute l'écriture de son roman *Deux enfants aux petites valises*. Sincèrement, elle espère que ce roman inspirera les parents à demeurer ensemble en voyant les dommages que peut causer une séparation. Les enfants aux petites valises l'attristent énormément. Elle veut, de fait, donner un coup de pouce aux futurs parents. Bravo Yvette !



*Copains à la maternelle, puis au primaire, Myriam et Jonathan sont devenus d'inséparables compagnons de jeux et d'études. Depuis bientôt cinq ans, ce « couple » inusité voyage ensemble d'un domicile à l'autre afin de se conformer au régime de garde partagée.*

*Divorcés, le père de Myriam et la mère de Jonathan se rencontrent quotidiennement à leur magasin respectif de la Place Ville Marie. Après une balade au site des Chutes de Sainte-Ursule, ils tombent amoureux et s'ensuit une myriade d'événements pour leurs deux enfants.*

Comme bien des enfants d'aujourd'hui, Myriam et Jonathan vivent les hauts et les bas des familles élargies et... par conséquent...

Savourons le récit de leurs aventures.

Bonne lecture !

